



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

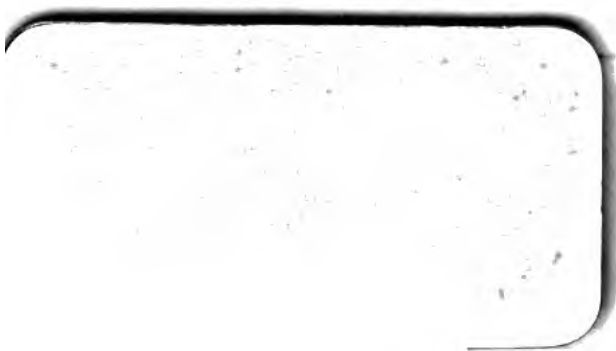
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



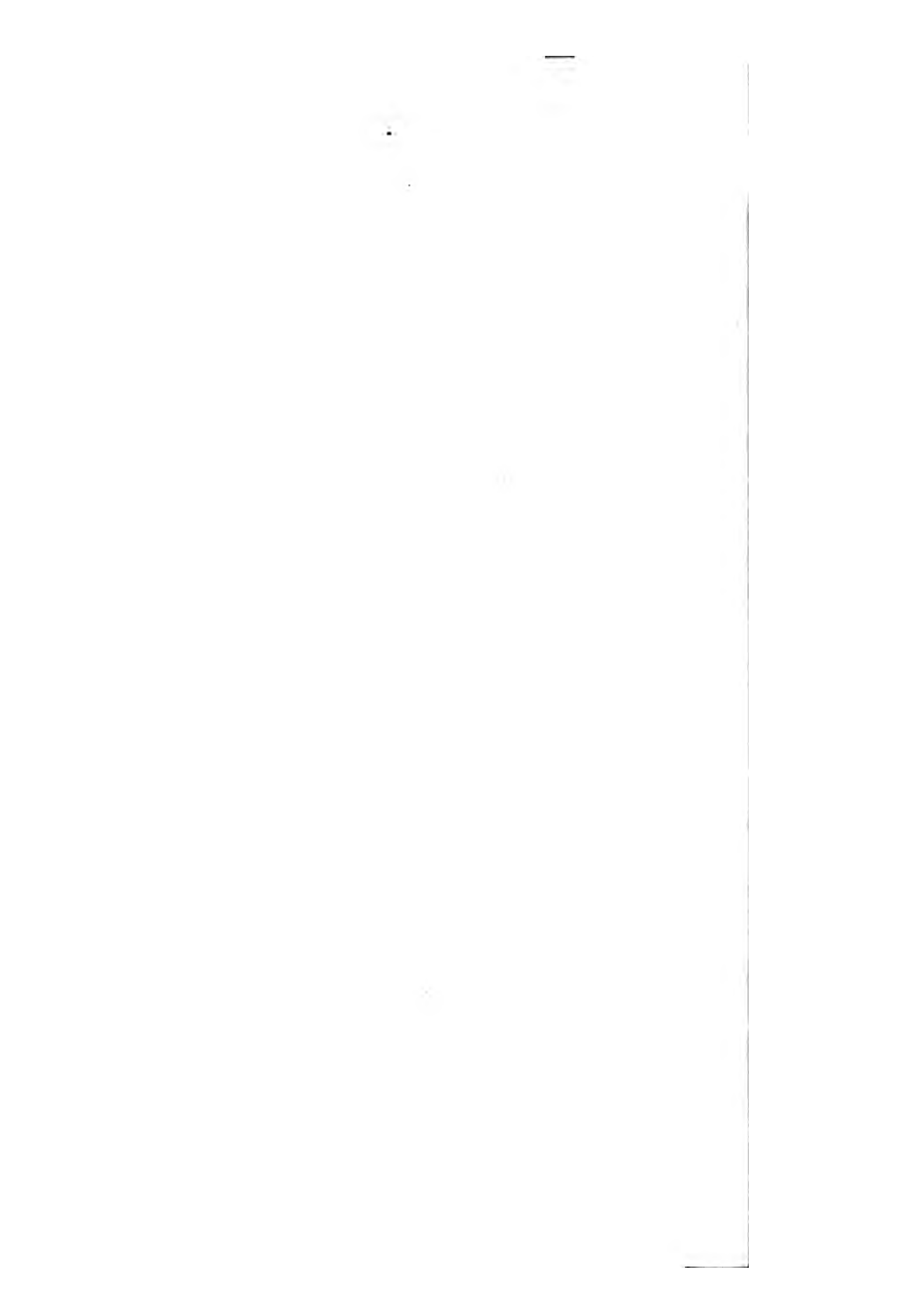
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



155 a 8







Table

- 49 Dumas, père
47 Dumas, fils
46 M. Kœrner
48 } Kœnig Göttingen
} Schampferer
45 Louis Destouffes
44 Frédéric Letourneur
-

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET C^e, RUE D'ERFURTH, 1.

Les

Contemporains

8



ALEXANDRE DUMAS (Père)

Gravé par G. HAVARD

Imp. de M. Moitteux, 67, r. de Valenciennes, Paris

LES CONTEMPORAINS

ALEXANDRE
DUMAS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

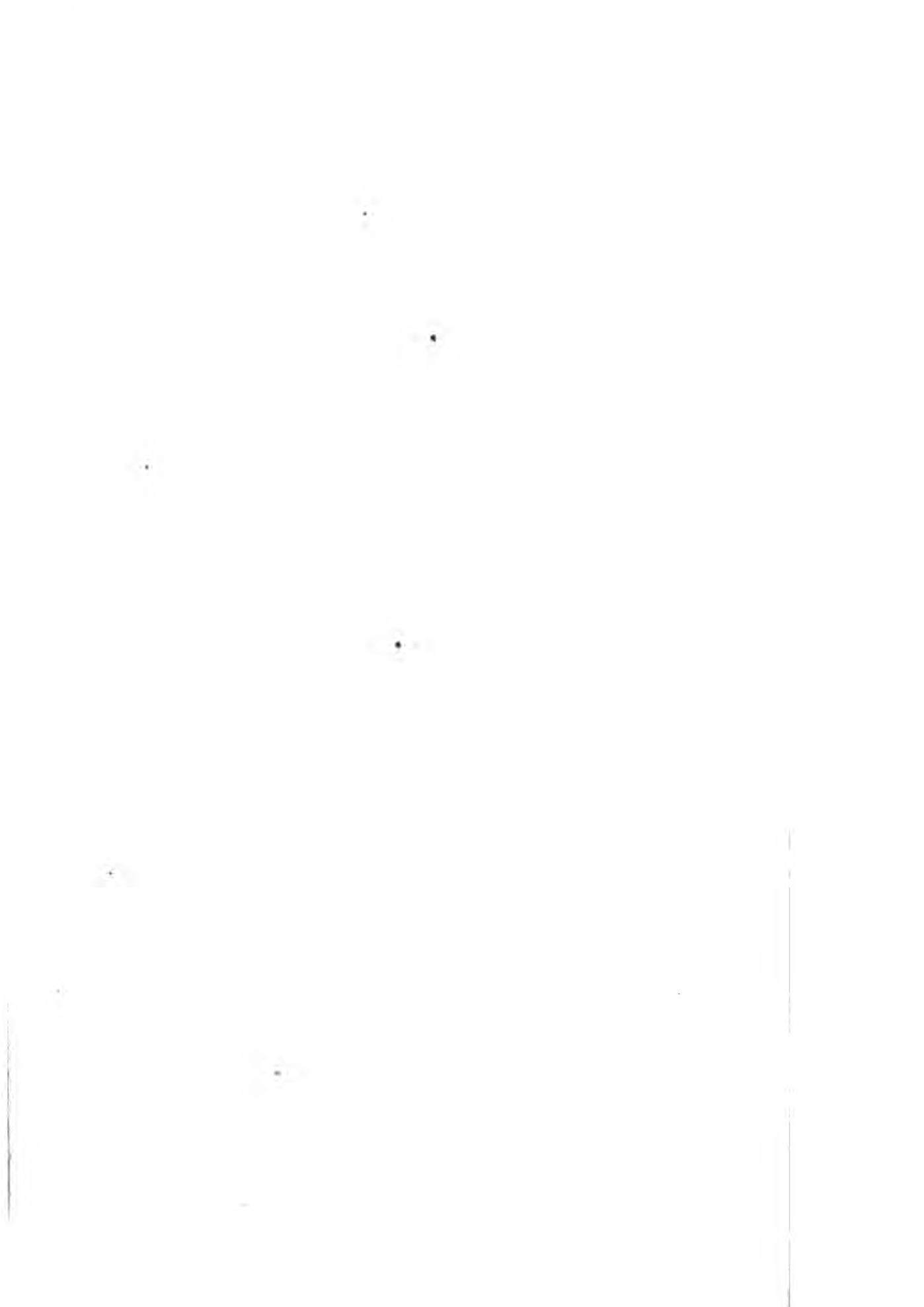
PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



AVIS

Le volume contenant la biographie de Louis Veillot ne paraîtra que fin janvier. Nos renseignements n'étaient pas complets. Comme nous avons l'habitude de tenir scrupuleusement parole à nos lecteurs, nous les prions de vouloir bien excuser ce retard de quinze jours.



ALEXANDRE DUMAS

Figurez-vous un voyageur à qui l'on a fait la peinture d'un Eldorado délicieux, peuplé de villas splendides, aux jardins toujours verts, aux pelouses toujours émailées. Là, sous un ciel d'azur et par un éternel printemps, chantent sans cesse les oiseaux et la brise. Doux murmures, grands ombrages, fleurs éblouissantes, tout se

réunit pour charmer l'oreille et le regard. Chaque détail est une poésie, chaque pas fait naître un rêve.

Notre voyageur prend son bâton de touriste et se dirige vers ce pays ravissant.

Il arrive. O spectacle affreux ! Les villas, les jardins, les pelouses, les ombra-
ges, tout est ravagé, tout est flétri. Un cy-
clope absurde prend ses ébats au milieu de
la poétique région. Sur son passage, il ne
laisse que ruine et désastre.

Le voyageur, c'est nous ; l'Eldorado,
c'est le domaine des lettres ; le cyclope,
c'est Alexandre Dumas.

A notre arrivée dans la littérature, nous
avons trouvé cet homme brisant tout, gâ-
chant tout, ne respectant rien, violant la
Muse, et se moquant avec effronterie des
choses respectées jusqu'à ce jour.

Nous étions jeune; l'indignation dans notre âme était bouillante.

Peut-être nous sommes-nous donné tort par un excès de colère. Aujourd'hui nous serons calme en révélant au public les malheurs causés par cet écrivain, et notre voix n'en sera que mieux entendue.

M. Dumas lui-même nous permet de raconter sa vie et ses crimes littéraires. Ouvrez le premier numéro de son journal, vous trouvez ceci :

« — Vous continuez donc vos *Mémoires* ?

— Oui.

— Vous avez tort.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'ils révèlent une foule de choses que vous feriez aussi bien de laisser cachées.

— A mon avis, *aucune chose ne doit rester cachée* : les bonnes choses doivent sortir de l'ombre pour être applaudies; *les mauvaises doivent être traînées au jour* pour être honnies et sifflées.

— Mais, dans vos *Mémoires*, vous n'attaquez pas seulement les choses, *mais les hommes*.

— Les hommes sont les pères des choses, et les pères répondent des enfants. »

Voilà qui est clair. Puisque nos pouvoirs sont constatés et reconnus, commençons l'histoire du personnage.

Alexandre Dumas est né à Villers-Cotterets, le 24 juillet 1802.

Nous ne discuterons pas ses prétentions à avoir des ancêtres. Son grand-père, le marquis Antoine Davy de la Pailleterie, épousa, disent les uns, n'épousa point, disent les autres, une négresse de Saint-Domingue, appelée Tiennette Dumas. Les armes de la famille, affligées ou non de la barre de bâtardise, n'en sont pas moins d'azur à trois aigles d'or, aux vols éployés

pour deux, avec un anneau d'argent placé en cœur.

Regagnant la France après avoir été quelque temps gouverneur de Saint-Domingue, Antoine Davy de la Pailleterie ramena un jeune mulâtre, qu'il avait reconnu.

Ce dernier s'engagea comme simple soldat, sous le nom de sa mère défunte, en voyant le vieux marquis contracter mariage avec une demoiselle Retou, sa femme de charge.

Le fils de Tiennette Dumas se distingua bientôt dans l'armée française par de brillants faits d'armes.

A cette époque (1792), l'avancement était rapide. Notre volontaire monta de grade en grade, et conquit les épaulettes de général de division.

Disgracié sous l'Empire, il prit sa retraite, et mourut sans fortune, à Villers-Cotterets, vers 1806.

L'illustre guerrier, si l'on en croit son fils, était fort bel homme.

Voulant nous en donner une preuve irréfragable, Alexandre Dumas certifie, dans ses *Mémoires*, que le mollet du héros, le jour où il épousa sa mère, était juste de la grosseur de la taille de celle-ci, — détail authentique et singulier que l'histoire ne s'attendait guère à enregistrer dans ses annales.

Madame Dumas, après la mort de son époux, resta, dit-on, dans un état voisin de l'indigence.

Le fait nous semble improbable.

Napoléon I^{er} n'était pas homme à priver de pension la veuve d'un général.

Alexandre commença ses études auprès d'un certain abbé Grégoire, qui eut une peine extrême à lui apprendre la langue latine, et qui ne put jamais réussir, en dépit de tous ses efforts, à le faire mordre à l'arithmétique. Son élève affectionnait spécialement l'école buissonnière, la chasse à la pipée, le braconnage, l'équitation, l'escrime et le tir au pistolet.

Tous ces exercices physiques développèrent chez Alexandre une santé puissante que rien jusqu'à ce jour n'a pu détruire.

« Je faisais, dit-il, un assez joli enfant : j'avais de longs cheveux bouclés qui tombaient sur mes épaules, et qui ne *crépèrent* que le jour où j'eus atteint ma quinzième année; de grands yeux bleus qui sont restés ce que j'ai encore *de mieux* dans le visage; un nez droit, petit et assez bien fait; de grosses lèvres roses et *sympathiques*; des dents

blanches et assez mal rangées. Là-dessous, enfin, un *teint d'une blancheur éclatante*, et qui tourna au *brun* à l'époque où mes cheveux tournèrent au crépu. »

Ces détails sont pleins d'intérêt; nous remercions M. Dumas de nous les fournir.

A l'âge de dix-huit ans, il entra comme troisième clerc dans l'étude de M^e Menesson, notaire royal à Villers-Cotterets.

La petite cité picarde abritait alors la famille de Leuven, exilée de Paris, en 1815, au retour des Bourbons. Déjà vau-devilliste, Adolphe de Leuven répondit au jeune Dumas, qui manifestait un désir violent d'arriver à la fortune :

— Faites-vous auteur dramatique, mon cher. Le théâtre est une mine d'or, et je vous offre ma collaboration.

Alexandre le prend au mot.

Trois pièces ayant pour titre : le *Major de Strasbourg*, — *Un dîner d'amis*, — et les *Abencerrages*, sont expédiées aux directions parisiennes, et refusées partout.

Le fils du général ne se décourage point.

Son collaborateur Adolphe a regagné la capitale. Tourmenté d'un désir irrésistible de connaître les acteurs en vogue, Alexandre se décide à faire le voyage de Paris avec le maître clerc de M^e Menesson.

Ces messieurs ont le gousset vide et le fusil sous le bras.

Ils tuent, chemin faisant, nombre de lièvres et de perdreaux, les vendent aux marchands de comestibles le long de la route, et gagnent ainsi la grande ville.

Adolphe de Leuven accueille à bras ou-

verts son jeune collaborateur, et lui donne un billet pour aller voir Talma.

Bien plus, il lui ouvre l'entrée privilégiée des coulisses et le présente au célèbre tragédien pendant un entr'acte. Talma reçoit très-affectueusement le Nemrod picard, étudie son œil, regarde son front, et ne manque pas d'y découvrir le sceau manifeste du génie.

« — Alexandre Dumas, lui dit-il, je te baptise poète au nom de Shakspeare, de Corneille et de Schiller. Retourne en province, rentre dans ton étude, et l'ange de la poésie saura bien t'aller trouver là où tu seras, t'enlever par les cheveux comme le prophète Habacuc, et t'apporter là où tu auras affaire. »

Loin de nous la pensée de révoquer en doute cette prédiction merveilleuse de Talma, puisque c'est le véridique auteur

des *Impressions de voyage* lui-même, qui la rapporte.

A défaut d'un ange, un diable ennemi de la littérature ne tarda pas, en effet, à prendre par les cheveux Habacuc-Dumas et à le transporter définitivement à Paris, pour le plus grand malheur des écrivains modernes.

Ne voulant plus, cette fois, mitrailler sur sa route perdreaux et lièvres, Alexandre gagne son voyage, en quinze points liés au billard, à l'entrepreneur des voitures publiques, prend cinquante francs dans la bourse de sa mère, demande à quelques électeurs de l'Aisne des lettres de recommandation pour les vieux généraux de l'Empire, et vient s'installer dans une mansarde de la place des Italiens ¹.

¹ Voir la notice consacrée à Alexandre Dumas fils

Le jour même de son arrivée, il se présente chez le maréchal Jourdan, qui lui fait piteux accueil, chez Sébastiani, qui le reçoit mal, et chez le duc de Bellune, qui ne le reçoit pas du tout.

Enfin il trouve un protecteur dans le général Foy.

Reconnaissant au jeune homme une fort belle écriture, celui-ci le fait entrer au secrétariat du duc d'Orléans avec douze cents francs d'honoraires.

De son propre aveu, M. Dumas était alors d'une ignorance extrême. Comme il n'avait dans les bureaux du prince que fort peu de besogne, il lut Walter Scott, Shakspeare, Gœthe et Schiller, dans la

peur des relations de voisinage qu'il est inutile de reproduire ici.

prévision que ces lectures lui seraient plus tard d'une grande utilité.

Notre homme a dit au général Foy :

« — Je vais vivre de mon écriture ; mais je vous promets de vivre un jour de ma plume. »

Il s'agit de tenir parole.

Un vaudeville en collaboration avec Leuven et Rousseau, porté d'abord au Gymnase, eut le sort des pièces expédiées de Villers-Cotterets. *La Chasse et l'Amour*, tel était le titre de cette élucubration, que l'Ambigu, trois mois plus tard, consentit à mettre à l'étude en stipulant pour chaque auteur *quatre francs* par soirée.

Bientôt la Porte-Saint-Martin joua la *Noce et l'Enterrement*, deuxième vaudeville de notre commis au secrétariat.

Il avait alors pour collaborateurs MM. Gustave et Lassagne.

Plus généreuse que l'Ambigu, la Porte-Saint-Martin octroya *six francs* par représentation à chacun des auteurs.

Alexandre commençait donc à tenir sa promesse et à vivre de sa plume. Madame Dumas quitta la province et vint demeurer avec le futur grand homme dans un modeste appartement du faubourg Saint-Denis.

Tout en conservant sa place d'expéditionnaire au secrétariat du prince et en recopiant nombre de dépêches à l'adresse des têtes couronnées de l'Europe, Alexandre traduit le *Fiesque* de Schiller et compose une tragédie des *Gracques*.

Ces deux ouvrages n'obtiennent pas les honneurs de la rampe.

L'auteur en découpa plus tard des fragments, qu'il sut recoudre à *Henri III*

et à d'autres pièces, en homme qui comprend l'économie littéraire et qui sait tout utiliser.

Après les *Gracques* vient *Christine*.

Cette nouvelle tragédie semble destinée à une chance meilleure. Charles Nodier l'appuie de son patronage auprès du baron Taylor, commissaire royal au Théâtre-Français.

Dumas lit son œuvre; elle est reçue.

Mais presque aussitôt M. Taylor part en Orient à la recherche de l'obélisque. Les sociétaires capricieux profitent de la circonstance et refusent de mettre la pièce à l'étude. Alexandre jette les hauts cris. On convient de part et d'autre de s'en rapporter à la décision de Picard.

« — Avez-vous de la fortune ? demande

au jeune tragique l'auteur de la *Petite Ville*.

« — Pas l'ombre, monsieur, répond Alexandre.

« — Quels sont vos moyens d'existence ?

« — Une place de quinze cents francs¹.

« — Eh bien, mon ami, dit Picard, retournez à votre bureau. »

La sentence était cruelle, et, nous devons le dire, passablement injuste.

Reconnaissant combien il était pauvre du côté de l'invention, M. Dumas avait adopté déjà le système d'emprunt le plus complet. *Christine* est faite avec les mémoires de la Grande Mademoiselle, et

¹ Les honoraires primitifs du commis au secrétariat avaient été augmentés.

Gœthe en a fourni les situations les plus saisissantes.

Picard outrageait donc le génie de Gœthe en ayant l'air de mépriser la pièce d'Alexandre Dumas.

Quant au drame de *Henri III*, que le jeune auteur réussit, avec la protection du duc d'Orléans, à faire représenter l'année suivante à la Comédie-Française, il est composé de rognures prises dans Anquetil¹, dans le journal de Pierre de l'Étoile², dans Walter Scott³ et dans Schiller. D'un bout à l'autre de cette œuvre, il n'est pas une conception, pas une péripétie, pas une

¹ Non-seulement M. Dumas emprunte à cet historien ses plus fortes scènes, mais, ainsi que le remarque Granier de Cassagnac, il pille jusqu'aux phrases.

² Tout ce qui concerne la mort de Saint-Mégrin se retrouve là, mot pour mot, lettre pour lettre.

³ M. Dumas a copié effrontément toute l'admirable scène de la brutalité de Ruthwen.

scène que notre héros puisse revendiquer.

Nous tenons à en donner une preuve convaincante, afin que tout d'abord on ne nous accuse pas d'exagération.

SCHILLER (Don Carlos, acte II).

SCÈNE IV.

DON CARLOS, UN PAGE.

DON CARLOS. — Une lettre pour moi?... Pour qui cette clef? Et toutes deux remises avec tant de mystère... Où t'a-t-on remis ceci?

LE PAGE. — Autant que j'ai pu le remarquer, la dame aime mieux être devinée que nommée.

CARLOS. — La dame? Quoi! Comment? Qu'es-tu donc?

LE PAGE. — Un page de Sa Majesté, de la reine.

DUMAS (Henri III, acte IV).

SCÈNE I^{re}.

ARTHUR, SAINT-MÉGRIN.

SAINT-MÉGRIN. — Cette lettre et cette clef sont pour moi, dis-tu? Oui... à M. le comte de Saint-Mégrin. De qui les tiens-tu?

ARTHUR. — Quoique vous ne les attendissiez de personne, ne pouviez-vous les espérer de quelqu'un?

SAINT-MÉGRIN. — De quel qu'un? Comment? Et qui es-tu toi-même?

ARTHUR. — Ne pouvez-vous reconnaître les armes de deux maisons souveraines?

CARLOS, *lui mettant la main sur la bouche.* — Tu es mort, silence! J'en sais assez. (*Il lit.*) Elle t'a elle-même remis cette lettre?

LE PAGE. — De sa propre main.

CARLOS. — Ne te joue pas de moi! Je n'ai rien lu écrit de sa main. Si c'est un mensonge, confesse-le avec franchise, et n'essaye pas de me tromper.

LE PAGE. — Vous tromper!

CARLOS *relit.* — « Cette clef ouvre les appartements derrière le pavillon de la reine... » Ce n'est point un rêve! ce n'est point un délire! Oui... voici ma droite, voici mon épée, voici des syllabes écrites en ce billet, tout cela est réel. Je suis aimé... je le suis... je suis aimé!

LE PAGE. — Prince, ce n'est pas ici le lieu... Vous oubliez...

SAINT-MÉGRIN. — La duchesse de Guise! (*Lui mettant la main sur la bouche.*) Tais-toi! je sais tout. (*Il lit.*) Elle-même t'a remis cette lettre?

ARTHUR. — Elle-même.

SAINT-MÉGRIN. — Jeune homme, ne cherche pas à m'abuser! Je ne connais pas son écriture... Avoue-le-moi, tu as voulu me tromper.

ARTHUR. — Moi, vous tromper!

SAINT-MÉGRIN. (*Il lit.*) — « L'appartement de madame la duchesse de Guise est au second, et cette clef en ouvre la porte... » C'est bien à moi, pour moi! Ce n'est point un songe... Ma tête ne s'égare pas... Cette clef, ce papier, ces lignes tracées, tout est réel!... Je suis aimé... aimé!...

ARTHUR. — A votre tour, comte, silence!

CARLOS. — Tu as raison, mon ami; je te remercie, je n'étais plus à moi-même. Que ce que tu as vu soit enseveli en ton sein comme en un cercueil. Tu es un enfant, sois-le toujours et continue à montrer la même gaieté. Qu'elle a été sage et prudente, celle qui t'a choisi pour un messenger d'amour ! Ce n'est pas là que le roi cherche de vils espions.

LE PAGE. — Et moi, prince, je suis fier de me savoir, par ce secret, au-dessus du roi lui-même.

CARLOS. — Vanité puérile et folle ! C'est cela qui doit te faire trembler. S'il arrive que nous nous rencontrions en public, approche-toi de moi avec timidité et soumission. Que ta vanité ne t'entraîne jamais à faire remarquer que l'infant a de la bonté pour toi. Ce que tu auras désormais à me rapporter, ne le dis pas avec des mots, ne le confie point

SAINT-MÉGRIN. — Tu as raison, silence ! Sois muet comme la tombe; oublie ce que tu as fait, ce que tu as vu; ne te rappelle plus mon nom, ne te rappelle plus celui de ma maîtresse. Elle a montré de la prudence en te chargeant de ce message; ce n'est point parmi les enfants qu'on doit craindre les délateurs.

ARTHUR. — Et moi, comte, je suis fier d'avoir un secret à nous deux.

SAINT-MÉGRIN. — Oui, mais un secret terrible, un de ces secrets qui tuent. S'il arrive que nous nous rencontrions, passe sans me connaître, sans m'apercevoir. Si tu avais encore dans l'avenir quelque chose à m'apprendre, ne l'exprime point par des paroles, ne le confie pas au papier; un signe, un regard, me dira tout. Je devinerai le moindre

à tes lèvres. Parle-moi par		de tes gestes, je compren-
tes regards, par tes signes;		drai ta plus secrète pensée.
je saurai entendre en un		Sors, et garde que personne
clin d'œil. On vient... au		ne te voie.
revoir.		

Qu'en dites-vous, chers lecteurs?

Il y a dix ans, nous avons donné sur la représentation de *Henri III* et sur les circonstances qui la suivirent certains détails authentiques, dont la reproduction nous est permise.

On ne nous accusera point de plagiat.

Sur l'instante prière de son commis, le duc d'Orléans parut aux Français avec une suite nombreuse. Il n'en fallait pas davantage pour électriser toute une salle.

« A partir du troisième acte, ce ne fut plus un succès, ce fut un délire. Puis, lorsque Firmin reparut pour nommer l'auteur (on ne nomma ni Anquetil, ni Pierre de l'Étoile, ni Walter Scott, ni Schiller), le prince se leva lui-même, afin d'é-

couter debout et découvre le nom de son employé. »

Ceci avait lieu le 10 février 1829.

Bientôt après, M. Dumas échangea sa place d'expéditionnaire contre une véritable sinécure à la bibliothèque du Palais-Royal, prévenance délicate pour l'homme de lettres, auquel on laissait une pension sans entraver sa liberté, sans rien lui faire perdre d'un temps précieux.

Or comment sut-il reconnaître tant de bienfaits ?

1830 arrive, moment d'éruption volcanique, où des idées d'ambition et de gloire jaillissent de tous les cerveaux. Les palmes littéraires de M. Dumas ne lui suffisent plus. Il convient lui-même que, dès ce jour, *il ne vit plus rien autre chose en ce monde que la politique, et qu'il oublia totalement la littérature.*

Une couronne vient de tomber au front du prince qui nous protège, quelle heureuse chance ! A nous les honneurs ! à nous les dignités ! à nous le portefeuille de ministre !

Halte-là, monsieur Dumas ! on ne compte point ainsi sans son hôte.

Jusqu'alors le duc d'Orléans s'est montré vis-à-vis de vous *bon et affable* ; mais ce n'est pas une raison pour que le roi Louis-Philippe dépose entre vos mains les destinées de son trône et de la France. Tudieu ! comme vous y allez, monsieur l'auteur dramatique ! Les rois de théâtre vous gâtent l'esprit ; les sceptres de bois et les couronnes de carton vous faussent le jugement. Un portefeuille à vous, Dumas ! à vous, homme aimable sans doute, bon compagnon, joyeux viveur ; mais cerveau brûlé, tête vagabonde, imagination folle, allons donc ! Ne courez plus ainsi à toute bride sur le chemin de Bicêtre, mon pauvre ami ! Rappelez votre bon sens, chassez-moi bien vite cette mauvaise pensée de ministère. Ah ! bon Dieu ! si nous avions l'imprudence de vous confier les rênes de l'État, nous tomberions demain dans le premier trou venu. Juste ciel ! avez-vous juré de nous faire casser le cou ? Regagnez vos théâtres, Dumas ; écrivez des comédies, composez des romans ; mais auprès

de nous vous tourneriez au tragique... Bonsoir !

Il est inutile de prévenir nos lecteurs que ce discours ne fut pas débité précisément dans les termes ci-dessus. On y mit plus de circonlocutions et de périphrases ; on essaya de faire comprendre à M. Dumas le ridicule de ses prétentions, la folie de ses espérances.

Mais il se boucha les oreilles et cria de toutes ses forces à l'injustice et au scandale.

Semblable à ce marmot ambitieux qui, voyant la lune au fond d'un seau d'eau, voulait absolument que sa bonne la lui donnât, M. Dumas s'obstine à ne pas détourner l'œil de l'objet de son espoir. Ce n'est qu'une image trompeuse, un songe creux, une ombre, un fantôme ; il est impossible qu'il n'aperçoive pas que la réalité se trouve à l'abri de ses atteintes ; n'importe, il exige, il commande, il menace, il fait du tapage, il veut son ombre, son fantôme, il veut la lune.

Et comme en dernier ressort, on refuse positivement d'accéder à ce désir baroque :

« Oh ! certes, après une révolution, s'écrie

M. Dumas, on doit haïr les hommes; mais, après deux révolutions, on ne peut plus que les mépriser! »

Aussi déclare-t-il qu'il les méprise, et, là-dessus, il abandonne brusquement la capitale pour aller parcourir les régions vendéennes¹.

« C'était le cœur du parti royaliste, dit-il; je voulais en calculer les battements. Des cris de *Vive Charles X!* m'accueillirent partout. Ce pays-là du moins est un *pays loyal* et qui ne change pas. »

Attrape, Louis-Philippe!

Que pensez-vous de ce coup de boutoir, monseigneur? Vous me refusez quelques rayons du soleil de votre nouvelle puissance; votre employé se trouve exclu du partage des

¹ Il se fit donner une mission par la Fayette, afin d'aller organiser dans ce pays la garde nationale. Après avoir bien dîné et bien chassé aux environs de Nantes, il revint à Paris déclarer, d'un ton d'oracle, que cette organisation était impossible. Pour mieux le prouver, il publia dans la *Revue des Deux-Mondes* la *Vendée après le 29 juillet*.

grâces; vous lui battez froid, vous lui tournez le dos, vous l'empêchez de goûter aux dragées de votre baptême royal... Vertu de ma vie! Tenez-vous bien, sire; cramponnez-vous solidement à votre trône... ou, corbleu! nous allons voir!

Et M. Dumas menace du poing son protecteur.

Pendant les trois jours, si nous l'en croyons, il avait quitté la plume pour le fusil; mais, le fusil n'étant plus de mode, il reprit la plume, et se mit à écrire un drame en six actes et en dix-neuf tableaux, intitulé : *Napoléon Bonaparte, ou Trente ans de l'histoire de France.*

Était-ce un crime, nous demanderez-vous, de célébrer la plus radieuse de nos gloires? Dieu nous garde de jeter en avant un tel blasphème.

Si M. Dumas s'était posé franchement vis-à-vis du nouveau roi, s'il avait tout d'abord fait acte d'opposition, s'il n'avait pas aussi grossièrement montré le bout de l'oreille, nous serions loin de lui adresser le moindre reproche.

Mais suivez bien sa marche.

Après le combat, il se montre dans les salons du Palais-Royal. C'est alors qu'il se plaint avec amertume que Louis-Philippe, *si populaire envers tout le monde, n'eut pour lui que de la froideur*. C'est alors qu'il s'écrie : *On ne peut plus que mépriser les hommes!* C'est alors qu'il part pour la Vendée, *ce pays loyal qui ne change pas*; et, quand il rentre à Paris, *ceux qu'il a laissés près du roi ont de nouveaux titres et des appointements doubles*.

Aïe! maladroît que vous êtes!

Çà, voyons, convenez avec nous d'une chose : pour engager Louis-Philippe à ne plus se méfier de l'inconstance de votre caractère, vous n'avez rien trouvé de mieux que d'arborer successivement trois drapeaux hostiles, afin d'obtenir par la crainte ce qu'on refusait à l'insinuation. Vous vous êtes fait tour à tour royaliste, bonapartiste et républicain.

Royaliste... car on pouvait raisonner de la manière suivante : — Est-il vrai que cet étourneau de Dumas soit allé se fourrer en pleine

Vendée? Diable! prenons-y garde. Le gail-
lard a la tête chaude. Il suffit d'une étincelle
pour allumer là-bas un foyer d'insurrection.
Rappelons-le sur l'heure et donnons-lui ce
qu'il demande.

Bonapartiste... Ah! ceci, par exemple,
était plus adroit. — Peste! vous l'oubliez,
sire, il est de par le monde certain héritier
d'un grand nom¹, qui peut venir, appuyé
sur la gloire paternelle et soutenu par l'en-
thousiasme du pays, réclamer ses droits au
sceptre qu'on vous a donné trop vite. Or je
vais faire sonner bien haut cette gloire, je
vais chauffer cet enthousiasme. Pourquoi le
fils de Napoléon n'aurait-il pas hérité du gé-
nie de son père? Qui vous assure qu'il n'a pas
aussi le coup d'œil de l'aigle, qu'il ne saura
pas manœuvrer l'épée du conquérant, qu'il
ne fera pas une seconde fois de la France la
reine du monde? Eh! eh! voici qui devient
dangereux, sire! Franchement, je vous con-
seille d'empêcher la représentation de mon
drame.

¹ Le duc de Reischadt vivait encore.

Républicain... Ceci est le dernier saut de carpe. M. Dumas ne pouvait plus être autre chose. En vérité, c'est dommage ! Comme le roi ne veut plus le recevoir, il se dispose à lui écrire. D'abord le nouveau Brutus s'affuble de la toge romaine et se place le bonnet rouge, en tapageur, sur l'occiput. Dans ce gracieux accoutrement, il saisit la plume et trace, d'une main courageuse et d'une écriture trop lisible, ces lignes à jamais ineffaçables :

« Sire, il y a longtemps que j'ai écrit et imprimé que, chez moi, *l'homme littéraire* n'était que la préface de *l'homme politique*. »

Ici, M. Dumas réfléchit un instant et se caresse le menton. La phrase est assez joliment tournée; mais il faut y joindre une menace et le foudroyant aveu de ses doctrines radicales. Quand il aura montré les dents d'une manière aussi franche, il est impossible qu'on ne lui jette pas... un ministère, pour l'empêcher de mordre. Voici la menace :

« L'âge auquel je pourrai faire partie des mem-

bres d'une Chambre régénérée se rapproche pour moi. J'ai la certitude, le jour où j'aurai trente ans, d'être nommé député; j'en ai vingt-huit, sire. »

Ce cher M. Dumas n'est point heureux dans ses prophéties. Maintenant écoutons la profession de foi :

« Sire, le dévouement aux principes passe avant le dévouement aux hommes. Le dévouement aux principes fait les la Fayette; le dévouement aux hommes fait les Rovigo. Je supplie Votre Majesté d'accepter ma démission... »

De bibliothécaire.

Hélas! le républicanisme de notre homme fit un four complet, comme son royalisme, comme son bonapartisme. La boîte aux dragées refusa constamment de s'ouvrir.

Alors notre gourmand, désappointé, se change en hydrophobe; nous l'entendons s'écrier, dans les transports d'une irritation fouguese :

« Rois et citoyens sont égaux devant le poète. Il soulève le linceul des morts, il arrache le masque des vivants, il fustige le ridicule, il stigma-

lise le crime. Sa plume est tantôt un fouet, tantôt un fer rouge. *Malheur donc à ceux qui méritent qu'il les fouette! Honte et malheur à ceux qui méritent qu'il les marque!* »

C'est vous, cher monsieur Dumas, qui avez écrit ces lignes terribles. Jugez de la puissance qu'elles nous donnent.

Évidemment le désespoir seul de ne pas mordre au friand gâteau politique a reporté votre appétit vorace sur la maigre galette littéraire. Il est bon de savoir que vous n'avez pris définitivement les lettres pour maîtresses qu'après avoir échoué dans d'autres amours, ce qui nous explique le sans-façon brutal avec lequel vous traitez les malheureuses.

Il nous faut revenir à 1829 et suivre notre homme dans sa vie d'écrivain.

Henri III rapporta cinquante mille francs à son auteur.

Les héritiers de Schiller, de Walter Scott, de Pierre de l'Étoile et d'Anquetil n'entrèrent pour rien dans le partage de cette somme.

Donnant un libre essor à ses instincts de mercantilisme, Alexandre Dumas s'empressa de collaborer à une parodie de sa pièce ¹, afin d'en augmenter les produits.

Nous le voyons se livrer alors aux douceurs de sa nouvelle fortune. Il quitte son modeste domicile du faubourg Saint-Denis, s'installe, rue de l'Université, dans un logement splendide, et mène vie joyeuse ².

¹ Cette parodie avait pour titre : le *Roi Pétaud*.

² « Comme étourdi de son passage subit de l'obscurité à la gloire, M. Alexandre Dumas, dit Loménie, se plonge avec ardeur dans un luxe exagéré; il porte des habits fantastiques, des gilets éblouissants, abuse de la chaîne d'or, donne des dîners de Sardanapale, crève une grande quantité de chevaux, et aime un grand nombre de femmes. »

En attendant, la tragédie de *Christine* était toujours dans les cartons de la Comédie-Française.

L'auteur la transforme en un drame romantique versifié, la porte outre-Seine, et réussit à la faire jouer à l'Odéon.

Cette fois, il ne se contente pas de piller les auteurs morts, il dévalise les auteurs vivants et *emprunte* les vers par centaines, soit à Victor Hugo, soit à Alfred de Vigny, soit à une foule d'autres. Nous ne citerons qu'un exemple entre mille :

VICTOR HUGO, *Hernani*, IV^e acte :

Oui, dusses-tu me dire avec ta voix fatale
De ces choses qui font l'œil sombre et le front pâle,
Parle..., etc.

DUMAS, *Christine*, acte I^{er} :

Tu m'en veux, et pourtant c'est ton amour fatale
Qui m'a rendu l'œil sombre et m'a fait le front pâle.

Quand la poésie, dans cette œuvre, n'est

prise à personne, elle est détestable, témoin les vers suivants :

Comme au haut d'un grand mont le voyageur lassé
Part tout brûlant d'en bas, puis arrive glacé;
Sans qu'un éclair de joie un seul instant y brille,
User à le rider son front de jeune fille,
Sentir une couronne en or, en diamant,
Prendre place, à ce front, d'une bouche d'amant.

« Un voyageur, dit Loménie, qui, *au haut d'un grand mont, part tout brûlant d'en bas; une couronne qui prend place à un front d'une bouche, voilà, certes, un atroce jargon. Il y a dans *Christine* une douzaine de tirades aussi barbares.* »

Ce drame était dédié au duc d'Orléans, qui n'avait pas encore le diadème, et qui essaya, mais en vain, d'obtenir de Charles X le ruban rouge pour l'auteur.

C'est M. Dumas qui nous certifie la chose.

A trois ou quatre mois de là, resté sous l'impression de ce refus désobligeant du chef de la branche légitime, notre héros voit paraître les ordonnances.

« — Joseph ! crie-t-il à son domestique, allez chez mon armurier ; rapportez-en mon fusil à deux coups et deux cents balles du calibre vingt. »

Deux cents balles, Jésus ! combien veut-il tuer d'hommes ?

Un volume tout entier des *Mémoires* d'Alexandre Dumas est consacré au récit de son héroïsme pendant les trois jours.

Nous ne lui chercherons pas la moindre querelle à cet égard.

Qu'il tranche du Renaud ou du Tancrède, qu'il prétende avoir affronté la mi-

traille au pont d'Arcole, qu'il ait pris ou non le Musée d'artillerie, qu'il ait fait le coup de feu contre les Suisses du Louvre, embusqué derrière un des lions de l'Institut, peu nous importe. Cela est écrit. Nous laissons chaque lecteur à ses appréciations.

D'autres que nous peuvent rechercher si M. Dumas est capable de fanfaronnade ou de vantardise.

Toujours est-il que la décoration de Juillet lui fut accordée, ce qui prouve au moins que la Fayette était de ses amis.

Voyant que Louis-Philippe s'obstinait à ne pas l'honorer d'un portefeuille, Alexandre, comme il a été dit plus haut, lui joua le tour pendable de composer un drame intitulé *Napoléon Bonaparte*.

Ici commence la collaboration occulte.

M. Dumas fait travailler les hommes de lettres ses confrères, et s'attribue toute la gloire du travail.

Seul, il signe le *Napoléon*, quand Cordelier-Delanoue en est avec lui, et plus que lui, l'auteur.

Seul, il signe *Charles VII*, dont Gérard de Nerval et Théophile Gautier lui ont livré les cinq actes au grand complet ¹.

Seul, il signe *Antony*, pièce due à la collaboration d'Émile Souvestre.

Chez Victor Hugo, Dumas avait eu communication du manuscrit de *Marion Deslorme*, retenu par la censure. Involontairement, sans doute, il donna le caractère de Didier à son héros. Antony, bâtard comme Didier, misanthrope comme Didier,

¹ Jadis nous ignorions ce détail, et nous ne l'avons pas mentionné dans la brochure publiée en 1845.

meurt sur l'échafaud comme Didier doit y mourir, et, quand l'interdit de *Marion Delorme* fut levé par le ministère, il se trouva que Victor Hugo semblait avoir copié *Antony*.

Effrayé du scandale qui allait naître, Alexandre Dumas cherche à le prévenir en toute hâte, et déclare dans la *Revue des Deux-Mondes*, en affectant un style aussi courtois que possible, que, s'il y a un plagiaire, *ce doit être lui*¹.

Chose étrange, et que jamais nous n'eussions osé dire, Antony, sombre maniaque, fou furieux, sorte de bête rugissante, était le portrait vivant de M. Dumas à cette époque.

« Lisez *Antony*, dit-il; ce que j'ai souffert,

¹ Voir Quérard, *Supercherie littéraires*, tome 1^{er}.

c'est Antony qui vous le racontera. Antony, c'était moi, moins l'assassinat. »

Voilà, certes, une confession curieuse. Mais passons.

Anicet Bourgeois ayant fait avec l'auteur de *Henri III* le drame de *Teresa*, Dumas signa seul sur l'affiche. Les deux scènes les plus remarquables de l'œuvre sont copiées textuellement dans Schiller, l'une dans la *Conjuration de Fiesque*, l'autre dans les *Brigands*. Ces hardis emprunts doivent représenter la part exclusive de M. Dumas dans la collaboration.

Teresa est le pendant d'Antony comme mise en scène impudente de l'adultère.

Seulement on y ajoute l'inceste comme fioriture.

M. Dumas semble éprouver une joie cynique à déifier ces deux crimes, et à les

populariser sur les planches, dans le plus grand intérêt des mœurs de son siècle.

Nous arrivons à l'histoire de la *Tour de Nesle*.

Présenté par M. Gaillardet, son auteur, à la Porte-Saint-Martin, ce drame est trouvé remarquable comme sujet, mais vicieux comme facture.

Harel prie Jules Janin de le refondre.

Le prince des critiques garde l'œuvre deux mois, et les changements qu'il y opère la rendent plus mauvaise encore : le métier de ce diable de Jules consiste uniquement à *érein*ter les pièces ; jamais il n'a su en faire.

Dans cette extrémité, le directeur appelle Dumas.

Notre célèbre dramaturge prend le ma-

nuscrit, coupe, taille, rogne, et fait jouer la pièce sous son nom¹.

Gaillardet se fâche.

On porte l'affaire au Palais de Justice. Des arbitres apprécient la nature des travaux de chacun, et les juges décident que Gaillardet signera. L'affiche remplace le nom du premier signataire par trois étoiles¹.

Ainsi, de tout ce qui précède, il résulte que jamais M. Dumas n'*invente*.

Son unique talent consiste dans la manière dont il coordonne les choses trouvées par ses collaborateurs. Il élève sa char-

¹ « Évidemment, dit Granier de Cassagnac, M. Dumas a travaillé à cette pièce, car on y retrouve tout entière une scène de Goethe, une de Lope de Vega, et une de Schiller. »

² Un duel suivit le procès. Personne ne fut tué.

pente avec les matériaux d'autrui; rien, absolument rien, ne lui est propre.

Il y a, disions-nous à l'époque de notre première étude sur l'homme, un certain mérite à être *arrangeur*; mais c'est à condition qu'on n'*arrange* que ses propres richesses. Et tenez, voici le capitaine d'un brick flibustier qui vient de prendre un navire marchand à l'abordage. Ce capitaine est un garçon fort aimable; il n'égorge pas les matelots qui rendent les armes... Comment donc, au contraire! Il leur verse du rhum de sa propre main pour les aider à se remettre des fatigues du combat. Mais il n'en fait pas moins transporter sur le pont de son brick et descendre à fond de cale une infinité de ballots précieux, qu'il a soin de placer lui-même dans un ordre convenable. Dieu! l'honnête homme! comme il *arrange* bien!

M. Dumas continua de signer seul *Angèle* et *Catherine Howard*¹, deux drames

¹ *Don Juan de Marana*, sorte de mystère en cinq

faits avec Anicet Bourgeois ; — *Kean*, comédie faite avec MM. Théaulon et Frédéric de Courcy ; — *Piquillo*, opéra-comique fait avec Gérard de Nerval ; — *Caligula*, tragédie faite avec Anicet Bourgeois¹ ; —

actes (vers et prose), d'une forme brutale, maladroite et pleine d'archaïsmes, représenté à la Porte-Saint-Martin après *Catherine Howard*, passe pour avoir été écrit sans collaborateur ; mais il est tiré de pied en cap d'une nouvelle de Mérimée qui a pour titre les *Ames du purgatoire*. Une autre pièce, *Paul Jones*, n'est également due à aucune plume étrangère, mais elle est faite avec le roman du *Capitaine Paul*, signé Dumas et calqué sur le *Pilote* de Cooper. On a demandé souvent pourquoi cette pièce avait été donnée à un théâtre de troisième ordre. Voici le mot de l'énigme : *Paul Jones* fut déposé, comme garantie d'un prêt d'argent, entre les mains de M. Porcher, chef de clique. Celui-ci, n'étant point remboursé à l'époque convenue, porta le drame à Théodore Nezel, son gendre, directeur de la petite salle du Panthéon.

¹ Pièce déplorable au point de vue de la forme poétique, et après laquelle M. Dumas eut l'aplomb de se faire décerner par ses amis une médaille commémorative de la *renaissance* de la tragédie. Le prologue seul de cette œuvre a du mérite, et l'on assure que Gérard de Nerval en est l'auteur.

Mademoiselle de Belle-Isle, faite avec le comte de Waleski ; — l'*Alchimiste*, fait avec Gérard de Nerval ; — puis cinq pièces en collaboration avec MM. Leuven et Brunswick , savoir : *Un Mariage sous Louis XV*¹, — *Lorenzino*², — le *Laird de Dumbicky*, — *Une Fille du Régent* — et les *Demoiselles de Saint-Cyr*.

Après la représentation de cette dernière pièce à la Comédie-Française, Janin se permit sur l'œuvre une critique assez verte.

Indigné de cet excès d'insolence, l'auteur attaqué riposte et traite l'Aristarque de haut en bas.

Or celui-ci ne se tient pas pour battu.

¹ Tiré du meilleur roman d'Alphonse Brot.

² Tiré du *Spectacle dans un fauteuil* d'Alfred de Musset.

Un second article met les rieurs de son côté. Dumas jette feu et flamme. Il jure qu'il tuera Janin.

Ses témoins se dirigent aussitôt vers la rue de Vaugirard. Les pourparlers durent trois semaines. Enfin le duel se décide.

Voilà nos hommes sur le terrain.

Dumas, qui a le choix des armes, propose l'épée.

— Non vraiment, dit le critique, c'est impossible. Je connais une botte secrète qui, du premier coup, vous étendrait roide mort. Je demande le pistolet, par générosité pure.

— Oh ! oh ! le pistolet ! Vous êtes fou, mon cher monsieur Janin ! s'écrie Dumas. Je suis de force à tuer une mouche à quarante pas, et vous êtes plus gros qu'une mouche.

Assurés qu'ils ont l'un et l'autre un moyen infallible de se coucher sur la poussière, nos écrivains ne se battent point.

Ils se font mutuellement des excuses et s'embrassent comme deux frères qui auraient dû toujours s'estimer et se chérir.

Ce dénoûment pacifique était prévu.

Plus d'une fois, il arriva que les collaborateurs d'Alexandre Dumas se révoltèrent contre sa prétention constante à les éteindre. Certains d'entre eux menaçaient de renouveler le scandale de la *Tour de Nesle*.

— Eh bien, leur dit le grand homme, signons chacun une pièce à tour de rôle.

Mais, hélas ! par un hasard inexplicable, toutes les œuvres auxquelles les malheu-

reux attachèrent leur nom furent mal accueillies du public ¹.

Si M. Dumas fut obligé parfois à des concessions sur le terrain dramatique, il prit une large revanche dans le domaine du roman.

Commençons par signaler quelques-uns de ses plus audacieux plagiats.

¹ Le *Mari de la veuve*, le *Fils de l'émigré*, et la *Vénitienne*, signés par Anicet Bourgeois tout seul, n'eurent aucune réussite, — non plus que le drame de *Bathilde*, signé par Auguste Maquet, — non plus que le *Mariage au tambour*, *Louise Bernard*, le *Garde forestier*, et *Un Conte de fées*, signés par MM. Leuven et Brunswick. *Léo Burckard*, signé par Gérard de Nerval, — le *Marquis de Brunoy*, signé par MM. Théaulon et Jaime, — *Jarvis l'honnête homme*, et le *Séducteur et le Mari*, signés par Charles Lafont, — *Sylvandire*, signée par Leuven et Vanderburck, — *Echec et mat*, signé par MM. Octave Feuillet et Paul Bocage, — et *Jeannic le Breton*, signé par M. Eugène Bourgeois, eurent le même sort. M. Dumas laissa perpétuellement les chutes à ses collaborateurs. Simple affaire de chance !

Son livre de *Jacques Ortis* est la traduction pure et simple des *Ultime lettere di Jacopo Ortis*, par Ugo Foscolo. M. Dumas se contente de changer de temps à autre un verbe ou un adjectif.

Les *Aventures de John Davy* sont empruntées à la *Revue Britannique*.

Gaule et France est un ouvrage copié dans Augustin Thierry et dans les *Études historiques* de Chateaubriand. Le hardi plagiaire prend tout, le plan, le ton, les pages. Il ne se donne pas la peine d'invertir l'ordre des propositions et de changer dix mots.

Semblable chose est impossible à croire, si on ne la voit pas. Nous allons, en conséquence, la montrer à nos lecteurs.

AUGUSTIN THIERRY.

(Lettres sur l'Histoire de France.)

Le roi jugea prudent d'aller passer la nuit dans le palais épiscopal ; le lendemain, au point du jour, il quitta la ville avec ses gens. (Page 388.)

L'un des conjurés, croyant le moment favorable pour le meurtre, sortit de dessous une espèce de voûte sombre, en criant à haute voix : Commune ! commune ! (Page 228.)

Le peuple s'accoutuma à la regarder (la monarchie parlementaire) comme le défenseur de ses droits. Elle joua un rôle indépendant au temps de la Fronde, disparut dans la monarchie absolue de Louis XIV, fut brisée sous Louis XV, rétablie sous Louis XVI, et servit au rappel des états généraux. (Page 323.)

DUMAS.

(Gaule et France.)

Le roi n'osa, cette nuit-là, coucher ailleurs que dans le palais épiscopal, et le lendemain, à la pointe du jour, il quitta la ville avec sa suite. (Page 220.)

L'un des conjurés, s'imaginant que l'heure était venue d'exécuter le meurtre, sortit d'une voûte sombre et basse, et se mit à crier à haute voix : Commune ! commune ! (Page 222.)

Le peuple s'accoutuma à voir en lui (le parlement) son représentant. Il joua un grand rôle dans la Fronde, s'effaça dans la monarchie absolue de Louis XIV, fut cassé sous Louis XV, rétabli sous XVI, et du dernier acte de sa puissance émana le rappel des états généraux. (Page 315.)

Accusons-nous, oui ou non, preuves en mains? Peut-on nous soupçonner de mensonge et nous traiter de calomniateur?

Donnons à présent un spécimen des *emprunts* de M. Dumas à Chateaubriand.

CHATEAUBRIAND.

(*Études historiques.*)

Ils abordaient... les uns à pied, les autres à cheval ou en chariots, les autres traînés par des cerfs; ceux-ci portés sur des chameaux, ceux-là flottant sur des boucliers ou sur des barques. (Page 158.)

Les maisons de Carthage étaient des maisons de prostitution. Des hommes erraient dans les rues, couronnés de fleurs, habillés comme des femmes, la tête voilée, et vendant aux passants leurs abominables faveurs. Genséric arrive : au

DUMAS.

(*Gaule et France.*)

Voici les barbares... les uns à pied, les autres à cheval; ceux-ci sur des chameaux, ceux-là sur des chars traînés par des cerfs; les fleuves les charrient sur des boucliers, la mer les apporte sur des barques. (Page 7.)

Genséric marche vers Carthage la prostituée, où les hommes se couronnent de fleurs, s'habillent comme des femmes, et, la tête voilée, arrêtent les passants pour leur offrir leurs monstrueuses faveurs... Il arrive : au dehors le fracas

dehors le fracas des armes, au dedans le bruit des jeux; la voix des mourants, la voix d'une populace ivre se confondent. (Page 174.)

Alarie ne survécut que peu. Les Goths détournèrent les eaux du Busentum; ils creusèrent une fosse au milieu de son lit desséché, et y déposèrent le corps de leur chef avec une grande quantité d'argent et d'étoffes précieuses; puis ils remirent le Busentum dans son lit, et un courant rapide passa sur le tombeau. Les esclaves employés à cet ouvrage furent égorgés. (Page 103.)

des armes, au dedans le bruit des jeux; ici la voix des chanteurs, là-bas les cris des mourants. (Page 9.)

Alarie meurt. Les soldats détournent le cours du Busento, font creuser une fosse pour leur chef au milieu de son lit desséché, y jettent sur lui de l'or, des étoffes précieuses; puis ils ramènent les eaux du Busento dans leur lit; le fleuve passe sur le tombeau. Ils égorgent jusqu'au dernier des esclaves employés à l'œuvre funéraire. (Page 12.)

Nous demandons à ne pas poursuivre. Devant de pareils témoignages, on reste confondu.

Le *Capitaine Aréna*, signé Dumas, contient la reproduction d'une délicieuse

nouvelle de la *Revue Britannique*, ayant pour titre *Térence le Tailleur*.

Albine a été servilement traduite d'un roman d'outre-Rhin.

Filles, Lorettes et Courtisanes est une œuvre pillée, chapitre par chapitre, dans les *Fêtes de la Grèce*, livre paru en 1824.

Les *Mémoires d'un médecin* ne sont que la refonte d'un roman du même titre que la *Revue Britannique* venait de donner à ses lecteurs.

Arrêtons-nous, car, en vérité, cent pages ne suffiraient pas à publier la liste de ces insolentes déprédations.

M. Dumas va passer à d'autres exercices.

Les journaux lui achètent tous ses livres; il ne suffit plus aux demandes nombreuses

des éditeurs. Pourquoi ne pas donner à sa fabrique une extension nouvelle ?

Il prend vingt travailleurs, copistes impudents,
Chargés de rajeunir les plus vieux incidents;
Et, quand avec l'esprit, le style de Brantôme,
En un jour ils ont fait ce qu'il faut pour un tome,
Vite, ainsi qu'un Pradier, payant ses ébaucheurs,
Le maçon, sans revoir l'œuvre de ses gâcheurs,
Sur le cahier, malgré les fautes d'orthographe,
Pose avec majesté son flamboyant paraphe.

Ce coup de fouet de l'*Anti-Némésis*, appliqué à M. Dumas en plein visage, a pu le faire rugir, mais ne lui a point donné le regret de ses torts.

Son atelier s'organise.

Tous les ouvriers de la plume sont à la besogne. Les intrigues se filent et les romans se charpentent.

— Ça, qu'on se dépêche! Dix libraires m'ont payé d'avance, et j'ai quarante volumes à fournir. Le *Siècle* m'annonce à grand orchestre,

la *Presse* est à mes trousses, les *Débats* me tarabustent, la *Démocratie pacifique* hurle, la *Patrie* m'accuse de la trahir. Tous ces gens-là réclament les fournitures promises et me placent le poing sous la gorge pour avoir du manuscrit. Brochez, brochez vite! On n'aura garde de se plaindre. Le Dumas a cours sur la place. Nous pouvons débiter de la pacotille et vendre de la contrebande : il n'y a pas de danger que le *Commerce* la refuse!

Et chaque ouvrier s'empresse d'accomplir sa tâche.

Le Napolitain Fiorentino livre au patron le manuscrit du *Corricolo* et celui du *Speronare*.

Paul Meurice apporte *Ascanio*, — *Amaury*, — les *Deux Diane*.

Mallefille écrit *Georges* d'un bout à l'autre et le laisse signer DUMAS.

Auguste Maquet, le plus fécond de ces

artisans littéraires ¹, fournit à lui seul cinquante volumes : le *Chevalier d'Harmental*, — les *Trois Mousquetaires*, — *Vingt ans après*, — le *Vicomte de Bragelonne*, — *Sylvandire*, — le *Comte de Monte-Christo*², — la *Guerre des femmes*, — la *Reine Margot*, — *Une Fille du régent*, livre que nous avons jadis attribué par erreur à M. Couailliac, — le *Bâtard de Mauléon*, — le *Chevalier de Maison-Rouge*, — et la *Dame de Montsoreau*, c'est-à-dire tous les livres qui ont posé

¹ Quérard doit très-prochainement autographier une lettre précieuse, où M. Maquet lui-même donne la liste de tous les romans qu'il a fabriqués, et sur lesquels Alexandre Dumas a mis frauduleusement son estampille.

² Les meilleurs épisodes de ce livre sont copiés textuellement dans les *Mémoires tirés des archives de la police*, par J. Peuchet. La *Roue de la fortune*, de M. A. Arnould, a servi à compléter l'histoire de Morel. (Quérard, *Supercheries littéraires*.)

M. Dumas, dans ce siècle, comme un prodige de conception, comme un auteur dont la fécondité n'a point d'égale.

On nous raconte une anecdote publiée dans le *Journal de Saint-Petersbourg*.

Hippolyte Auger, l'un des ouvriers d'Alexandre Dumas, trouvant que le célèbre brocanteur littéraire ne lui payait que médiocrement sa besogne, alla chercher fortune en Russie. Le libraire Bellizard, qui éditait à Saint-Petersbourg une *Revue* en langue française, reçut la visite de notre homme de lettres.

— Monsieur, dit celui-ci, je me nomme Hippolyte Auger. Comme vous publiez, en ce moment, *Olympe*, un roman de moi, j'ai cru pouvoir venir vous faire mes offres de service.

— Pardon, répondit l'éditeur de la

Revue; je ne connais, monsieur, ni votre nom ni le roman d'*Olympe*.

— C'est juste... Alexandre Dumas signe mon livre, dont par moi-même je n'aurais tiré sans doute que fort peu de chose, et il a changé le nom d'*Olympe* en celui de *Fernande*.

Le libraire fit un geste où le doute se mêlait à la surprise.

— Oh ! croyez-le bien, monsieur, je ne vous en impose pas, reprit Hippolyte Auger. Pour mieux vous convaincre, lisez cette lettre que je reçois de Dumas. Il me réclame la fin du roman. Je ne l'ai pas encore écrite, et Buloz, me dit-il, n'aime pas que la publication d'un livre chôme.

Ainsi, de la première ligne à la dernière, *Fernande* appartient à Hippolyte Auger.

M. Dumas, — c'est un fait avéré, patent, reconnu, — signe les œuvres d'autrui, et nous ne craignons pas de redire à haute et intelligible voix ce que nous disions en 1845 :

Si l'exploitation dans le domaine de la matière est odieuse, comment doit-on la qualifier, lorsqu'elle s'étend au domaine de l'intelligence?

L'intelligence! cette portion de lui-même que le Seigneur a mise en nous, ce don céleste, ce rayonnement de l'essence divine! l'intelligence, c'est-à-dire notre âme, notre esprit, nos facultés, tout ce qui fait l'homme, tout ce qui est à lui, bien à lui, lors même qu'il naît esclave; l'intelligence! voilà ce que vous exploitez, monsieur Dumas; vous osez porter la main sur ce feu du ciel; Prométhée stupide, vous ne craignez pas la foudre!

A vos côtés sont des hommes que vous avez dû rencontrer, un jour, sous la griffe de la misère; car il est impossible qu'ils aient

fait avec vous un pacte qui les souille, sans y être poussés par les angoisses du désespoir, par les tortures de la faim. Ces hommes, vous les avez raccolés, vous avez dit à chacun d'eux : Tes entrailles crient, tu as froid, tu n'as point d'asile ? tiens, voici de la nourriture, voici des vêtements ; à l'avenir tu ne manqueras plus de refuge. Mais, en échange du pain que je te donne et des habits dont je te couvre, à moi ton esprit, à moi ton intelligence. Je soigne ton corps, livre-moi ton âme !

Ceux qui défendent M. Dumas, — car il y a des gens qui le défendent, — osent objecter que les peintres, les sculpteurs, font aussi travailler leurs élèves, et que cependant les œuvres sont toujours signées du maître.

Sottise et paradoxe !

Il y a dans la peinture et dans la sculpture une partie essentiellement matérielle, qui n'existe en aucune façon dans les travaux littéraires, à moins qu'on ne tienne compte de la besogne du copiste, et nous sommes à peu près sûr que les collaborateurs de M. Dumas se révolteraient énergiquement contre celui qui les traiterait de *copistes*.

Un livre n'a que deux choses, le fond et la forme, la conception et le style.

Dans les arts, au contraire, la partie matérielle du travail laisse des traces fort visibles. Les élèves de Raphaël qui travaillèrent à la belle toile de la *Transfiguration*, les élèves de Michel-Ange qui travaillèrent à la *Chapelle Sixtine*, les praticiens de tous les maîtres en sculpture, ont prêté leur labeur sans toucher à la pensée créatrice. Qu'ils aient couvert une toile de ces premiers plans de coloris, forme insignifiante qu'anime ensuite le souffle du maître, il n'y a aucune comparaison à établir avec ce qui se passe dans les lettres.

Et voyez la différence !

Raphaël a pu emprunter la craie de Jules Romain pour transporter son carton sur la toile. Ce carton, dépositaire de la pensée du maître, est dans les arts ce que le plan d'un livre est dans les lettres. Or M. Dumas, au cas où il se bornerait à acheter des plans, serait tout au plus, vis-à-vis du vendeur, ce que Jules Romain était vis-à-vis de Raphaël.

Ajoutons que, dans les lettres beaucoup

plus que dans les arts, la pensée première constitue l'œuvre véritable.

On peut avoir le don du coloris ou le don des lignes, et être un grand artiste; mais sans la conception, sans l'étincelle créatrice, sans l'idée, le poète ressemble à ces ouvriers tisseurs qui rencontrent sous leurs doigts les fleurs les plus éclatantes d'un cachemire, sans se douter du mystère qui les fait éclore.

Enfin les grands maîtres en peinture n'ont jamais exercé leurs élèves en vue de la production; ils les faisaient travailler en vue de l'étude.

Durant les saintes veilles de ces laborieux enfants d'une école, le maître ne comptait point l'or que chaque heure de travail pouvait amener, mais les éclairs de génie que chacun de ses regards faisait luire sur le front de l'élève.

Profanes, ne confondez point l'exploitation avec l'initiation!

De toutes les écoles d'Italie sont sortis des maîtres et des chefs-d'œuvre. Que sortira-t-il de l'usine littéraire de M. Dumas? de la honte

pour lui, de l'épuisement et de l'obscurité pour les autres.

Raphaël enseignait à Jules Romain le sentier qui mène aux cimes de l'inspiration; M. Dumas ne montre à ses travailleurs que la route qui descend aux abîmes.

Raphaël prêchait à ses élèves le dogme de l'idéal et les pieux mystères de la beauté absolue; M. Dumas apprend aux hommes de lettres qu'il exploite à se moquer des pruderies de la Muse, et ne se les rend féconds et fidèles qu'à force de les corrompre.

Résumons-nous.

Les maîtres, dont on allègue ici les traditions d'atelier, donnaient le génie à leurs élèves en échange de quelques coups de brosse ou de pinceau, qui servaient à dégrossir une œuvre; M. Dumas ne donne qu'un peu d'or, en échange d'une âme qu'il absorbe tout entière. Ses collaborateurs sont les Raphaël; le copiste, le dégrossisseur (forçons le mot), c'est lui.

S'il y a des élèves en peinture, il n'y a dans les lettres que des collaborateurs, qui sont

tous forcément sur le pied d'une égalité parfaite. Où cette égalité cesse, la morale reçoit une grave atteinte.

En peinture, c'est l'enseignement; en littérature, c'est le vol.

M. Dumas signant les œuvres des hommes de lettres dont il s'entoure, c'est Horace Vernet signant un tableau d'Eugène Delacroix; c'est Bosio signant un groupe de Pradier. M. Dumas puisant dans la pensée de Shakspeare, de Goethe, de Schiller, c'est Paul Delaroche transportant sur une de ses toiles le *Crucifiement* du Guide.

Nous prions le lecteur de nous pardonner cette longue thèse.

Les détails biographiques ne perdront rien à ce que nous croyons devoir reproduire, dans l'intérêt de la moralité littéraire et pour la justification de nos attaques.

Devenu riche avec le travail des autres,

le grand fabricant de livres quitte la rue de l'Université pour s'établir rue Saint-Lazare.

Mais ce nouveau domicile ne suffit bientôt plus à son train et à l'accroissement de sa fortune. Il emménage rue Bleu, dans un véritable appartement de prince.

Il ne manque plus qu'une chose à son bonheur, c'est le ruban rouge.

Or Louis-Philippe garde rancune à M. Dumas. Son fils, le duc d'Orléans, dans la maison duquel l'auteur de *Henri III* a la gloire d'être admis, poste, un beau jour, notre romancier sur le passage du roi.

C'était à Versailles.

Alexandre tombe à genoux devant son ancien protecteur et reconnaît humblement ses torts. On le relève par l'oreille,

en présence de toute la cour, avec cette apostrophe peu flatteuse :

« — Grand collégien ! »

Mais la croix est au bout de cette petite humiliation; notre héros ne se plaint pas.

Quelques mois après, ayant eu l'étourderie de conduire mademoiselle Ida Ferrer¹ à un bal chez le duc d'Orléans, le prince s'approcha du couple, et dit, sur un ton fort digne, au trop chevaleresque auteur :

« — Il est entendu, mon cher Dumas, que vous n'avez pu me présenter que votre femme². »

¹ Cette jeune actrice, après avoir passé par le théâtre Comte et celui des Batignolles, avait fini par jouer avec succès à la Porte-Saint-Martin les pièces de M. Dumas, et ses relations avec le dramaturge devinrent très-intimes.

² Quelques personnes font courir une autre version dénuée de vraisemblance. Nous refusons de croire

Ces paroles renfermaient un ordre exprès, dont l'inexécution eût été suivie de la disgrâce. Le mariage eut lieu. Toute la littérature y fut conviée. Chateaubriand daigna servir de témoin à M. Dumas.

Personne n'ignore que celui-ci, à cette époque, se décorait hautement du titre de marquis de la Pailleterie.

Madame la marquise et son époux dépensaient gros pour soutenir l'éclat de leur noblesse. Ils ne furent ni économes ni sages. Bientôt une séparation devint nécessaire. Le marquis resta rue Bleu, et la marquise alla vivre à Florence, où elle est encore.

Cependant, grâce à la fécondité de ses
aux soixante mille francs de dettes payés par M. Domange, à condition qu'Alexandre Dumas épouserait l'actrice. On conçoit que le duc d'Orléans intervienne dans cette affaire, — mais M. Domange?...

collaborateurs, Alexandre Dumas gagnait deux cent mille francs année courante; mais cette somme ne suffisait ni à son luxe ni à ses besoins.

Une fois orné du ruban rouge, il dirigea ses regards vers l'Institut.

L'auteur de *Louis XI* venait de mourir, laissant deux fort belles places vacantes, l'une à l'Académie, l'autre à la bibliothèque de Fontainebleau.

Notre homme avise que l'héritage académique lui revient de droit, et que la place de bibliothécaire va merveilleusement à son fils Alexandre.

Mais le duc d'Orléans, ce trop aveugle protecteur, n'est plus.

Les prétentions à la bibliothèque échouent les premières, et M. Dumas se dit :

— Sauvons au moins l'Institut!

En conséquence, il envoie au *Siècle*, qui la répand à quarante mille exemplaires, la jolie réclame suivante :

« Monsieur le rédacteur,

« Plusieurs journaux ont annoncé que j'avais sollicité et obtenu la place de bibliothécaire à Fontainebleau. Veuillez, je vous prie, démentir cette nouvelle, qui n'a aucun fondement. Si j'avais ambitionné un des fauteuils que l'illustre auteur des *Messéniennes* et de l'*École des Vieillards*¹ a laissés vacants, c'eût été SEULEMENT son fauteuil académique. »

Ce magnifique *seulement* toucha fort peu les Quarante. M. Dumas n'obtint pas un vote.

Il est vrai qu'une audacieuse brochure, dont l'auteur aujourd'hui ne se repent guère, dessilla bien des yeux alors, et

¹ Notez que, dans ses *Mémoires*, il maltraite abominablement Casimir Delavigne, et en dit pis que pendre.

montra que la gloire de M. Dumas n'est pas une gloire qu'on récompense, mais une gloire qu'on châtie.

Les secrets de la fabrique une fois au grand jour, beaucoup d'ouvriers honteux la désertèrent.

Notre marchand de phrases ne put livrer toutes les fournitures promises : la *Presse* et le *Constitutionnel* lui intentèrent un procès pour n'avoir pas donné ses romans à l'époque convenue.

Maquet lui-même, le fidèle Maquet, déclara qu'il allait désertier comme les autres, si le patron ne lui permettait pas de signer avec lui au moins les pièces de théâtre ¹.

¹ Jamais, avant la publication de la brochure *Maison Alexandre Dumas et compagnie*, Auguste Maquet n'avait signé un seul drame. Il nous doit sa renommée actuelle. Tout en le flagellant pour avoir vendu sa

Alexandre Dumas céda bien à contre-cœur.

Mais, en ce moment même, il bâtissait à Saint-Germain sa villa de Monte-Christo, pour laquelle il fallait des sommes prodigieuses. Or, point de manuscrit, point de billets de banque : Girardin se montrait inflexible, et Véron fermait sa caisse à double tour.

Trop heureux d'avoir conquis une modeste part de célébrité, Maquet travailla comme aurait dû travailler le patron, c'est-à-dire comme un nègre.

L'architecte de Monte-Christo put achever ce curieux édifice, où la sotte vanité d'un homme engloutit tant d'or, et ras-

plume, nous l'avons fait connaître, et nos révélations ont servi d'appui à ses légitimes exigences. Plus d'une fois on est venu nous dire qu'il nous appelait son cher *ennemi*.

sembla, deux années durant, les fantaisies les plus coûteuses.

M. Dumas appela d'Afrique deux Arabes, qui lui décorèrent une chambre à l'algérienne, couvrirent les murs de versets du Coran, et s'engagèrent par écrit à ne point exécuter en Europe un travail semblable.

Autrefois l'*Illustration* a donné le détail de toutes les féeries de Monte-Christo.

Elle a fait la peinture des pavillons gothiques, des tourelles garnies de cloches, des jardins, de l'île, du torrent, et de ce fameux kiosque au plafond d'azur, semé d'étoiles, qui servait de cabinet de travail au maître ¹.

Il y avait à Monte-Christo un atelier

¹ Tout autour du péristyle, de riches médaillons sculptés portaient triomphalement le titre de *ses œuvres*.

pour les peintres, douze chambres pour les visiteurs, un petit palais consacré aux singes, un autre aux perroquets, et un troisième aux chiens, sans compter une écurie quasi royale abritant huit superbes chevaux.

Le grand salon, tendu d'étoffes d'or et de soie, contenait toutes sortes de merveilles artistiques, et le salon *intime*, ou boudoir, avait pour rideaux de fenêtres d'immenses cachemires.

C'était un encombrement de tableaux, de statues, de meubles de Boule, de curiosités bizarres, jetés pêle-mêle du rez-de-chaussée aux combles. Il y avait abus de sculptures et profusion de moulages. En tous lieux, à défaut de goût, régnait l'ostentation.

Tant de richesses, tant de splendeurs,

ne donnaient point à ce magnifique séjour le cachet d'aristocratie qu'il aurait voulu prendre. Un parfum de bohème s'exhalait du milieu de ce luxe, et les mœurs de coulisses les plus extravagantes réglaient l'étiquette du château.

On n'avait eu garde d'oublier sur la façade les armes du marquis de la Pailletterie. L'écusson portait cette devise :

J'aime qui m'aime.

Alexandre Dumas inaugura Mont-Christo par un festin de six cents couverts, dressé en l'honneur de la littérature, du théâtre et des arts.

Il y eut ensuite spectacle. On représenta une pièce composée tout exprès pour la circonstance, et dont le titre, — ne nous accusez pas de mentir, — était :

SHAKSPEARE ET DUMAS.

L'impudeur n'a pas été poussée jusqu'à l'impression du chef-d'œuvre.

Il fallut, après toutes ces folies, mettre les recettes au niveau des dépenses. La fabrique de livres, un instant en désarroi, reçut une activité nouvelle; d'autres ouvriers remplacèrent ceux qui avaient été pris de vergogne, et M. Dumas osa publier de front, dans quatre journaux, quatre ouvrages différents et de très-longue haleine, signés de lui.

De 1845 à 1846, il imprima plus de soixante volumes.

Certes, il est difficile d'assigner des bornes à la fécondité d'un écrivain et de supputer le nombre de lignes qu'il écrira dans un temps donné. Le roman surtout, ce genre frivole, a le droit de courir la poste et de semer à profusion les volumes. Encore faut-il néanmoins mûrir un sujet, dresser un plan, rassembler

tous les fils d'une intrigue et coordonner les diverses parties d'un ouvrage.

Or, en tenant compte de ces préparatifs, en supposant qu'un auteur ne prenne que le repos absolument nécessaire, qu'il mange à la hâte, qu'il dorme peu, que l'inspiration chez lui soit constante, toutes choses impossibles, — dans cette hypothèse, disons-nous, l'écrivain le plus fécond produira peut-être QUINZE VOLUMES par an.... quinze volumes, comprenez-vous, monsieur Dumas? Encore lui défendons-nous de châtier son style et de trouver une minute pour la correction de ses *épreuves*.

Vous avez publié soixante volumes en 1845.

Eh bien, nous ferons le simple calcul que voici :

Le plus habile copiste, écrivant douze heures par jour, obtient à peine 3,900 lettres à l'heure, ce qui lui donne, sa journée finie, 46,800 lettres, ou soixante pages ordinaires de roman. Donc il pourra copier cinq volumes in-octavo par mois, et soixante par an, mais à condition qu'il ne s'arrêtera pas une heure et ne perdra pas une seconde.

Or vous êtes un expéditionnaire de mérite, monsieur Dumas.

Du 1^{er} janvier au 31 décembre, vous travaillez *régulièrement* douze heures par jour, vous dormez *peu*, vous mangez *à la hâte*, vous ne consacrez pas une minute *au plaisir*, vous ne voyagez *guère*, on ne vous rencontre *jamais* dehors : en conséquence, si nous supposons que vos travaux dramatiques, la *confection* de vos pièces, votre courrier vis-à-vis des journaux et des théâtres, les visites importantes et quelques articles de circonstance ne vous enlèvent que la moitié juste de votre temps, vous avez pu non pas *écrire*, mais *recopier* trente volumes dans le courant de l'année 1845. Tous les autres ont dû l'être par ceux que vous dressez à imiter votre écriture, afin que les protes de la capitale ne puissent conserver aucune preuve contre vous ¹.

¹ Alexandre Dumas fils, alors très-jeune, avait une écriture absolument identique à celle de l'auteur de ses jours. Depuis, le hasard a voulu que M. Viellot, secrétaire du romancier, et quelques autres, jouissent du même avantage.

Ah! faut-il dévoiler ainsi la honte! faut-il détruire jusqu'à la possibilité du doute!

Reprenons le fil biographique.

M. Dumas, tout en inondant la presse d'un déluge de feuilletons, ne cessait pas d'écrire pour le théâtre des actes par centaines.

Mais trop de gourmandise en matière de *primes*¹ ayant scandalisé les entrepri-

¹ Il joua des tours pendables à quelques directeurs. Harel lui ayant promis quatre mille francs de prime s'il lui apportait une pièce, le dramaturge entre, un matin, dans son cabinet avec un rouleau de papier noué d'une faveur rose. « — Est-ce votre drame, Dumas? — Oui, c'est mon drame. J'ai besoin d'argent, cher. » Harel s'exécute et donne la prime. Dumas parti, le directeur, enchanté, déroule la pièce. Pas une ligne d'écriture! C'était une main de papier complètement vierge. Un tour analogue fut joué au duc d'Orléans, qui avait commandé à Dumas l'*Histoire des régiments de France*. Le grand homme fait écrire cette histoire par un sous-officier nommé Pascal, auquel il donne cent cinquante francs par volume. Quant à lui, Dumas, on doit lui payer chaque volume cinq mille francs. Au bout de huit jours, notre héros apporte le premier vo-

ses dramatiques, notre homme se trouva tout à coup dans l'impossibilité d'écouler ses produits.

Il songe alors à bâtir une salle destinée à la représentation exclusive de ses pièces.

M. Hostein, directeur actuel de la Gaîté, lui vient en aide. On a bientôt le plan d'un théâtre, un architecte et des fonds.

lume. « Déjà ! s'écrie le prince. — Oui, monseigneur. Seriez-vous assez aimable pour me faire avancer le prix du second volume en même temps qu'on me payera celui-ci ? — Comment donc, Dumas, passez chez mon trésorier ! » L'auteur de l'*Histoire des régiments* reçoit dix billets de banque, et s'en va. Resté seul, le prince ouvre le volume, magnifiquement relié à son chiffre, et lit tout d'un trait le premier chapitre. Désirant poursuivre, il se trouve de nouveau face à face avec un *chapitre premier*. Il feuillette plus loin : *Chapitre premier ! De vingt pages en vingt pages, chapitre premier !* Le premier volume se trouvait composé de trente *premiers chapitres*. Inutile de dire que le drame de Harel fut livré et que l'*Histoire des régiments* se compléta, mais beaucoup plus tard.

Son Altesse le duc de Montpensier, très-jeune alors et facile à séduire, continue à M. Dumas la protection dont l'honorait le duc d'Orléans. Il lui obtient un privilège et lui permet de placer la nouvelle scène sous le patronage de son nom.

Ceci devenait grave.

Louis-Philippe, qui avait du flair et pressentait les périls d'argent, dit au jeune prince :

— Prends garde, Montpensier ! tu n'es pas riche. Donne-toi, si bon te semble, la fantaisie d'un théâtre ; mais songe qu'il n'est pas permis à un membre de la famille royale de faire banqueroute.

Le protecteur effrayé retire sa parole.

Au lieu de s'appeler *Théâtre Montpensier*, la salle nouvelle reçoit le nom de *Théâtre-Historique*.

M. Dumas transfère son privilège à Hostein pour une somme de cent mille francs, avec la réserve expresse d'être son unique fournisseur. Puis, en attendant que les constructions entamées s'achèvent, il part pour l'Espagne, assiste au mariage du duc de Montpensier, dépense dix mille écus afin de soutenir dignement à la cour d'Isabelle sa gloire littéraire, signe au contrat, fait ses adieux à la noble race des hidalgos, et va s'embarquer à Cadix sur un bâtiment de l'État mis à sa disposition par le ministre Salvandy.

Ses compagnons de voyage sont Alexandre son fils, les peintres Giraud et Desbarrolles, et M. Auguste Maquet, l'*alter ego* du grand homme.

On aborde sur la côte africaine.

Dumas visite Oran, Bone, Alger, Tunis,

Philippeville, chasse au lion, délivre (c'est lui qui l'affirme) douze prisonniers des mains d'Abd-el-Kader ¹, et regagne la France.

A peine est-il de retour, qu'un député malappris monte à la tribune, et s'avise d'interpeller le ministère au sujet du voyage de *certain entrepreneur de feuillets* (textuel) sur un vaisseau de l'État.

— Pourquoi ce gaspillage des deniers publics ? demande l'orateur.

Les ministres rougissent et n'osent pas défendre M. de Salvandy, auteur de la bé-

¹ Ces prisonniers traitèrent eux-mêmes de leur rançon. L'un d'eux, M. Cabasse, aujourd'hui chirurgien à l'école militaire de Saint-Cyr et auteur d'une brochure très-remarquable ayant pour titre : *Relation médico-chirurgicale de la captivité des prisonniers français chez les Arabes*, nous a positivement certifié que M. Dumas n'avait été pour rien dans leur délivrance.

vue. Ce dernier, fort heureusement pour lui, n'était point à la Chambre.

Alexandre Dumas publia, le lendemain de cet épisode parlementaire, un article dans les journaux.

Il n'expliqua ni la complaisance coûteuse du ministre, ni la nature de cette bizarre excursion africaine; mais, en revanche, il fit de sa personne et de son mérite une de ces apologies grotesques dont lui seul a eu le secret jusqu'à ce jour.

De Madrid et de Tunis il rapporta nombre de distinctions propres à enrichir sa fameuse brochette.

On vit paraître aux Tuileries, le jour de la Saint-Philippe, un homme plus décoré à lui seul que trois maréchaux ensemble.

Cet homme était M. Dumas, l'illustre

fabricant de feuilletons ; M. Dumas, le châtelain de Monte-Christo, le commandant de la garde nationale de Saint-Germain. Il portait cinq croix sur la poitrine, quatre crachats et trois colliers d'ordre.

Sa vanité, sous ce rapport, dépasse toutes les limites connues.

Charles Nodier, devant lequel il se prélassait, un soir, dans son magnifique attirail, lui dit avec cet air doux et paternel qui faisait passer tant de choses :

— Ah ! Dumas, mon pauvre garçon, que de babioles ! Serez-vous donc toujours les mêmes, vous autres nègres, et rechercherez-vous éternellement la verroterie et les hochets ?

Cependant le Théâtre-Historique annonçait avec pompe son ouverture.

On donna la *Reine Margot*, comme

pièce d'inauguration, le 20 février 1847, et, pour la première fois, Auguste Maquet, réclamant l'exécution pleine et entière de la parole donnée, signa sur l'affiche avec Dumas.

— Point de signature, dit-il, point de travail.

Catilina, — le *Chevalier de Maison-Rouge*, — *Monte-Christo*, — la *Jeunesse des Mousquetaires*, — la *Guerre des Femmes*, — et *Urbain Grandier*, cinq grands drames à succès, trouvèrent également le jeune collaborateur debout et démasqué sous la rampe.

Les autres ouvriers dramatiques n'eurent pas les mêmes avantages.

Le patron signa seul une traduction de l'*Hamlet* de Shakspeare faite par Paul Meurice ¹.

¹ Le même auteur a traduit, dit-on, l'*Orestye*, cette

Il signa seul la *Barrière de Clichy*, du même auteur, représentée au Cirque.

Il signa seul le *Cachemire vert*, fait en collaboration avec Eugène Nus.

Et les plagiat, bon Dieu ! Nous les voyons recommencer avec beaucoup plus d'effronterie qu'autrefois. La *Jeunesse de Louis XIV*, arrêtée par la censure, et devenue *Jeunesse de Louis XV*¹, sans être, pour cela, jugée plus digne de la scène Française, n'est que la traduction servile d'une pièce allemande apportée au grand mousquetaire par M. Max de Goritz.

La *Conscience*, jouée à l'Odéon, est tout simplement une trilogie d'Iffland,

merveille annoncée à la Porte-Saint-Martin. Délicieuse affaire pour la direction Mare-Fournier !

¹ M. Dumas s'inquiète peu de l'histoire. Un roi ou un autre, peu lui importe : les scènes restent telles quelles.

cousue en une seule pièce, et traduite par M. Lockroy.

Romulus, joué rue Richelieu, a été pris tout entier dans un roman d'Auguste Lafontaine ¹. Après avoir arrangé ce roman pour le théâtre, M. Paul Bocage pria très-humblement Alexandre Dumas de signer son plagiat, et celui-ci fut mandé aux répétitions sans connaître un mot de la pièce.

Il était à Bruxelles lors de la réception

¹ M. Dumas a publié, dans le journal le *Pays*, le *Pasteur d'Ashbourn*, roman complet du même auteur, copié littéralement d'une traduction de madame de Montolieu qui portait ce titre : *Nouveaux tableaux de famille, ou la vie d'un pauvre ministre de village allemand et de ses enfants*. Le seul travail de M. Dumas fut de changer les noms allemands en noms anglais. Précédemment, le grand fournisseur avait signé le *Collier de la reine*, écrit par Maquet, — le *Trou de l'enfer*, écrit par Paul Meurice, — la *Tulipe noire*, écrite par Maquet sur une donnée du bibliophile Jacob, — *Dieu dispose*, écrit par Meurice, — *Ange Pitou*, écrit par Maquet, et pillé dans l'*Histoire de la Révolution* de M. Villiaumé, etc., etc.

de *Romulus* par le comité de lecture.

Ah ! nous n'exagérons rien !

Toutes ces histoires sont authentiques ; tous ces crimes littéraires se commettent au grand jour. M. Dumas ne s'en cache point. Depuis tantôt vingt ans il a jeté le masque, et son impudente apologie du plagiat n'est que trop connue.

Lisez et jugez !

« Ce sont les hommes *et non pas l'homme* qui inventent. Chacun arrive à son tour et à son heure, *s'empare des choses connues de ses pères*, les met en œuvre par des combinaisons nouvelles, puis meurt après avoir ajouté *quelques parcelles* à la somme des connaissances humaines. Quant à la *création complète* d'une chose, je la crois impossible. Dieu lui-même, lorsqu'il créa l'homme, *ne put ou n'osa point l'inventer* : il le fit à son image. C'est ce qui faisait dire à Shakspeare, lorsqu'un *critique stupide* l'accusait d'avoir *pris parfois une scène tout entière* dans quelque auteur contemporain : *C'est une fille que j'ai tirée de la mauvaise société pour la faire entrer dans la*

bonne. C'est ce qui faisait dire plus naïvement encore à Molière : *Je prends mon bien où je le trouve*. Et Shakspeare et Molière avaient raison, car *l'homme de génie ne vole pas, il conquiert...* Je me trouve entraîné à dire ces choses, parce que, loin de me *savoir gré* d'avoir fait connaître à notre public *des beautés scéniques inconnues*, on me les marque du doigt comme des vols, on me les signale comme des plagiat. Il est vrai, pour me consoler, que j'ai du moins cette ressemblance avec Shakspeare et Molière, que ceux qui les ont attaqués *étaient si obscurs*, qu'aucune mémoire n'a conservé leur nom... »

La simple lecture de ces lignes fait l'effet d'un coup de massue.

Voyez un peu ce qui nous arrive, à nous, simples moutons de Panurge, qui sautons le fossé pour imiter les autres, qui lisons M. Dumas parce que tout le monde le lit. Nous nous promenons çà et là, sur la foi des traités, dans les champs fertiles de son imagination, le nez en l'air comme de vrais flâneurs; nous croyons respirer l'atmosphère de son génie, humer le parfum de ses souvenirs; nous arrêtons nos regards sur les roses éblouissantes de sa

poésie.... Imbéciles que nous sommes ! Le voilà qui nous déclare lui-même qu'il n'est pas le propriétaire de ces champs ; que cette poésie, ces fleurs, ces parfums, appartiennent à tout le monde.

Ah ! ce sont les hommes et non pas l'homme qui inventent !

Merci beaucoup, monsieur Dumas. Nous vous promettons de ne pas écrire dorénavant un seul ouvrage, pas le plus petit feuilleton, pas le moindre article, pas une ligne enfin, sans mettre au bas cette signature un peu vague, mais qui devient de rigueur :

LE GENRE HUMAIN.

Ou plutôt, réflexion faite, c'est à vous de nous donner l'exemple, en signant de la sorte tout ce qui sort de votre plume.

Ah ! chacun s'empare des choses connues de ses pères ! ah ! ah !

Tous les écrivains passés et présents sont, en conséquence, d'après vous, d'effrontés larrons ? Ainsi vous avez le droit de reprendre les plus belles scènes de Shakspeare, de Caldéron, de Gœthe, de Schiller ? Comment donc ! Et, « loin de vous *savoir gré* d'avoir fait con-

naître à notre public des beautés inconnues, on vous les marque du doigt comme des *vols*, on vous les signale comme des *plagiats*? »

Ceci nous paraît un peu fort, et l'injustice est par trop criante.

Méprisez, croyez-nous, tous les *critiques stupides*. On compte dans leurs rangs Sainte-Beuve, Latouche, Gustave Planche, Granier de Cassagnac; mais vous avez cette ressemblance avec Shakspeare et Molière, que ceux qui vous attaquent sont *si obscurs*, qu'aucune mémoire ne conservera leur nom. Persévérez sans crainte dans le pillage du théâtre étranger. Goethe, Schiller, Caldéron, sont des malfaiteurs qui en ont pillé d'autres. Emparez-vous de leurs chefs-d'œuvre, c'est de bonne prise.

On a double plaisir à voler les voleurs.

Après tout, comme les chefs-d'œuvre sont rares; comme la glotonnerie des coulisses parisiennes absorbe, bon an, mal an, près d'un millier de pièces, il en résultera que les auteurs anglais, allemands, espagnols, n'auront plus rien à vous donner, quand vous leur aurez tout pris. Alors qui vous empêchera d'abor-

der nos écrivains nationaux ? Le dernier siècle vous présente une assez jolie marge. Ce vieux Corneille a rassemblé dans la moisson des gerbes nombreuses; ce maroufle de Racine peut vous offrir quelques petites choses; ce gremlin de Voltaire n'a pas mal de fournitures dans son bissac, et ce filou de Poquelin n'est plus là pour vous empêcher de prendre votre bien, comme il a pris celui de ses devanciers.

Allons, vite à l'œuvre !

Quand vous aurez largement exploité cette mine nouvelle, vous retomberez sur vos contemporains. Les œuvres de Victor Hugo, celles de Scribe, sont à votre disposition. Vous y découvrirez sûrement encore nombre de *beautés inconnues*, dont vous gratifierez le public.

Il serait bien étrange qu'on y trouvât à redire.

Mais tout s'épuise en ce bas monde. Vous arriverez au bout du magasin théâtral. Eh ! morbleu ! quittez alors les planches, et sonnez de la trompette épique ! Recopiez *l'Iliade* de votre plus belle écriture; faites main basse sur *l'Énéide* : Homère et Virgile sont dans leurs

torts. Prenez l'*Enfer* du Dante, le *Paradis* de Milton, la *Jérusalem* du Tasse, et signez le tout : ALEXANDRE DUMAS. Puis, vous pourrez mourir à votre tour, après avoir ajouté *quelques parcelles* à la somme des connaissances humaines.

Pour excuser vos *emprunts*, vous ajoutez : « L'homme de génie ne vole pas, il conquiert. »

Mille pardons ! L'homme de génie vole parfaitement toutes les fois qu'il s'empare du bien d'autrui. Si l'auteur de *Tartufe*, si le père d'*Hamlet*, ont été surpris la main dans le sac, on conçoit qu'ils aient essayé de se tirer d'affaire par un bon mot. Au surplus, ce mot ne leur a pas donné raison. Molière et Shakspeare étaient assez riches de leur propre patrimoine; ils n'avaient besoin d'écorner celui de personne.

Retenez bien ceci, monsieur Dumas : il faut imiter les hommes de génie dans leurs immenses travaux, dans leurs élucubrations consciencieuses, avant de les imiter dans leurs torts. Puisque, de votre propre aveu, vous n'avez rien créé, vos plagiats n'en sont que

plus indignes. *Purpureus assuitur pannis*; vous taillez dans les chefs-d'œuvre d'autrui pour coudre des lambeaux de pourpre à vos haillons. En pillant *une scène tout entière*, vous agissez en sens inverse de Shakspeare : *C'est une fille que vous tirez de la bonne société pour la faire entrer dans la mauvaise*, et Molière vous reprocherait à juste titre de prendre votre bien où vous ne le trouvez pas.

.

M. Dumas vole les anciens et achète des manuscrits aux modernes.

Le monde des lettres s'en indigne. Jamais aussi impur commerce n'a souillé le temple intellectuel.

Prenez l'un après l'autre les plus beaux noms de la littérature française; remontez les siècles, allez jusqu'à Rome; visitez la Grèce, cette mère patrie de l'éloquence et des beaux-arts, et dites-nous si vous rencontrez, dans ce trajet immense, un seul homme qui ait eu la pensée de signer les œuvres qu'il n'avait point écrites.

Le propre de l'écrivain, c'est l'individua-

lité; où l'individualité s'efface, l'écrivain disparaît.

Donc, M. Dumas n'est pas un écrivain. C'est un prêtre sacrilège qui se raille des choses saintes et blasphème le Dieu qu'il est chargé de défendre.

Notre devoir est de l'arracher du sanctuaire pour le traîner devant les juges de la loi.

Cet homme achète des manuscrits : vendez-lui donc un manuscrit ! Mais lisez-le d'abord à vingt, à trente, à cent personnes, s'il est possible. Qu'on sache bien que c'est votre œuvre, qu'on en témoigne au besoin. Présentez-vous ensuite au marchand, qui débattrà le prix de votre âme sur son comptoir. Emportez le denier de la vente, emportez-le; mais qu'il soit déposé sur l'heure en main tierce... et, quand M. Dumas osera dire que votre enfant à vous est son enfant à lui; quand il osera publier dans un journal ce livre conçu péniblement au milieu de vos veilles; quand il aura l'impudeur de le signer de son nom, prenez le *double du manuscrit*, que vous aurez eu soin de garder pour cette occasion solennelle; publiez-le dans un autre journal, et signez sans

crainte. Renouvelez l'histoire scandaleuse du *National* et de la *Presse* : d'un côté le véritable auteur, de l'autre le pirate.

M. Dumas, irrité, vous appellera devant les juges; mais, devant les juges, vous lui jetterez son argent à la face; mais, devant les juges, vous dévoilerez ses manœuvres et son tripotage.

On vous condamnera peut-être, car il n'est pas de loi qui défende à un écrivain d'acheter un manuscrit, comme il n'est pas de loi qui empêche de vendre sa conscience; mais cette condamnation deviendra pour vous un triomphe, mais le public vous absoudra; mais la ruse de guerre aura pleinement réussi, mais les preuves deviendront palpables, et M. Dumas, une fois honteusement dévoilé, n'existera plus.

Comme le lecteur s'y attend bien, nous ne donnerons pas ici la liste complète des livres et des pièces de théâtre auxquels le grand marchand littéraire a attaché son nom.

Si, pour certaines œuvres, on ne lui connaît pas de collaborateurs, est-ce à dire que seul il les ait conçues, que seul il les ait écrites ?

Non, vraiment.

Ses *Impressions de voyage* et ses *Mémoires*, où l'on semble reconnaître, plus que partout ailleurs, le cachet de la personnalité, foisonnent de lieux communs rebattus, de détails et d'anecdotes pillés dans tous les *ana*. Ce bizarre homme de lettres ne travaille jamais sans avoir sous les yeux trente ou quarante volumes ouverts, dans lesquels sont annotés et soulignés les passages bons à prendre et relatifs au sujet qu'il traite.

Un jour viendra, — retenez la prédiction, — où un bibliographe patient, un Quérard infatigable, après avoir visité

.

toutes les sources et recueilli tous les témoignages contemporains, prendra l'une après l'autre chaque page de l'homme (nous parlons des pages ayant quelque valeur) et démontrera victorieusement qu'il n'a rien fait de lui-même sans aide et sans concours.

M. Dumas, depuis vingt ans, bouche aux jeunes écrivains toutes les issues de la publicité. Par son trafic inqualifiable, il les dépouille de leur droit à l'héritage commun, il usurpe leur place au soleil.

Parmi ces jeunes auteurs repoussés de la lice, il en est un grand nombre dont le talent ne demandait qu'un peu d'espace pour se développer et grandir. Dans l'essor une fois libre du génie, bientôt ils eussent dépassé l'écrivain dont les indignes manœuvres retenaient leurs ailes

captives, — et cela sans jeter au public une pâture immorale, sans en imposer aux lecteurs, sans commettre un crime de lèse-patrie, en souillant les pages les plus nobles de notre histoire.

Oui, monsieur Dumas, vous avez tué la littérature.

Vous l'avez tuée, en rassemblant autour de vous des écrivains sans conscience qui répudient la dignité de la plume, qui se cachent honteusement sous l'anonyme, et auxquels, dès lors, il importe peu de jeter au sein des masses le levain du mauvais goût, les principes corrupteurs.

Avec le secours de ces ouvriers ténébreux, vous manipulez un poison lent qui s'infiltré dans les veines du corps social; vous mettez au pétrin l'histoire avec le mensonge, et vous en faites un amalgame indigeste que vous donnez au peuple pour sa nourriture intellectuelle¹. En présence des générations nais-

¹ Il y a plusieurs millions d'individus, en France,

santes, vous ôtez à la vertu son prestige, vous chassez la pudeur comme une coureuse. Sur vos pages le vice a des allures aimables, la débauche est bonne fille, et le crime excite la compassion plutôt que le mépris. Vous propagez enfin cette littérature galvanique et furibonde qui remue les passions mauvaises, fouette le sang, et réveille les organes des hommes blasés. Grâce à vous, grâce aux cuisiniers qui manœuvrent sous vos ordres, le public refuse toute nourriture saine. Il n'aime plus que les ragoûts affreusement épicés. Le faux le séduit, l'extravagance le transporte; il chevauche en croupe avec vous sur la mule fantasque du caprice. Qu'on essaye de le ramener sur le grand chemin du sens commun, il piquera la bête et répondra par des ruades. Aujourd'hui les bons livres passent inaperçus, le beau style est dépouillé de ses charmes, le vrai paraît fade, le naturel ennuie. Qu'on élabore un chef-d'œuvre, et l'on est sûr que la

qu'on ne fera jamais démordre de certains points historiques, étudiés par eux dans la *Reine Margot* ou dans les *Mousquetaires*.

préférence sera donnée sans conteste au premier venu de vos feuilletons grotesque et menteur.

Nous sommes sévère, oui sans doute ; mais la postérité le sera plus que nous encore.

Il arrive très-souvent à M. Dumas de ne pas même jeter les yeux sur le manuscrit qui va s'imprimer sous son nom.

Dans un cercle de la rue Laffitte, un de ses lecteurs assidus, après l'avoir comblé d'éloges, se hasarde néanmoins à lui dire que, dans un de ses romans, il a commis une erreur géographique impardonnable.

— Bah ! dans lequel ? demande l'illustre écrivain.

— Dans le *Chevalier d'Harmental*, répond son interlocuteur.

— Ah ! diable ! je ne l'ai pas lu ! répond

étourdimement notre homme. Qui m'a fait cela?... Bon! c'est ce petit Auguste... Je lui laverai la tête!

Après la Révolution de 1848, que M. Dumas se flatte d'avoir provoquée lui-même par ce malheureux *Chœur des Girondins*, hurlé dans tous les carrefours, il descendit sur le boulevard, vêtu de son magnifique uniforme de commandant de la garde nationale, et se prit à haranguer le peuple.

On le reçut avec des huées.

— Vas-tu te taire! lui cria malhonnêtement un tili en bonnet de police et en blouse. Tu as encore dans la *bouche* (il se servit d'une expression plus pittoresque) un bout de cigare de Montpensier!

Un bout de cigare, et non pas un cigare complet: le gamin de Paris seul,

avec son esprit satanique, trouve de ces nuances.

Alexandre Dumas dévora son affront, et persista courageusement à se poser en démocrate pur.

Nous le voyons, à cette époque, fonder un journal, auquel il donne pour titre la *Liberté*. Son but était de remplacer le feuilleton-roman, que personne ne lisait plus, par de la politique amusante. Mais le sérieux des esprits contrastait beaucoup trop avec la légèreté des articles de M. Dumas.

Il ressemblait à un jongleur qui fait des tours à un enterrement.

La *Liberté* mourut peu de temps après sa naissance. On refusait de l'acheter sur la voie publique et à la porte des passages.

Cet insuccès ne guérit pas notre romancier de la passion de vendre des *canards*.

On vit presque aussitôt paraître une annonce ainsi conçue :

« LE MOIS, résumé historique et politique de tous les événements, jour par jour, heure par heure, *entièrement rédigé* par ALEXANDRE DUMAS. »

Sur le premier numéro, chacun put lire au-dessous du titre, cette épigraphe miraculeuse :

Dieu dicte, nous écrivons !

Or la France impie et républicaine fit au secrétaire de la Divinité l'injure de ne pas acheter sa rédaction.

Fatigué du journalisme, Alexandre se présente comme candidat à l'Assemblée Constituante.

— Je suis un *ouvrier* de la pensée !
crie-t-il dans les clubs, et je donne du pain
tous les jours, depuis vingt ans, à des cen-
taines d'ouvriers, mes frères, compositeurs,
imprimeurs, brocheurs, assembleurs,
margeurs, relieurs et plieurs, qui travail-
lent à mes journaux et à mes livres !

En dépit de ce beau discours, on lui
fait dans les clubs un accueil analogue à
celui qu'il a reçu, le 24 février, sur le
boulevard.

Un ami le prévient que l'arrondissement
de Corbeil annonce des candidats plus
que médiocres.

Pensant triompher là sans coup férir,
lui, personnage célèbre, Dumas court ha-
ranguer les bons électeurs de Seine-et-Oise.
Afin de mieux les séduire, il met sa bro-
chette.

— Ah çà, lui objecte-t-on, pour un républicain, vous avez bien des croix ?

— Mon Dieu, répond-il, si je les porte, ce n'est point du tout par amour-propre, je vous le jure ; c'est purement et simplement pour ne pas désobliger ceux qui me les donnent. A quoi bon chagriner ces malheureux rois ?

Fouillant dans sa poche, il en retire un paquet cacheté.

— Ce matin même, poursuit-il, on vient encore de m'en envoyer une.

Il ouvre le paquet.

— Oui, tenez, justement !... C'est du roi de Hollande..... Pourquoi voulez-vous que je lui fasse de la peine, à ce pauvre roi de Hollande ?

M. Dumas amusa beaucoup les habitants de Corbeil ; mais ils ne lui confièrent pas

l'ombre d'un mandat. Notre homme, après toutes ses cabrioles politiques, retomba sur ses pieds, Gros-Jean comme devant. De guerre lasse, il en revint à ses drames.

Or chaque théâtre, en ces malheureux jours, se trouvait aux portes de la ruine.

Plus intéressé que personne à soutenir la direction Hostein, Alexandre Dumas donne hypothèque sur Monte-Christo, palpe des fonds et les verse dans la caisse du *Théâtre-Historique*.

Mais on sait que le gouffre d'une salle vide absorbe bientôt les mille francs par centaines.

Tous les sacrifices furent perdus.

Compromis dans la faillite du théâtre, par cela même qu'il avait fourni de l'argent à l'entreprise, Alexandre Dumas laisse aux hommes de loi le soin de dé-

brouiller ses affaires ¹, et prend le chemin de Bruxelles.

Il avait un sauf-conduit, rien ne le contraignait à la fuite.

Mais, comme Victor Hugo venait de partir en exil, Dumas, assure-t-on, profita de la circonstance pour se donner à son tour des airs d'exilé.

Nous connaissons un autre motif de son départ.

Auguste Maquet venait de lui fausser compagnie. Créancier du patron pour une somme considérable ², l'ouvrier réclama de la manière la plus énergique le prix de ses travaux. M. Dumas obtint quittance en signant un acte fort en règle, où il reconnaît à son collaborateur le droit de re-

¹ Monte-Christo fut saisi et vendu.

² Environ soixante-dix mille francs.

vendiquer une partie des romans sur lesquels il lui avait été défendu jusqu'alors d'apposer sa signature. Ainsi les nouvelles éditions de la *Reine Margot*, — de *Vingt ans après*, — de *Monte-Christo*, — du *Vicomte de Bragelonne*, etc., devront donner place au nom de Maquet sur la couverture et sur le titre, à côté du nom de Dumas.

Cette pilule était amère.

Le grand marchand de phrases ne l'avalait point sans grimace.

Entre le fidèle Auguste et lui toute collaboration cesse. Que devenir, et combien de plumes faudra-t-il pour remplacer cette plume féconde ?

M. Dumas réfléchit que Bruxelles donne asile, dans ses murs, à bon nombre de littérateurs républicains sans ouvrage.

Corbleu ! voilà mon affaire !

Esquiros et Noël Parfait puiseront dans ma bourse, mangeront à ma table, et me feront de la copie. Partons pour Bruxelles.

Hélas ! *Isaac Laquedem*, premier produit de la collaboration démocratique et sociale de ces messieurs, brouille M. Dumas avec le *Constitutionnel*.

Épouvanté de voir mettre en scène le Christ et la Vierge au début du livre, le patriarche biffe les chapitres profanateurs.

Voilà M. Dumas en courroux.

Il s'obstine à vouloir rétablir les pages supprimées. Le *Constitutionnel* s'adresse aux tribunaux. Justice est faite, et l'œuvre sacrilège est suspendue.

Depuis le divorce avec Auguste Maquet, Alexandre Dumas tombe, tombe chaque jour.

Il n'a plus d'appui.

Sous peine de donner à cette notice l'étendue d'un volume in-8°, nous ne pouvons pas faire l'histoire complète du journal absurde où il s'efforce de galvaniser sa réputation morte.

Le Mousquetaire est là, sous vos yeux. Prenez et lisez.

Nous ne relèverons ni les platitudes qu'il imprime, ni les tours de charlatan qu'il exécute, ni les écarts de vanité monstrueuse auxquels il s'abandonne ¹.

¹ Il est impossible néanmoins de passer sous silence une histoire racontée récemment, et qui donne la mesure des autres. C'était à une soirée chez le duc Decazes, à laquelle assistaient lord et lady Palmerston. M. Dumas causait sur un divan avec Victor Hugo, quand tout à coup le jeune Decazes vint leur dire : « — Seriez-vous assez bons, messieurs, pour laisser une place libre entre vous ? » Ils s'écartent. Aussitôt lord Palmerston fait asseoir sa femme entre eux. « — Milady, lui dit-il solennellement, tirez votre montre. Quelle

A l'exception de ses *Mémoires*, qui sont les *Mémoires* de tout le monde, et pour lesquels il va demander des notes à chaque personnage un peu célèbre ¹, M. Dumas, dans ce journal, n'insère absolument pas une ligne qui lui soit propre.

Ah! pardon! Ses *Causeries* lui appartiennent.

Les avez-vous lues, ses *Causeries* ²?

Hélas! hélas! quelle leçon terrible les

heure est-il? — Dix heures trente-cinq minutes, milord, répond la noble dame. — Eh bien, milady, n'oubliez jamais qu'aujourd'hui, à dix heures trente-cinq minutes du soir, vous avez eu l'honneur d'être assise entre les *deux* plus grands génies de votre siècle! » (L'anecdote est signée Alexandre Dumas.)

¹ Adolphe Adam lui a textuellement fourni tout ce qui concerne Eugène Sue. Ainsi du reste.

² C'est le délayage le plus fatigant du monde. Il raconte en trois ou quatre colonnes l'histoire de son chat Myssouf, qui le suivait dans les rues comme un chien, et qui venait le soir à sa rencontre, lorsqu'il rentrait de son bureau. C'était à l'époque où M. Dumas était commis au secrétariat.

écrivains futurs puiseront dans l'histoire de cet homme !

Dieu seul peut dire jusqu'où nous le verrons descendre.

Nous avons, dans ces longues pages, glissé systématiquement sur la peinture de caractère, par cela même que nous l'avions autrefois trop approfondie. L'homme est connu, bien connu, et nous terminerons par quelques anecdotes.

Alexandre Dumas tranche perpétuellement du matamore.

Il tire sa flamberge à tout propos. Mais ses duels ne sont pas sérieux. On fait sur le terrain quelque mise en scène (car le public regarde), puis on s'arrange.

Une de ces comédies manqua néanmoins de tourner au tragique.

C'était à l'époque du premier *Figaro*.

Notre homme, un soir, entre au journal et menace de tout briser. Deux articles ont paru contre lui. Quel est l'auteur de ces articles? Vite, son nom!

— Je n'en sais rien, dit Maurice Alhoy, chargé de la rédaction en chef.

— C'est impossible! crie Dumas, vous devez le savoir!

— Je vous proteste que je l'ignore. On s'informerá.

— Non! je n'attendrai pas une minute! Il faut que je tue quelqu'un!

— Mon cher, dit Maurice Alhoy, vous m'échauffez la bile, à la fin. Je réponds de toutes les lignes qui paraissent dans le *Figaro*, et je suis votre homme. Battons-nous!

Des amis s'interposent.

Alexandre consent à ne pas tuer Mau-

rice ; mais il est l'offensé, son honneur loit rester sauf. On ira, le lendemain, au point du jour, dégainer au bois de Boulogne. Seulement, on ne se touchera pas, et l'on ne fera qu'un simulacre de duel.

Nos deux adversaires sont exacts au rendez-vous. Les témoins ne savent rien de l'arrangement.

Alexandre est sublime de courage. Il ne semble pas ému ; sa figure ne trahit aucune pâleur.

On apporte des épées.

— Hein?... qu'est-ce que cela ? crie Dumas : des épées bleues?... je ne me suis jamais servi d'épées bleues... Pierre ! continue-t-il, avec une pose de héros, en se tournant vers son nègre, donne mes épées noires !

Le nègre s'empresse d'obéir.

On croise le fer.

Maurice Alhoy, très-nerveux de sa nature, et déjà fort agacé par la mine intrépide de son homme, n'y tient plus lorsqu'il entend Dumas lui crier, tout en ferrailant :

— Défendez-vous, corbleu!... Ferme donc!... J'aurai trop facilement raison d'un adversaire de votre force... Aïe! s'exclama-t-il, en laissant tomber son arme.

Pour châtier le fanfaron, Maurice venait de le blesser légèrement à l'épaule.

— Eh! que faites-vous donc? ajoute Dumas en s'oubliant. Ceci n'était pas convenu!

Toutes ses histoires de duel sont du même genre.

Son amour-propre colossal lui a joué parfois d'assez vilains tours. A un dîner

chez mademoiselle G***, il osa dire, en présence du critique Becquet, prédécesseur de Janin aux *Débats* :

— Ma foi, je vous assure que j'aime beaucoup mieux avoir fait *Christine* qu'*Athalie*!

Becquet ne put retenir un geste d'indignation. Les convives se regardèrent tout saisis.

— Permettez ! balbutia Dumas, voyant l'effet qu'il venait de produire. Il faut me comprendre. *Athalie*... enfin, que diable, vous l'avouerez, *Christine* est plus amusante !

— C'est juste, dit Becquet. Vous êtes un grand homme, et Racine est un polisson!... J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Là-dessus, il quitta la table et s'en alla furieux.

M. Dumas connaît, ou veut avoir l'air de connaître intimement toutes les célébrités de son époque. Rencontrant un ami d'Horace Vernet au foyer des Variétés, il court lui presser la main en s'écriant :

— Ah çà, mais ce cher Horace ne revient donc pas d'Afrique!... C'est incroyable!... Je ne saurais vous dire combien sa longue absence me chagrine ; car nous sommes au mieux ensemble. Avez-vous reçu de ses nouvelles?... Il va bien ?

— Le voici, répond son interlocuteur avec un sourire narquois, en montrant Horace Vernet lui-même, qui lui donnait le bras.

Jamais Alexandre n'avait vu le peintre.

Il perdit contenance, passa du noir au rouge, et du rouge au bistre ; puis, tournant les talons, il disparut. C'était vérita-

blement ce qu'il avait de mieux à faire.

— Quel malheur d'avoir écrit cinq cents volumes! s'écriait Dumas, un jour de pluie, en bâillant sur un fauteuil.

— Pourquoi? lui demanda-t-on.

— Eh! répondit-il, parce qu'on n'a plus rien à lire!

Chose bizarre! cet homme, qui a gagné des millions, s'est constamment trouvé dans la gêne. L'or fond entre ses doigts. Versez-lui cinquante mille francs, demain il aura besoin de cent sous¹.

¹ M. Dumas est aujourd'hui très-pauvre. Les cinquante francs que Boulé lui octroie chaque jour sont loin de lui suffire, et peut-être vont-ils lui faire défaut, car le *Mousquetaire* se meurt. Dumas emprunte à ses amis sur le gain futur d'un procès, à la fin duquel le *Siècle*, assure-t-il, devra lui payer plusieurs millions. Il rêve, en outre, une foule d'héritages, que nombre de vieux garçons, ses lecteurs assidus, ne peuvent manquer de lui laisser. Chacun se rappelle le dernier *canard belge* au sujet de l'octogénaire de Poitiers. Ce monsieur, très-

Une personne qu'il avait beaucoup connue tomba dans la misère.

— Allez lui dire, s'écria Dumas, que je lui fais douze cents livres de rente sur mes droits d'auteur.

Malheureusement, ces droits étaient saisis jusqu'à concurrence d'une somme de vingt mille écus. On vint remémorer cette circonstance au grand dramaturge.

— Diable ! s'écria-t-il. En ce cas, qu'elle prenne le double !

A Saint-Germain, après un hiver humide, le propriétaire d'une glacière, voyant sa provision restreinte, refusait obstinément de vendre de la glace, n'im-

malade, se serait fait lire *Monte-Christo* (jolie préparation à la mort!) et aurait légué à M. Dumas trois cent mille francs par reconnaissance. On a démenti l'histoire, mais elle peut faire naître à d'autres l'envie de tester.

porte à quel prix. Très-partisan de la littérature de M. Dumas, il réservait tout pour la fourniture de Monte-Christo.

Un riche bourgeois du pays, voulant frapper quelques bouteilles de champagne, a recours à une ruse de guerre, et envoie son domestique demander vingt livres de glace au nom de M. Alexandre Dumas.

On les donne.

— Combien est-ce ? demande le commissionnaire, présentant une pièce d'or.

— Ah ! gredin ! tu ne viens pas de la part de M. Dumas ! s'écrie le fournisseur. Rends la glace, et va-t'en ! M. Dumas ne paye jamais.

Si nous attaquons rudement l'auteur de *Henri III* au point de vue de la moralité littéraire, nous devons dire que beaucoup de gens n'ont jamais compris cette vio-

lence. Acheter des livres qu'on n'a pas faits et y apposer sa signature leur semble une chose toute simple. Ils regardent cela comme une manœuvre commerciale très-permise, et M. Dumas ne perd absolument rien dans leur estime.

Ceci implique que notre héros, malgré ses torts, a des admirateurs sincères, des amis enthousiastes.

M. Porcher, l'illustre chef de claque, est du nombre.

Il offrit un jour au grand mousquetaire un dîner splendide. Le moët pétillait, la gaieté la plus charmante régnait d'un bout de la table à l'autre. Porcher seul regardait son verre et ne le vidait pas. Il faut dire qu'il avait absorbé déjà de nombreuses rasades et que le vin le poussait à l'attendrissement.

— Qu'avez-vous donc, mon cher ami ?
lui demande Alexandre.

— Suis-je bien réellement votre ami ?
murmure le chef de claqué.

— Vous n'en doutez pas, j'imagine ?

— Non, Dumas; mais il y a une chose
qui me fait de la peine.

— Laquelle ?

— C'est que vous ne m'avez jamais tu-
toyé, Dumas. Je vous en prie, tutoyez-
moi.

— Ce pauvre Porcher!... Comment
donc! avec infiniment de plaisir : touche
là, mon cher, et prête-moi mille écus !

FIN.

Miss Embarrasden -

Miss Madam Adams qui bene est

Paris le 15 Avril 1845 -

Adams

1
2
3
4
5

6

7

8

9

10

11

12

13

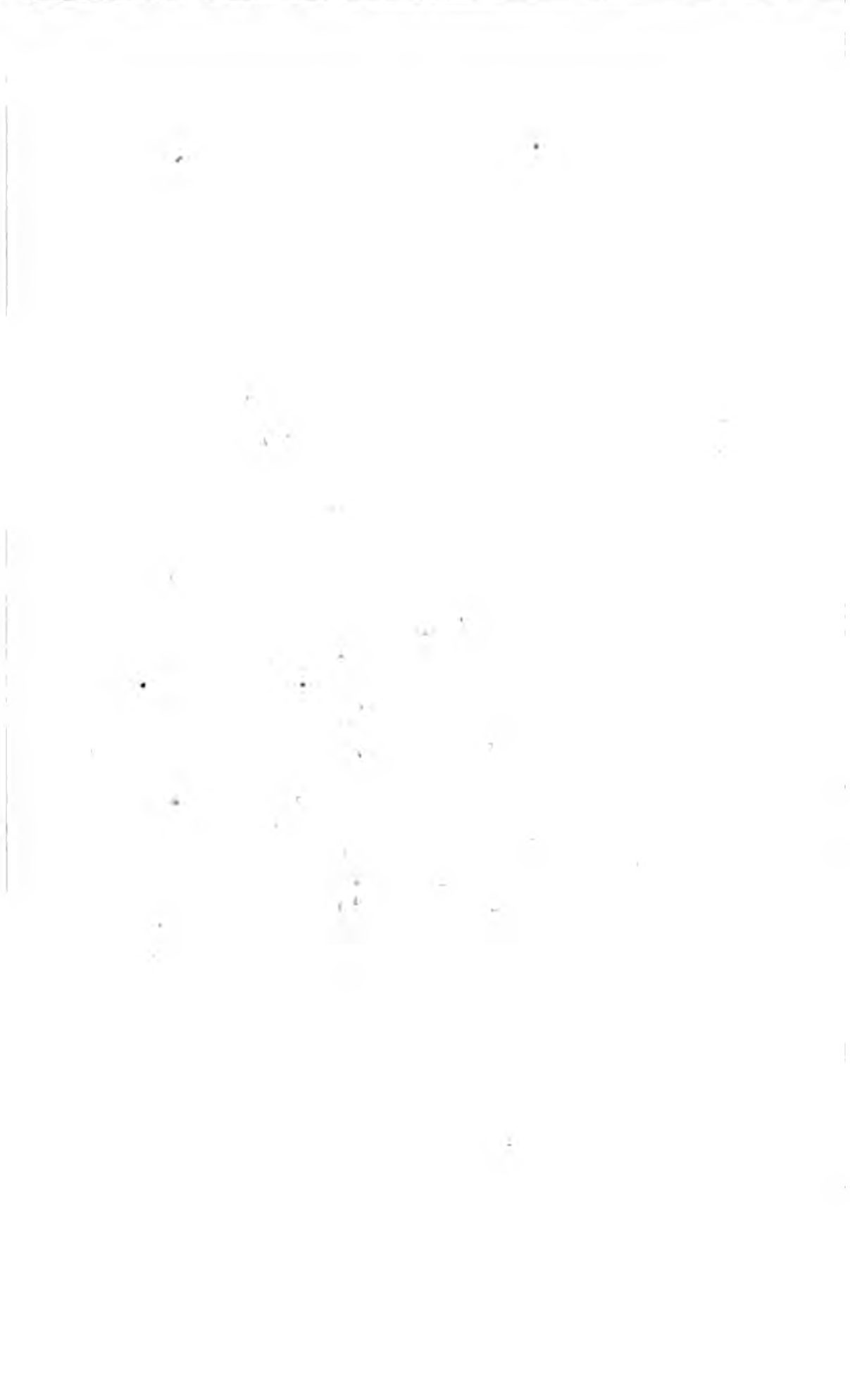
14

15

ALEXANDRE DUMAS

FILS

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET C^e, RUE D'ERFURTH, 1.





F. Goussier

del.

DUMAS FILS

Boulevard Imp. du Four 56 63. Paris

LES CONTEMPORAINS

ALEXANDRE
DUMAS FILS

PAR
EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

45, RUE GUYE-GAUD, 45

1855

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



THOMAS FILS

LES CONTEMPORAINS

**ALEXANDRE
DUMAS FILS**

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



ALEXANDRE DUMAS FILS

Plus nous approchons du terme que nous nous sommes fixé, plus les réclamations arrivent, plus on nous envoie d'instances pour nous arracher la promesse d'une seconde collection, destinée à compléter la première.

« — Eh ! s'écrie l'un, vous ne pouvez

pas vous dispenser de faire la biographie de Villemain, de Michelet, de Cousin et de Quinet ! Nécessairement vous ne passerez point sous silence Odilon Barrot, Salvandy, et vingt autres personnages importants du règne de Louis-Philippe.

« — Laissez-vous de côté, nous dit un autre, les curieuses notices des jeunes littérateurs en vogue, et ne saurons-nous rien sur Émile Augier, sur Octave Feuillet, sur Henri Murger, etc., etc.? »

Une dame de Nantes réclame impérieusement l'histoire de Jules Sandeau.

Nous recevons d'un vieux royaliste une

semonce caractérisée pour n'avoir point compris dans nos cinquante premiers personnages M. de Villèle, qui n'est plus de ce monde.

On nous demande madame Ancelot, mademoiselle Plessy, Arnal, Bouffé, mademoiselle George, Magdeleine Brohan, la Ristori, Beauvallet, Provost et Régnier de la Comédie-Française; Gavarni, Daumier, Nadar; les peintres Delaroche et Delacroix; Henri Heine, l'abbé de Ravignan, madame Louise Collet, née Révoil; madame Doche, Louis Reybaud, Mérimée, Roger de Beauvoir et Bocage. C'est à n'en plus finir.

Un enthousiaste de Grassot déclare que

nous devions, n'importe à quel prix, brûler ce grotesque.

D'autres veulent des illustrations politiques, des ministres, des ambassadeurs, des hommes de robe ou d'épée.

« Vous mentez à votre titre, nous écrit durement un avocat de Marseille, si vous ne trouvez pas une place pour les grands noms du barreau moderne, pour les Paillet, les Chaix-d'Est-Ange, et pour maître Nogent Saint-Laurent, qui vous a si éloquemment soutenu dans vos luttes judiciaires.

« Et nos héros de Crimée! pensez-vous qu'on puisse les exclure de votre galerie contemporaine? »

« Et les célébrités démocratiques, les Louis Blanc, les Raspail, les Barbès, les Blanqui, les Ledru-Rollin, les Félix Pyat (ce dernier, comme littérateur, a double droit à une notice), ne pouvez-vous les dessiner avec autant de conscience que vous avez dessiné Proudhon? »

Bref, on nous assomme de reproches écrits et de remontrances sous enveloppe.

Encore si toutes ces lettres étaient franches de port! mais on pousse la rancune jusqu'à l'oubli volontaire du timbre bleu.

Nous n'aurons pour cette multitude de

réclamations diverses qu'une seule et même réponse :

Cinquante volumes ont été promis, cinquante volumes seront publiés.

Dans ce travail difficile, nous avons nécessairement choisi les personnages sur lesquels il a été possible de recueillir des renseignements exacts et complets.

Le jour où le diable Asmodée viendra se mettre à notre service, enlever les toits et dévoiler ce qu'on nous cache, il sera permis au public de se montrer exigeant. N'est-ce point outre-passer les bornes que de nous poser un pistolet sur le front et de

nous dire : « La biographie de monsieur un tel, ou la mort ? »

Patience, donc ! Tout vient à point à qui sait attendre.

Nous prions nos lecteurs d'accepter la première série, et de nous laisser, comme il est juste, le soin de la compléter par une seconde, à notre aise et sans hâte.

Croyez-vous que certains héros de ces petits livres, — Alexandre Dumas père et Louis-Jésuite, par exemple, — apportent une bonne volonté merveilleuse à se laisser peindre ? Ne vous imaginez point de semblables choses.

Il suffit que nous ayons annoncé leur

biographie comme très-prochaine, pour qu'ils cherchent à la rendre impossible.

Ah ! c'est une lutte corps à corps !

Nous sommes robuste, oui sans doute ; mais ne fixons pas l'heure où l'ennemi sera couché sur la poussière.

Dumas fils lui-même, par une défiance de notre loyauté que rien ne justifie, a voulu troubler la source biographique et nous jeter dans le fossé de l'inexactitude.

Heureusement nous avons aperçu le piège.

Un contrôle rigoureux des notes et des

renseignements nous permet de garantir l'authenticité de la notice qui va suivre.

Elle sera courte, parce que notre héros est loin d'avoir fourni toute sa carrière.

On se livrerait, du reste, à une appréciation aussi injuste qu'absurde, si l'on mesurait l'importance de nos personnages au plus ou moins de lignes que nous leur consacrons.

Le jeune et hardi peuplier qui s'élance vers les nuages ne couvre pas de ses rameaux, comme le vieux chêne, une surface immense, et cependant il n'en a que plus de noblesse peut-être et plus de vigueur.

Au milieu de la Restauration, l'année même de la mort de Louis XVIII, une ouvrière en couture, voisine d'un modeste employé au secrétariat du duc d'Orléans, donnait le jour à un enfant mâle, dans la maison située derrière le théâtre actuel de l'Opéra-Comique¹.

Feuilletez, après ceci, les *Mémoires* du grand mousquetaire, et lisez cette phrase triomphante :

« Le 29 juillet 1824, tandis que le duc de Montpensier venait au monde, il me naissait, à moi, un duc de Chartres, place des Italiens, n° 1. »

¹ Sur l'ancienne place des Italiens, aujourd'hui place Boieldieu.

On sait que le mariage avec mademoiselle Ida n'eut lieu que douze ou quinze années après.

Cet hymen est stérile.

Dumas I^{er} daigna permettre que son duc de Chartres fût baptisé sous le nom d'Alexandre.

Il paya les mois de nourrice et la pension de sevrage. Puis, voyant le noble rejeton grandir, il l'envoya chez M. Goubaux, cet instituteur dramaturge qui sait mou- dre à deux moulins, et qui fabrique une scène pour l'Ambigu-Comique entre une page de Lhomond et un paragraphe de Quinte-Curce.

Dans les loisirs que lui laisse l'éducation de la jeunesse française, M. Goubaux arrange pour le théâtre les admirables romans socialistes d'Eugène Sue.

L'enfance de Dumas fils a beaucoup d'analogie avec celle d'Émile Delamothe.

Passé tout à coup à l'état de grand homme, en vertu des succès de *Henri III* et de *Christine à Fontainebleau*, l'employé au secrétariat du prince menait un fort joli train de maison.

Tous les quinze jours, le petit pensionnaire venait le voir, et l'appelait *monsieur Dumas*.

On jugeait convenable de laisser jusqu'à

nouvel ordre les sentiments d'affection paternelle derrière une prudence mystérieuse.

L'enfant, déshérité de caresses, devint taciturne.

Un jour, on le surprit absorbé dans la lecture d'un volume qu'il sembla vouloir cacher lorsqu'on s'approcha de lui.

C'était le fameux livre qui a pour titre *Émile*.

— Ah! diable! fit M. Dumas, est-ce que tu trouves de l'intérêt à cela, toi?

— Beaucoup, répondit Alexandre avec

une assurance qu'on ne lui avait jamais connue.

— Peste!... Tu vas me dire alors tes impressions.

— Je trouve qu'*Émile* a du courage.

— Vraiment, tu trouves cela ?

— Oui, certes. Quand un père refuse de vous donner son nom...

— Eh bien ?

— Il faut le prendre.

— Quel gaillard!... Alors, tu veux porter le mien quand même, c'est clair.

Prends-le tout de suite, et n'en parlons plus.

Alexandre entra dans sa quatorzième année.

Il y eut, à partir de ce jour, une transformation complète dans son caractère. Sous l'écolier taciturne se révéla tout à coup un adolescent joyeux, une nature intelligente et pleine de sève, qui semblait n'attendre qu'un rayon de soleil pour se développer et fleurir.

Hautement reconnu par le célèbre auteur de ses jours, il sentit son âme enflammée d'un noble enthousiasme.

Peu de mois lui suffirent pour combler

toutes ses lacunes classiques et dépasser les plus forts élèves. Il suivait les cours du collège Bourbon.

Les premiers prix lui échurent en partage.

Une amie intime du père, madame Mélanie Waldor, réunit, un soir, pour fêter les succès de notre collégien, une partie notable de la jeunesse artistique et lettrée.

Gavarni, Félix Pyat, Christian, Julien Lemer, Auguste Lireux, Emmanuel Gonzalès et une foule d'autres se trouvaient déjà dans les salons de l'aimable muse, quand Dumas I^{er} parut, tenant par la

main celui que, dès cette époque, il appelait avec raison *son meilleur ouvrage*.

Le jeune Alexandre était chargé de livres et de couronnes.

On déposa sur une console la montagne de prix ; les lauriers furent appendus aux murs, et l'on servit le dîner.

Notre vainqueur au grand concours eut un esprit d'ange.

Toutes les dames le comblèrent de cajoleries et de félicitations gracieuses. Il avait alors dix-sept ans, beaucoup d'assurance, une fort belle tête, dégagée des sombres nuances éthiopiennes, et ne con-

servant qu'une teinte créole imperceptible.

Véritablement il fut le héros de la fête.

On le complimenta de ses triomphes, et l'on n'oublia pas de porter aux nues deux ou trois pièces de vers, que le *Journal des Demoiselles* avait déjà publiées avec sa signature, et qui renfermaient des qualités poétiques très-passables.

Un bal joyeux suivit le gala.

Notre collégien dansa comme un perdu. L'auteur de ses jours, en le voyant déployer avec les dames une galanterie digne de son sexe, mais au-dessus de son

âge, tomba dans un ravissement voisin de l'extase.

Après minuit, certaines gaietés devinrent excentriques.

Félix Pyat, Gavarni et Lireux, le front ceint des couronnes de l'élève vainqueur, se livrèrent aux plus aimables farces et à nombre de danses importées du quartier Latin.

Le jeune Alexandre avait disparu.

Dumas I^{er} le retrouva dans un petit salon très à l'écart, aux pieds de la fille même de madame Mélanie Waldor, jeune pensionnaire de quatorze ans et demi, à

laquelle il adressait une déclaration chaleureuse.

—Bravo ! bravo ! s'écria l'heureux père. Je reconnais mon sang... Tu es bien mon fils !

Il le retira de l'institution Goubaux, qui n'avait plus rien à lui apprendre.

Aussitôt le jeune homme fit ses premières armes en littérature, en publiant les *Péchés de jeunesse*, livre plein de candeur et d'inexpérience.

Tout naturellement on n'en vendit que fort peu d'exemplaires.

Le futur auteur du *Demi-Monde*, sur-

excité par la gloire paternelle, dont il n'avait pas encore aperçu le vide et sondé le néant, se faisait remarquer, à cette époque, par certaines allures cassantes et par des procédés de matamore, que remplacent aujourd'hui une tenue parfaite, des manières calmes, dignes, et d'une distinction rare.

En 1845, au moment de notre querelle avec son illustre père, Alexandre avait vingt et un ans.

Il se crut dans l'obligation de nous égorger un peu lorsque nous publiâmes, au sortir de Sainte-Pélagie, dans un petit journal d'alors, appelé *la Silhouette*, certains articles destinés à compléter la bro-

chure, et que nous intitulions prétentieusement : *Le mie prigioni*.

Nous demeurions alors rue des Martyrs, n° 15.

Deux personnages moustachus pénétrèrent, un matin, dans notre cabinet de travail.

— Monsieur Eugène de Mirecourt?

— C'est moi, messieurs.

— Vous êtes l'auteur du feuilleton que publie *la Silhouette*?

— J'en suis l'auteur.

— Il y a, monsieur, récidive de votre part, comme outrage, et c'est une affaire qui ne peut se dénouer que par la voie des armes. Notre visite a pour but de vous demander satisfaction au nom de M. Alexandre Dumas.

— Très-volontiers, messieurs. Je vous enverrai mes témoins quand il vous plaira. Mais celui dont vous êtes les mandataires n'a donc plus confiance aux tribunaux ?

— Permettez... Ce n'est pas M. Alexandre Dumas père qui nous envoie, c'est M. Alexandre Dumas fils.

— Oh ! messieurs, ma réponse alors ne sera plus la même !

Un coup de sonnette résonna. La bonne parut.

— Allez me chercher Edgard.

Elle obéit, et rentra bientôt, tenant par la main un petit garçon de six à sept ans, dont le visage était barbouillé de confitures.

— Messieurs, voici mon fils, qui, vous pouvez le croire, prendra pour moi fait et cause avec autant de courage que l'héritier de M. Dumas en apporte à défendre l'honneur paternel. C'est donc mon fils qui sera chargé de vous répondre, si vous le voulez bien.

— La plaisanterie n'est pas de saison, monsieur ! crièrent les personnages moustachus.

— Pardonnez-moi. Je n'ai pas d'autre moyen de vous montrer le ridicule de la situation. L'auteur de *Henri III* a bon pied, bon œil. Qui l'empêche de soutenir sa querelle ? Si j'avais le malheur, je ne dis pas de tuer son fils, mais seulement de lui faire une égratignure, voyez-vous d'ici toute la portée des récriminations du père ? Il mettrait le public de son côté ; je n'y tiens pas. Qu'une lettre du grand romancier autorise le duel ; — ou, mieux encore, donnez à mes témoins, sur le terrain, votre parole d'honneur que vous avez une autorisation verbale, et j'accepte.

Voilà, messieurs, mon ultimatum. Je suis votre serviteur.

Ils s'en allèrent et ne revinrent plus.

En homme d'esprit qu'il est, M. Alexandre Dumas fils comprit qu'il avait fait fausse route.

Nous avons la joie de ne nous être point exposé à trancher dans sa fleur une existence qui promet d'être si féconde et si glorieuse.

Vers la même époque, Alexandre fit avec son père un voyage en Espagne et en Afrique. Revenu de ce voyage, il publia son second livre, qui a pour titre : *les Aven-*

tures de quatre femmes et d'un perroquet.

C'est une imitation plus ou moins heureuse des gasconnades paternelles.

Deux hommes, dont l'un va se pendre, et dont l'autre a le projet très-arrêté de se faire sauter le crâne, suspendent l'exécution du suicide pour se raconter leur histoire.

On trouvera peut-être que l'heure était singulièrement choisie.

La double narration faite, nos originaux reprennent tranquillement, l'un son pistolet, l'autre sa corde, et partent de compagnie pour l'éternité.

Sans être un chef-d'œuvre, ce livre est au-dessus des *Péchés de jeunesse*, comme style et comme intérêt. L'éditeur n'eut point à se plaindre de la vente.

Alexandre Dumas fils ne devait pas tarder à rencontrer sous sa plume une corde précieuse.

Doué d'une sensibilité fort vive, et ne voulant pas jeter au vent sa jeunesse, ainsi que beaucoup d'étourneaux parisiens, sans se rendre compte des impressions reçues, il étudia profondément le monde du côté où il se présentait à ses regards. Il s'écouta vivre lui-même, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, et chercha la science du cœur humain, non-seulement

dans les fautes et les passions d'autrui, mais dans ses propres passions et dans ses propres fautes.

Voilà ce qui explique son succès rapide et durable.

Il a réussi, parce qu'il est vrai, parce qu'il est nature, parce qu'on sent palpiter la fibre et battre l'artère.

Depuis la *Dame aux Camélias* jusqu'au *Demi-monde*, Alexandre a vécu toutes ses œuvres.

Bien que jeté fort jeune au milieu d'un entourage peu dévot, sa plume est chrétienne, et tout annonce en lui l'écrivain

profondément imbu du sentiment religieux ¹. En mainte circonstance, il défend le christianisme avec chaleur. L'Évangile est sa lecture de prédilection. Ses livres en contiennent des citations fréquentes.

« Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé », dit-il au dévouement de la *Dame aux Camélias*.

Magdeleine et Marguerite Gautier sont sœurs.

¹ Néanmoins il n'est pas toujours orthodoxe et fait quelquefois de la fantaisie dans le dogme. On trouve, tome 1^{er}, page 26, des *Aventures de quatre femmes et d'un perroquet*, une phrase qui eût fait brûler à coup sûr un théologien au quinzième siècle : « Dieu, dit le jeune auteur, dans les deux grands symboles de la douleur humaine, a fait plus souffrir la Vierge que le Christ; car *peut-être* le Fils, *tout Dieu qu'il était*, se fût-il arrêté à mi-chemin de la souffrance de sa mère. »

Composé, en moins de quinze jours, dans une chambre d'auberge, à Saint-Germain en Laye, le roman de la *Dame aux Camélias* s'est placé du premier coup à la hauteur de *Manon Lescaut*, sinon pour le mérite littéraire pur et simple, du moins pour la conception saisissante du livre et ses poignants épisodes. L'intérêt, d'un bout à l'autre, se maintient avec une puissance réelle, et, si quelques tableaux pèchent sous le rapport d'une moralité sévère, la catastrophe qui frappe Marguerite et l'amour qui l'épure font jeter sur sa vie cynique le voile du pardon.

L'ouvrage eut un succès prodigieux. Trois éditions successives furent enlevées chez Cadot.

Messieurs les commis voyageurs de France et de Navarre, ainsi que ces dames du quartier Breda, s'obstinèrent mordicus à vouloir reconnaître la touche du père dans l'œuvre du fils.

Quelle profondeur de discernement !

S'il reste à l'auteur d'*Antony* l'ombre d'une idée saine, et s'il y met quelque franchise, il avouera que, pour concevoir un tel livre et l'écrire dans cette manière, il serait prêt à donner d'un bloc tout l'énorme bagage qui porte sa signature.

Ainsi que nous l'avons laissé pressentir, Alexandre est le héros de ce roman célèbre.

Dumas I^{er}, qui, dans son indiscret journal, arrivera nous ne savons à quel exercice curieux et à quelle parade insolente pour galvaniser chez le public une curiosité qui se meurt, ose imprimer ce qui va suivre.

La scène se passe à la Comédie-Française, pendant un entr'acte.

« Je traverse le corridor, dit-il; une porte de baignoire s'ouvre. Je me sens arrêté par le pan de mon habit; je me retourne : c'est Alexandre qui m'arrête.

« — Ah ! c'est toi ? bonsoir, cher.

« — Viens ici, monsieur mon père.

« — Tu n'es pas seul ?

« — Raison de plus. Ferme les yeux ; passe ta tête à travers l'entre-bâillement de la porte. N'aie pas peur, il ne t'arrivera rien de désagréable.

« En effet, à peine avais-je fermé les yeux, à peine avais-je passé la tête, que je sentais SUR MES LÈVRES LA PRES-
SION DE DEUX LÈVRES FRISSONNANTES, FIÉ-
VREUSES, BRULANTES. Je rouvris les yeux.

« Une adorable jeune femme, de vingt à vingt-deux ans, était en tête à-

tête avec Alexandre, et venait de me faire cette caresse PEU FILIALE.

.

« C'était Marie Duplessis ¹, la DAME AUX CAMÉLIAS. »

Non loin de Bonne-Espérance, dans les régions africaines du Sud, il y a des Cafres et des Hottentots qui ne connaissent ni la décence du vêtement, ni même le nom de la pudeur.

Cela se tolère en Afrique.

Mais, au dix-neuvième siècle, en pleine capitale de la France et du monde civilisé,

¹ Véritable nom de Marguerite Gautier.

qu'un écrivain, nègre ou non, vienne ainsi jeter la feuille de vigne.... Ah! fi!

Permettez-nous de ne pas citer tout le passage.

Dans ce même entre-bâillement de la porte, Marie Duplessis reproche à Dumas I^{er} de n'être point venu à *trois rendez-vous* qu'elle lui avait assignés à l'Opéra, *pour l'heure de minuit*, sous l'horloge.

Et le noble père de répondre :

« — Je vous accorde ma protection, mademoiselle, et je vous TIENS QUITTE DE L'AMOUR. »

Oui, lecteurs, cela s'est imprimé à Pa-

ris, dans un journal qui a pour titre *le Mousquetaire*. On a voulu fournir un renseignement curieux, un détail biographique, peindre une scène de famille tout simplement et avec candeur, sans comprendre que, par cet excès de naïveté dans le cynisme, on dépoétisait de la façon la plus regrettable le héros et l'héroïne du livre.

Une fois sur le chemin du succès, Alexandre Dumas fils ne s'arrêta plus.

On n'espère pas nous voir analyser tous ses ouvrages. Nous nous bornerons à les citer dans l'ordre de leur publication.

De 1849 à 1855, le jeune écrivain pu-

bli *le Docteur Servans*, — *Césarine*, —
le Roman d'une femme, — *Trois hommes forts*, — *Tristan le Roux*, — *Histoire de la loterie*, — *le Régent Mustel*, — *la Vie à vingt ans*, — *Diane de Lys*, — *un Paquet de lettres*, — *le Prix de pigeons*, — *la Boîte d'argent*, — *le Pendu de la Piroche*, — *la Dame aux Perles*, — *Ce que l'on voit tous les jours*, — et *Un cas de rupture*.

N'oublions pas *Atala*, petit drame lyrique, représenté, en 1848, sur le théâtre que dirigeait alors Dumas I^{er}.

Vers la même époque, Alexandre rédigea dans la *Presse des Courriers de Paris* fort remarquables.

Il signait : *Un provincial*.

Dans ses romans, lorsqu'il imite son père, ce qui lui arrive quelquefois encore, il ressasse des vieilleries et descend jusqu'au médiocre.

Mais, au contraire, s'il use de ses propres ressources en faisant appel à son talent d'observation, il reprend une allure sérieuse, un style sage, et donne au public de véritables œuvres. *La Dame aux Camélias*, *le Roman d'une femme* et *Diane de Lys* appartiennent à cette seconde catégorie de ses livres.

— Pourquoi ne transportez-vous pas vos romans à la scène, mon cher Alexandre ?

lui dit, un jour, en lui frappant sur l'épaule, Antony Béraud, vieil ami du père.

— Tiens, fit le jeune homme, c'est une idée, cela!

— Voulez-vous que je vous apporte un scénario?

— Sur quoi?

— Sur l'histoire de Marguerite Gautier.

— Va pour le scénario!

Huit jours après, Alexandre avait entre les mains le plan d'un mélodrame pur.

Trouvant qu'il était absurde de traiter le sujet de cette façon grossière, il se mit lui-même à l'œuvre, ne conserva pas une ligne du scénario primitif, et tira de son roman les cinq actes délicieux que tout Paris est venu applaudir.

Or, comme Antony Béraud avait eu le premier l'idée de transformer le livre en pièce, Alexandre voulut qu'il touchât moitié des droits d'auteur, excès louable de conscience littéraire, dont, certes, il ne rencontrait aucun exemple dans les traditions de famille.

Aujourd'hui, *la Dame aux Camélias* a près de cent quatre-vingts représentations.

La censure avait d'abord défendu la pièce. M. Léon Faucher, ministre de l'intérieur, fermant l'oreille à toutes les sollicitations, déclarait nettement qu'elle ne se jouerait pas.

Or il quitta bientôt le ministère.

M. de Morny, son successeur, daigna parcourir lui-même les cinq actes de Dumas fils. Il ne partagea point l'opinion de dame Censure, et leva l'interdit.

Le lendemain de la première représentation, notre jeune auteur écrivit à son père, alors réfugié à Bruxelles, où il se tenait à l'abri des poursuites inconve-

nantes dirigées contre sa personne par les créanciers du Théâtre-Historique :

« Grand succès !... Des fleurs, des bravos... Je croyais assister à l'une de tes pièces. »

Certes, il est présumable que Dumas I^{er} fut très-heureux de voir son fils réussir. Jamais cependant il ne montra beaucoup de confiance en l'avenir littéraire du jeune homme. Il lui reprochait d'avoir une nature trop sérieuse et des idées de bourgeois.

Un matin, le grand marchand de phrases, éveillé par deux de ses collabo-

rateurs, voulut s'habiller et ne trouva point ses bottes.

Il dit, en haussant les épaules :

— Figurez-vous, messieurs, qu'Alexandre en a douze paires, étalées sur une planche de sa garde-robe. Ce garçon-là n'aura jamais de génie !

Très-souvent le fils gronde l'auteur de ses jours et lui adresse des sermons, au sujet de certains détails de conduite assez répréhensibles.

Dumas I^{er} rit comme un bienheureux en écoutant ces leçons de morale.

Voyant ses discours inutiles, Alexandre

se désespéra d'abord. Puis il finit par tout accepter en philosophe.

— Mon père, dit-il à qui veut l'entendre, est un grand enfant, que j'ai eu quand j'étais petit.

Une dame de très-haute condition lui disait un soir :

— Il est fâcheux pour vous que votre père ait des mœurs aussi relâchées.

— Non, duchesse, répondit le jeune homme; car, s'il ne peut me servir d'exemple, il me sert d'excuse.

De temps à autre, néanmoins, quand

les excentricités paternelles dépassent les bornes, Alexandre se fâche, et il lui échappe certains mots ¹ très-rudes.

— Mon père a tant de vauité, dit-il un jour, qu'il est capable de monter derrière sa voiture pour faire croire qu'il a un nègre.

Un autre jour, impatienté d'entendre l'auteur de *Henri III* parler de sa noblesse et de ses armes, lui qu'il avait vu tant de fois se targuer de républicanisme, Alexandre s'écria :

— Farceur !... on les connaît, tes ar-

¹ Nous ne mentionnerons pas celui des *bottes* et des *femmes*, qui se raconte partout. La plume est obligée à plus de décence que le discours.

mes; tu les montres assez souvent...
Beaucoup de *gueules* sur très-peu d'or!

Ceci, pour être véridique, n'en est pas moins irrespectueux.

A un dîner de jeunes hommes de lettres, on raconta certaine histoire d'argent, où le débiteur se comportait comme don Juan vis-à-vis de M. Dimanche, et donnait son créancier le mieux du monde.

Dumas fils riait aux larmes.

— Ignorez-vous qu'il s'agit de votre père? lui dit à l'oreille un des convives.

— Hein?... de mon père... C'est im-

possible : il aurait écrit cela dans ses *Mémoires!*

Le jeune auteur du *Demi-Monde* a donc infiniment d'esprit. Sa conversation, ses livres, ses œuvres dramatiques, abondent en traits fins et délicats, qui, chez lui, n'arrivent point, comme chez Dumas I^{er}, artificiellement et à l'aide d'une ritournelle.

Alexandre a la réplique vive. Ses mots ne trahissent aucune recherche. Ils portent le cachet d'une originalité véritable.

On parlait devant lui d'une aventurière déçue.

— Dire que cette femme a tenu jadis

le haut du pavé ! s'écriait un naïf interlocuteur.

— Mon Dieu, fit Alexandre, c'est que probablement alors il n'y avait point de trottoirs.

A l'orchestre d'un théâtre du boulevard, un spectateur demande à son voisin, en levant les yeux vers les dernières places :

— Pourquoi diable appelle-t-on cela le *Paradis* ?

— Sans doute parce que c'est le ciel relativement au parterre, répond celui qu'on interroge.

— Du tout ! s'écrie Dumas fils, interve-

nant dans le dialogue : c'est parce qu'on y mange des pommes.

Au foyer de la Comédie-Française, à une représentation de *Charlotte Corday*, un démocrate sensible s'apitoyait sur le sort de l'ami du peuple, assassiné dans une baignoire.

— Infortuné Marat ! s'écrie Alexandre : pour un bain qu'il a pris, il n'a pas eu de chance !

L'éditeur Cadot parle d'une aventure singulière arrivée à notre héros.

Elle est toute récente et remonte à dix-huit mois à peine.

Certains beaux du noble faubourg se permettent assez fréquemment, lorsqu'ils ont à céler quelque sottise, d'emprunter le nom d'un écrivain ou d'un artiste célèbre, au moyen duquel ils réussissent parfois à usurper plus de considération que ne leur en eût donné le retentissement de la naissance ou de la fortune.

Un de ces messieurs jugea convenable de s'appeler *Dumas fils*, dans une de nos provinces du Nord, où il faisait, avec une jeune veuve, comme lui de fort haute volée, d'assez fréquents voyages.

Ils allaient visiter ensemble le fruit d'une liaison peu légitime, placé là en

nourrice, à quarante-cinq lieues de la capitale.

M. le duc (le faux Dumas était un duc), se trouvant dans cette province à l'époque du dernier choléra, porta généreusement secours aux victimes du fléau, et conquist à un tel point l'estime des autorités de l'endroit, qu'on demanda pour lui le ruban rouge au ministère.

Le préfet, dans son rapport, manifestait une satisfaction très-vive de pouvoir inscrire le nom de *Dumas fils* sur la liste des héros qui avaient le plus énergiquement combattu l'épidémie.

On accorda la croix

Jugez du saisissement de M. le duc, ainsi récompensé à l'improviste, et sous un pseudonyme !

Il prit la fuite, n'osant point avouer la supercherie, et laissant l'étrange nouvelle arriver à la connaissance du vrai Dumas, tout stupéfait d'avoir obtenu la décoration comme sauveur de cholériques.

On devine qu'il courut se désenrubanner au ministère et mettre obstacle à l'insertion au *Moniteur*.

Après son début triomphal au théâtre, il se hâta de convertir *Diane de Lys* en comédie.

Cette seconde pièce, comme la pre-

mière, fut arrêtée par la censure, et le jeune homme eut recours à un nouveau protecteur. Le prince Napoléon brisa les entraves qui empêchaient *Diane* de prendre le chemin du *Gymnase*, où l'attendaient tant de bravos et tant de couronnes.

Ainsi que Marguerite Gautier, *Diane de Lys* et la *Dame aux Perles* sont des études prises sur nature.

Écoutez ce que la chronique raconte.

Une très-grande dame, épouse d'un diplomate hyperboréen, et pourvue des plus riches dons de la jeunesse et de la

grâce, se voyait, dit-on, fort négligée de son mari.

Ayant beaucoup d'affaires sérieuses à conclure, ce dernier n'exerçait sur son ménage aucune surveillance.

Il se doutait bien de quelque intrigue ; mais il ne daignait pas descendre des hauteurs de la politique uniquement pour s'épargner une simple mésaventure conjugale.

Toutefois, obligé de prendre ses passeports, il se fit un malin plaisir d'enlever Juliette à Roméo, sans leur permettre la consolation des adieux.

Roméo, brusquement arraché aux plus

douces ivresses du bonheur, apprend que le chemin de fer emporte du côté de la Belgique la berline des époux.

Il s'élance aussitôt lui-même en waggon à leur poursuite.

Qui fut surpris, le lendemain? ce fut notre diplomate, en rencontrant l'amoureux de sa femme dans les rues de Bruxelles.

Il se dirige en toute hâte sur la route de Berlin.

Comme on se l'imagine aisément, il entraîne toujours Juliette.

Roméo les suit, traverse l'Allemagne et

loge avec persistance dans les mêmes hôtels que le mari ravisseur, mais sans pouvoir approcher de sa déesse, gardée à vue nuit et jour.

L'époux espérait machiavéliquement que notre amoureux traverserait la frontière russe.

Mais, éventant la Sibérie, Roméo s'arrêta juste aux dernières limites de la puissance du czar.

Pendant trois mois, logé dans un pauvre hameau prussien, il écrivit lettres sur lettres, et ne reçut point de réponse.

Obligé de revenir à Paris, il pleura ses

malheurs sur les pages de la *Dame aux Perles*.

L'histoire n'aurait pas été complète, si Dumas I^{er} n'était venu raconter à son tour certains détails infiniment trop intimes de cette aristocratique liaison.

« — M'accompagnes-tu ? me demande, un soir, Alexandre.

« — Où ?

« — Dis oui ou non.

« — Oui.

« — Viens, alors.

« — Chez qui ?

« — Ne t'inquiète pas ; c'est moi qui te présente.

« — Alors, c'est chez UNE FEMME.

« — Qui désire te connaître

« — Soit.

« — Allons. »

On arrive chez la noble dame, que l'on trouve étendue sur un canapé, dans une pose d'odalisque.

« — Entre et embrasse, dit Alexandre.

« J'entrai.

.

« Je m'approchai du canapé; je mis un genou en terre, et je baisai la main qu'on m'offrait.

« — Te voilà présenté, dit alors Alexandre.

.

« Un moment après :

« — Tu sais comment je l'appelle?

« — Non. Comment l'appelles-tu?

« — La Dame aux Perles. »

Tout cela fait et tout cela dit, le père, le

fils et la dame prennent le thé fort tranquillement, sans le moindre trouble et sans le plus léger remords. C'est madame qui verse.

« A la seconde tasse, elle reste un instant la théière suspendue, immobile et écoutant.

« — C'est lui? demande Alexandre.

« — Je le présume, répond la Dame aux Perles.

« — Il rentre?

« — Probablement.

« — Et il se couche?

« — Mais il me semble que c'est ce qu'IL a de mieux à faire. »

Effectivement, ce n'est que le mari. Dumas père, qui, lui aussi, trouve cela très-naturel, donne sa bénédiction aux deux amants, souffle la bougie, et s'en va.

« Je quittai, dit-il, les beaux et insoucieux enfants à DEUX HEURES DE LA NUIT, priant le DIEU DES AMOURS de veiller sur eux, car eux, comme on le voit, n'y veillaient guère. »

Sérieusement, lecteurs, admettez-vous que la législation d'un pays permette à un écrivain d'afficher de la sorte son manque

absolu de sens moral? Doit-on vraiment souffrir qu'il initie le public à toutes ces hontes d'alcôve, et traîne dans la fange le sentiment le plus respectable, aux yeux de la société comme aux yeux de la famille, celui de la dignité paternelle?

Cachez votre lèpre, et ne l'étalez point ainsi à tous les regards : vous nous faites lever le cœur !

Dumas fils est très-malheureux lorsqu'il voit ces révélations saugrenues de monsieur son père.

Il le supplie de garder le silence ; il s'efforce de lui faire comprendre qu'on ne

se déshabille point ainsi en plein journal et en plein boulevard.

Dumas I^{er} ne veut rien entendre.

Boulé, son bailleur de fonds suprême, — c'est-à-dire le seul qui débourse encore, quand tous les autres ont fermé l'escarcelle, — Boulé, disons-nous, veut de la copie.

Que deviendrait le *Mousquetaire*, bon Dieu! s'il n'avait plus l'attrait du scandale et du poivre long?

Patience! patience! vous aurez bien d'autres histoires.

Après Marie Duplessis, mademoiselle Liéven; après la Dame aux Perles, madame Poncin.

Darcier, le chanteur, en rugira. Qu'importe?

Il faut que le *Mousquetaire* vive.

Le 20 mai 1855, la pièce du *Demi-Monde* fit au Gymnase son apparition solennelle.

Alexandre la destinait d'abord à la Comédie-Française, où on la reçut avec un empressement que personne ne s'avisera de contredire, appuyé qu'il fut alors du témoignage de six mille francs de prime.

Par malheur, mademoiselle Rachel, ayant contre Dumas fils nous ne savons quel sujet de rancune, fit accorder un tour de faveur à la *Czarine* et reculer indéfiniment le *Demi-Monde*.

Alexandre alla visiter M. Montigny, qui lui donna six mille francs au plus vite.

Le jeune homme courut les jeter dans la caisse du Théâtre-Français, et les tristes sociétaires furent obligés de laisser couler le Pactole vers le boulevard Bonne-Nouvelle.

Cette comédie charmante obtint plus de couronnes encore et fut accueillie avec

plus d'enthousiasme que ses sœurs aînées.

D'ailleurs, à part le mérite intrinsèque de l'œuvre, le but moral y est manifeste,

Suzanne d'Ange, créature sans nom, qui n'a jamais senti battre un cœur de femme sous sa poitrine de glace, est véritablement un rôle crayonné de main de maître. Il suffirait à illustrer la plume d'un écrivain dramatique.

Les cinq actes du *Demi-Monde* sont semés de traits heureux et de mots pleins de finesse.

On n'ignore pas que les *pêches à quinze sous* passent en proverbe.

A la première représentation de la pièce, croira-t-on qu'une multitude de nos Phrynés modernes se glorifiaient à haute voix d'avoir été prises pour modèles, et palpi-taient de bonheur à la vue de cette ignoble incarnation de l'intrigue ?

O siècle impur ! où le *Castigat ridendo mores* n'est même plus possible, et où l'on prend un coup de fouet pour une caresse !

Les plus grandes folies de jeune homme d'Alexandre Dumas fils ont constamment été recouvertes d'une sorte de puritanisme, qui ne ressemble en aucune façon à l'hypocrisie. C'est tout simplement du décorum et de la décence.

Beaucoup d'héroïnes de ce *Demi-Monde* qu'il a si merveilleusement dépeint en ont eu la preuve.

Voici encore ce que rapporte la chronique.

Une Suzanne d'Ange doublée de Messaline semblait, depuis quelque temps, vouloir écrire le nom d'Alexandre sur la liste de ses adorateurs actifs.

Celui-ci n'y mettait pas opposition, quand, un soir, dans les salons mêmes de la dame, un personnage opulent, que nous laisserons sous l'anonyme, frappe sur l'épaule du jeune auteur, et lui dit :

— Je vous connais, mon cher. Vous n'êtes pas homme à jouer un rôle indigne

de votre délicatesse et à vous cacher dans les alcôves. En conséquence, je vous annonce que je donne à mademoiselle.... SUZANNE trois mille francs par mois. Je la paye le 5, et si par hasard, le 6, elle n'a rien reçu, je ne manque jamais d'avoir une scène.

— Est-ce possible ?

— Je vous le certifie.

Le lendemain, la dame s'étonne de la froideur d'Alexandre.

— Mademoiselle, dit celui-ci, je comprends qu'une grande artiste se passe une fantaisie de cœur, une gloriole, un ca-

price ; mais qu'elle reçoive de l'argent, si donc ! Vous n'êtes qu'une femme entretenue !

— Oh ! taisez-vous ! s'écrie-t-elle. Ne me dites pas de semblables choses ; battez-moi plutôt !

— Je ne bats que les femmes que j'aime, répond Alexandre.

Il sortit, et ne la revit plus.

On devine que Dumas I^{er}, après le succès du *Demi-Monde*, n'oublia pas d'annoncer dans son journal qu'il avait beaucoup connu Suzanne d'Ange.

Il nous apprend que cette troisième maîtresse d'Alexandre s'appelait, de son véritable nom, madame Adriani.

« — Tenez, madame (c'est le fils qui parle), j'ai l'honneur de vous présenter monsieur mon père. — Mon père, je te présente madame Adriani, veuve avec douze mille livres de rente, et les yeux de l'emploi, comme tu peux le voir. »

Suivent des compliments de la force de quarante chevaux, adressés par la dame à son illégitime beau-père.

Le lendemain, Alexandre amène à Du-

mas l^{er} la filleule de madame Adriani. C'est le portrait vivant de la marraine, ou plutôt sa miniature.

.

« — Venez ici, mademoiselle, que l'on vous embrasse.

« — Très - volontiers, monsieur ; mais à une condition : c'est que vous me laisserez vous regarder tout à mon aise.

« — Pourquoi voulez-vous me regarder tout à votre aise ?

« — Parce que l'on m'a dit que VOUS ÉTIEZ UN GRAND HOMME. »

C'est Dumas I^{er} qui raconte, chers lecteurs.

M. Boulé, bailleur de fonds du *Mousquetaire*, donne à l'illustre écrivain, pour se dire à lui-même de pareilles choses, environ cent francs d'honoraires par jour.

Ce diable de Boulé, nous vous le certifions, est plus fin qu'on ne pense.

« — Pourquoi madame Adriani se fait-elle appeler marraine par cette enfant-là? » continue Dumas I^{er}.

« — Pardieu ! parce que c'est sa mère ! » répond Alexandre.

Ici, comme on le voit, les détails sont un peu moins saugrenus que dans les citations précédentes, le fils ayant menacé le père de le désavouer publiquement, s'il osait tirer une troisième fois le rideau de l'alcôve.

Alexandre Dumas fils a trente et un ans.

Dans la vie privée comme dans les lettres, nous le trouvons également digne d'estime et de louange.

Il n'a pas toujours été riche ; néanmoins, aux époques les plus rudes et les

plus difficiles de ses débuts, il a partout et sans cesse pris soin de sa mère, entièrement privée de fortune.

Cette dame habite aujourd'hui les Batignolles¹ ; elle peut dire qu'elle n'a jamais été secourue que par la piété filiale.

Dumas I^{er}, pendant vingt ans, a gagné des sommes fabuleuses à son commerce littéraire.

Mais le bien mal acquis porte malheur.

Au lieu de venir en aide aux siens, le grand marchand de livres est obligé de

¹ Pendant longtemps elle a tenu un cabinet de lecture, rue de la Michodière.

recourir à leur bourse à toute minute et à tout propos.

La veille d'une échéance difficile, Alexandre s'aperçoit qu'il lui manque une partie de la somme nécessaire au paiement de ses billets.

Il court chez son illustre père.

— Prête-moi cent francs, lui dit-il.

— Ah ! diable ! c'est impossible, répond le grand homme : j'allais justement t'en emprunter cinquante. Il me les faut coûte que coûte.

Alexandre sortit avec cinquante francs de moins.

Un autre jour, à la suite d'une prome-

nade, notre héros regarde sa montre, et dit à un ami¹ qui l'accompagne :

— Maintenant il est trop tard pour rentrer chez moi. Dînons ensemble. Comme je n'ai que dix francs en poche, je vais entrer chez mon père et lui demander quelque monnaie.

Cela dit, il monte chez Dumas I^{er}.

Son camarade le voit redescendre au bout de cinq minutes, et lui trouve une mine déconcertée.

— Qu'as-tu donc ? lui dit-il.

¹ On nous assure que cet ami est M. Jules de Prémaray, rédacteur du feuilleton dramatique de *la Patrie* et auteur de *La Boulangère à des écus*.

— Rien... seulement nous allons dîner chez moi. Je n'ai plus qu'une pièce... Il m'a emprunté l'autre.

Après une foule d'aventures pécuniaires de ce genre, Alexandre prit le parti de ne s'adresser en aucune circonstance à la caisse paternelle, résolution qui, du côté du père, ne sera jamais réciproque.

Dumas fils a le cœur excellent.

Toujours on le trouve quand il s'agit d'un chagrin à consoler, d'une infortune à secourir.

Il y a six mois, dans un salon du faubourg Saint-Honoré, l'entretien tomba

sur l'auteur du *Demi-Monde*, et plusieurs personnes firent l'éloge de sa nature compatissante.

— Puisqu'il en est ainsi, dit la maîtresse de la maison, je vais lui écrire au sujet de notre quête pour les pauvres, et lui demander son offrande.

— A quoi songez-vous là, belle dame ? dit un ancien ministre de Louis-Philippe en haussant les épaules. Tous ces petits messieurs qui écrivent dépensent l'or à mesure qu'ils le gagnent. Ils ont beaucoup d'orgueil et jamais le sou.

— Vous vous trompez peut-être, répondit la dame. En tout cas, M. Dumas

fil daignera sans doute me répondre. J'y gagnerai un autographe.

— Allons donc ! Vingt-cinq louis que l'autographe n'arrive pas !

— Je ramasse le pari pour mes pauvres, dit la dame, et je vais écrire devant vous, le plus simplement du monde, à M. Alexandre Dumas fils.

On porta la lettre au Gymnase ; l'adresse de l'auteur du *Demi-Monde* était inconnue.

Le lendemain, notre ex-ministre avait perdu sa gageure !

Dumas fils envoya généreusement son

offrande à la noble quêteuse, avec une charmante épître où il la remerciait, en termes pleins de grâce, d'avoir bien voulu songer à lui pour l'accomplissement d'une bonne œuvre.

Notre héros reste des semaines entières à travailler dans sa petite maison de la rue de Boulogne.

Il sort peu.

Ses amis viennent, le soir, fumer et causer dans son salon.

Pour remplacer la promenade et se donner de l'exercice, il s'amuse à planter des couteaux autour de la tête d'une poupée

en cire, fixée à des planches au fond de son jardin. Les Chinois ne sont pas plus habiles à ce jeu que l'auteur du *Demi-Monde*, et son plus grand plaisir est de montrer son adresse aux personnes qui lui rendent visite.

Sa sœur Marie, qu'il aime beaucoup, partage son domicile. Elle préfère au tumulte et au débraillé du logis paternel le calme et la décence de la maison d'Alexandre.

Résumons cette courte biographie.

Comme romancier, Dumas fils a des œuvres qui doivent rester à l'héritage des lettres françaises. Comme écrivain drama-

tique, il possède un mérite incontestable d'agencement et de charpente. Nous défions le grand mousquetaire de nous montrer, dans le chaos de ses œuvres théâtrales, une seule chose qui approche du premier acte du *Demi-Monde* et du troisième acte de *Diane de Lys*.

Et cependant, — voyez le prodige ! — le fils est un garçon rangé, qui a des habitudes d'ordre, qui se montre économe sans avarice, et qui n'essaye pas de conquérir un brevet de génie en jetant les cinquante mille écus de droits d'auteur que lui ont rapportés ses pièces dans le gouffre des folles dépenses. Il mène une vie simple, ne construit aucun palais, paye ses dettes et songe à l'avenir.

Alexandre travaille seul.

Il n'a point à ses ordres une foule de collaborateurs; toutes les œuvres qu'il signe lui appartiennent.

Le proverbe : « Tel père, tel fils, » rentre à cinq cents pieds sous terre.

FIN.

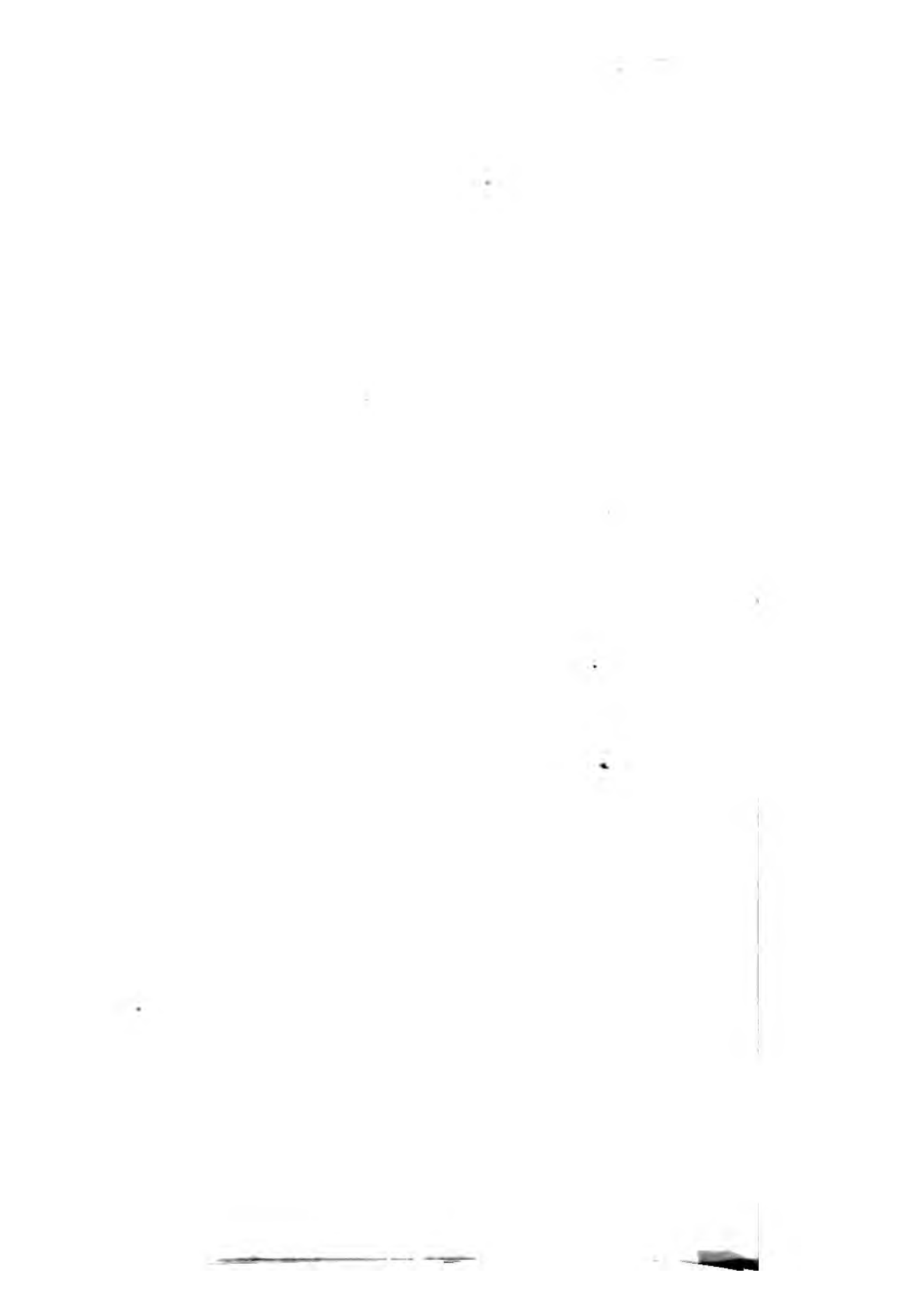
Redeau,

nette

Chaque semaine

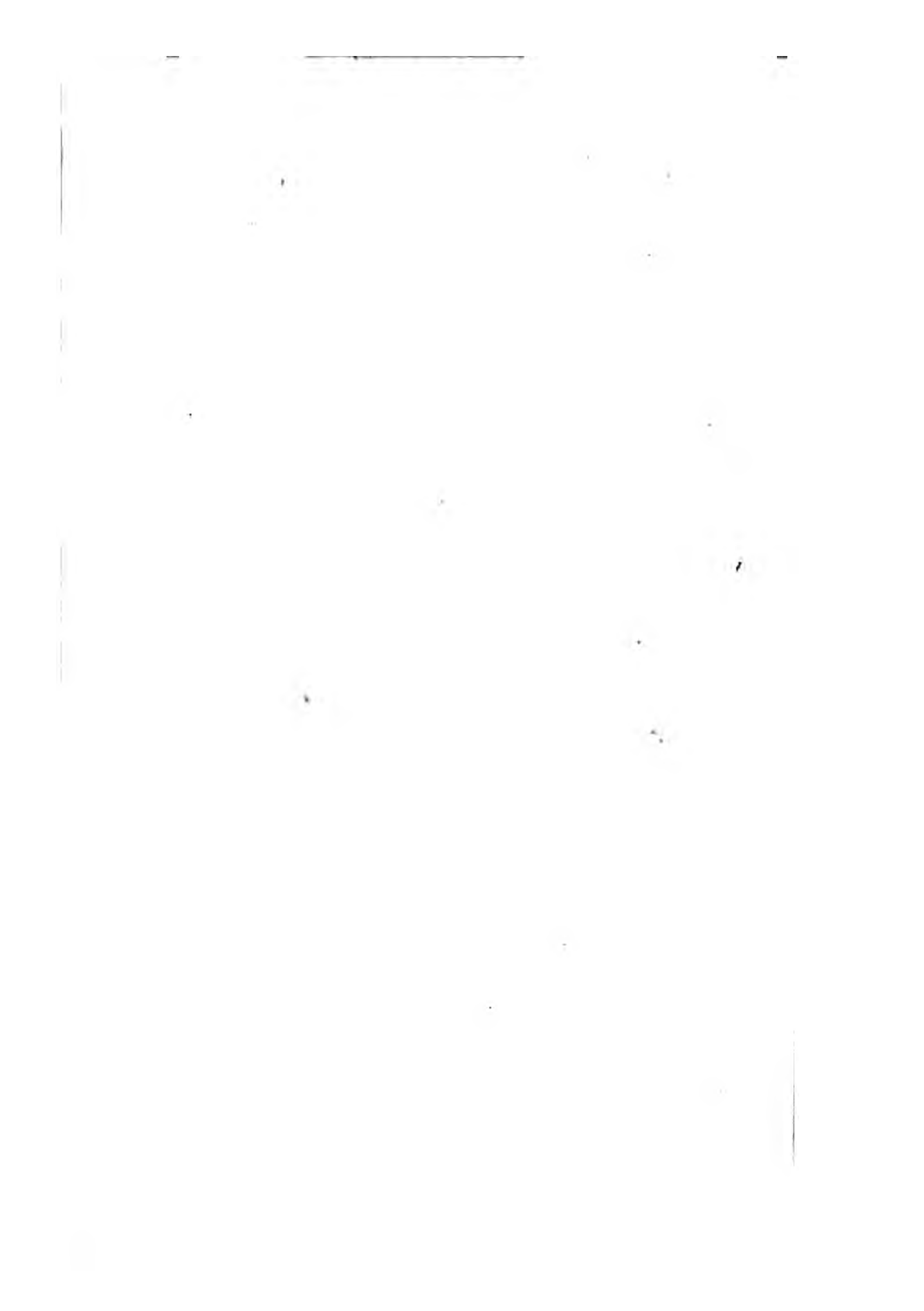
Alexan
un jour d
aux petit

Dumas



ALPHONSE KARR

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





Carey del et sc

ALPHONSE KARR

G. HAVARD Editeur

Imp. Haderj. et du Four. 56^{te}

ES 100 70. PC 12

ALPHONSE KARR

EUGENE DE MISSOURI

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



ALFRED KARR

G. SAVARD 34 1887

The Antiquary & Collector

LES CONTEMPORAINS

ALPHONSE KARR

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

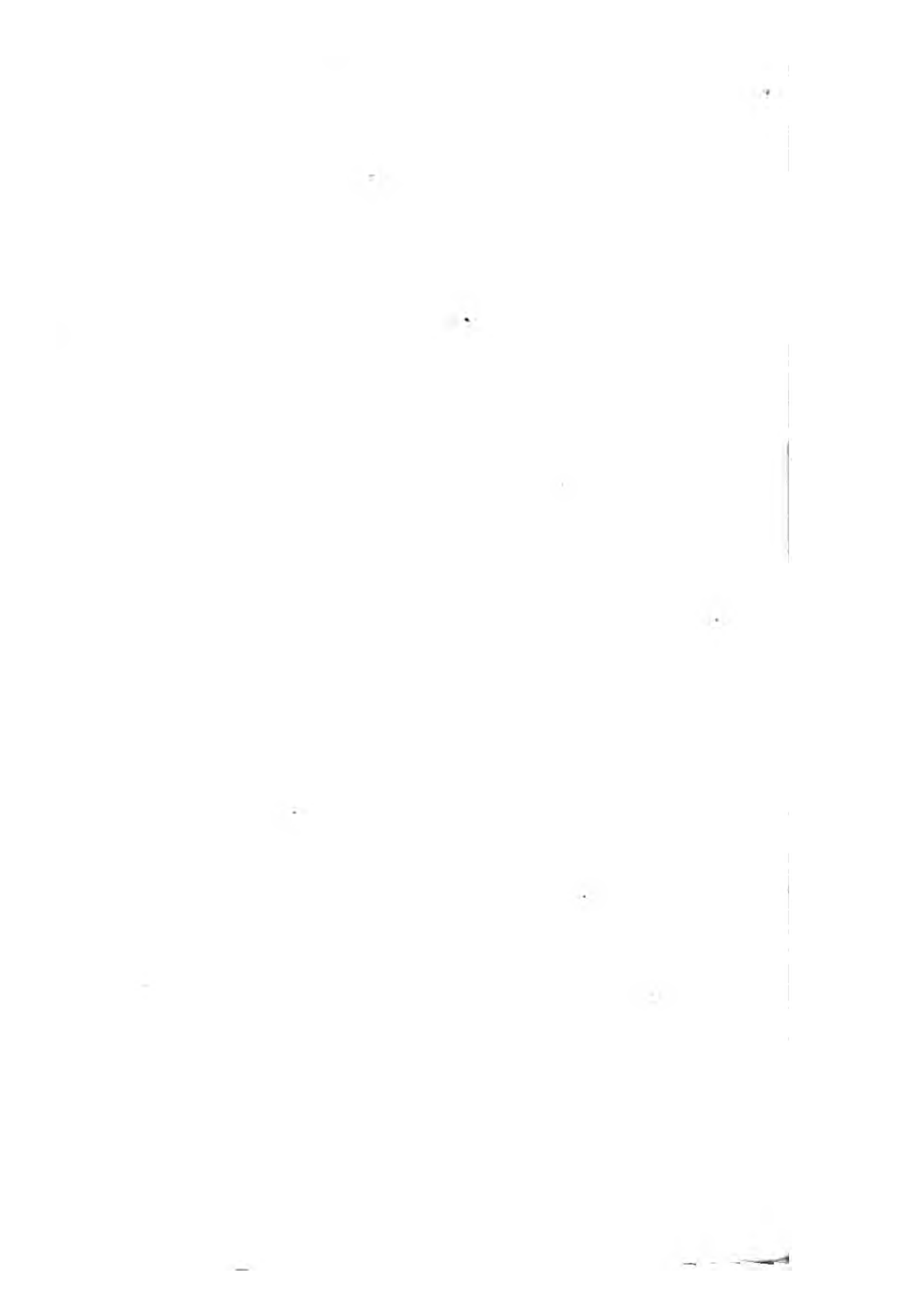
PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

—
1855

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



A EUGÈNE SUE

Monsieur et grand socialiste,

Vous avez inséré, le 29 août dernier, dans la *Gazette de Savoie*, non pas une réfutation de votre notice biographique, ainsi qu'on nous l'avait affirmé d'abord, mais une lettre aussi outrageante pour nous que possible.

Elle est conçue en ces termes :

« Annecy, 15 août 1855.

« Monsieur le Rédacteur,

« Je viens de lire une prétendue biographie écrite par un sieur Jacquot, dit de Mirécourt. Cet homme, plusieurs fois déjà condamné, flétri judiciairement comme calomniateur, est tombé si bas dans le mépris des honnêtes gens, que, par respect de soi, on ne peut descendre à réfuter ses infâmes mensonges et à exiger de lui d'autre réparation qu'une réparation correctionnelle qui, une fois de plus, le flétrisse et le couvre d'ignominie. Malheureusement cette réparation même m'échappe. (Ici la phrase socialiste obligée contre le gouvernement et la magistrature. Nous croyons inutile de nous soumettre au timbre, uniquement pour nous faire l'écho des rancunes politiques de M. Eugène Sue, et nous ne reproduisons que ce qui nous concerne.) Je me vois donc forcé de

protester contre les lâches diffamations dudit Jacquot par le silence du dédain.

« Agréez, etc.,

« EUGÈNE SUE. »

Voilà, certes, une épître où le courroux et l'injure se donnent pleine carrière.

Les frères et amis vous ont dicté, monsieur, ces lignes insensées. Il fallait mettre à l'abri votre honneur de démocrate et tâcher de me rendre blessure pour blessure.

Malheureusement, des coups ainsi portés ne peuvent m'atteindre.

Oui, monsieur, j'ai subi deux condamnations judiciaires. La loi, pour des motifs qu'on respecte toujours et qu'on ne discute jamais, ne permet pas à un écrivain de fournir la preuve

du fait qu'il avance, dès que ce fait, par une publicité quelconque, peut donner un surcroît de déconsidération à l'homme le plus déconsidéré de la terre.

D'un libéré du bagne, par exemple, on n'a pas le droit de dire : — C'est un ancien forçat !

D'un homme atteint et convaincu d'avoir fouillé dans la poche d'autrui, on n'a pas le droit de dire : — C'est un voleur !

Afin de protéger plus sûrement les bons, le Code, par sagesse, a cru devoir aussi protéger les méchants. Les distinctions seraient trop dangereuses; il est impossible de les admettre.

C'est aux magistrats seuls qu'il appartient d'appliquer la peine; on ne

souffre pas que d'autres s'en chargent.

Mais combien de crimes échappent à la loi ! Que de méfaits n'ont pas été prévus ! Que d'indignités sont commises tous les jours, sans que les tribunaux puissent y mettre obstacle ! Vous le savez mieux que personne, monsieur et grand socialiste.

Qu'arrive-t-il alors ?

Un écrivain courageux se lève, prend le fouet vengeur, et cingle en plein visage les coupables impunis.

Nécessairement cet écrivain se heurte contre l'inflexibilité de la loi. Qu'on l'attaque, il subit une condamnation certaine. Rien n'est plus triste sans doute ; mais aussi rien n'est plus nécessaire comme mesure de sûreté générale.

Un sacrifice personnel fait à la cause de la moralité publique rend un homme martyr, mais ne le déshonore pas.

Je ne puis donc être en butte au *mépris des honnêtes gens*, ni même au vôtre, monsieur, pour avoir dénoncé les indignes manœuvres littéraires d'Alexandre Dumas et les sauts de carpe politiques d'Émile de Girardin.

Si je démasque aujourd'hui votre faux socialisme, vous pouvez me faire condamner une troisième fois : je ne regarderai pas cette condamnation comme une *flétrissure*, et j'aime à croire que la partie saine des lecteurs se range à mon opinion.

Juvénal, de nos jours, pourrait être

traduit quatre ou cinq cents fois en police correctionnelle.

Vous auriez beau jeu vraiment de l'appeler *calomniateur indigne* et de vous récrier sur ses *lâches diffamations*, sur ses *infâmes mensonges*!

Ah ! si je possédais, monsieur, la verve énergique de ce poète ! si je pouvais peindre avec la même véhémence de style les abominations sociales dont vous vous êtes rendu coupable ! Si j'avais le même accent de conviction pour déplorer les ignominies de vos livres, je vous aurais vu courber la tête, et l'indignation publique eût brisé votre plume, cette plume insolente qui persévère, malgré tout, dans un système impie de bouleversement et de ruine.

Votre prétendue biographie, monsieur, est de l'histoire.

Je la maintiens dans tous ses détails, et mon seul regret est d'avoir trop ménagé l'homme, quand les énormités de l'écrivain autorisaient de plus violentes attaques, et quand le pays, insulté par vous et par les vôtres jusque dans sa gloire, m'ordonnait d'être inflexible.

Maintenant, monsieur, permettez-moi de vous dire que vous mentez avec impudence en affirmant que vous ne pouvez exiger de moi aucune réparation.

Vous ne tromperez pas ici le public avec de grands mots.

Je suis comme vous un homme de lettres, beaucoup moins célèbre sans

doute, mais infiniment plus moral. Mes deux procès, je vous l'ai démontré, laissent mon honneur intact. S'il vous est impossible de rentrer en France pour me demander réparation, rien ne m'est plus facile, à moi, que de prendre la poste et de gagner la frontière pour aller vous l'offrir.

Allons, monsieur, décidez-vous !

EUGÈNE DE MIRECOURT.

ALPHONSE KARR

C'était quelques mois après la Révolution de 1830.

Le censeur des études au collège Bourbon, brave et digne homme qui avait grisonné dans la routine universitaire, ne mangeait presque plus et dormait à peine, depuis qu'on avait confié la seconde divi-

sion de la classe de cinquième à un jeune régent, dont les allures indépendantes lui inspiraient les craintes les plus vives.

Jamais il n'était entré dans la classe du nouveau professeur sans être témoin du même scandale : point de leçons à réciter, très-peu de versions à faire, thèmes inconnus, absence complète de pensums.

Vraiment, c'était intolérable.

D'un bout de la semaine à l'autre, le censeur n'entendait parler d'aucun élève de la classe de cinquième paresseux ou puni, et, chose étrange ! la leçon du maître se donnait au milieu d'un silence, comme on n'en obtient pas aux cours les plus solennels du Collège de France.

— Il se passe évidemment ici quelque abomination, se disait-il, et les élèves sont complices du maître. Une jeunesse

turbulente qu'on a tant de peine à faire mordre aux *Racines grecques*, et qui préfère le jeu de barres aux *Métamorphoses d'Ovide*, ne se maintient pas aussi attentive sans quelque procédé pervers. J'aurai le mot de l'énigme.

Que fit l'ingénieux vicillard..... un homme incapable, nous vous le certifions, de jouer, dans la vie privée, la moindre niche à son voisin ?

Il fit comme les laquais, il écouta aux portes.

Le jeune maître était en train de pérorer. Voici ce que le censeur put entendre :

« — Nous trouvons la plus grande analogie entre Lucien, l'auteur du *Dialogue des morts*, et l'un des plus grands écrivains dont se glorifie la France. Je parle

de Voltaire. On remarque chez l'auteur grec la même finesse, la même élégance, la même force d'ironie. Vous êtes trop jeunes encore pour avoir lu Voltaire... Que vois-je? Beaucoup d'entre vous hochent la tête. Cela signifierait-il que je me trompe? Alors, tant pis. Je vous applique le mot profond de La Fontaine :

Qui n'a pas l'esprit de son âge
De son âge a tout le malheur. »

— Ah çà! mais quel diable d'amphigouri ose-t-il débiter à ses élèves? murmure l'indiscret censeur, l'oreille toujours collée à la serrure.

« — Il est nécessaire, mes amis, ajoute le maître, de bien vous convaincre de la vérité du parallèle que je viens d'établir. Avant d'expliquer le premier *Dialogue des morts*, nous lirons ensemble un des

plus jolis contes du géant littéraire du dix-huitième siècle. Ce conte a pour titre *Jeannot et Colin.* »

— Ah ! pardieu ! se dit le censeur, voilà qui est trop violent !

Il ne voulut pas en écouter davantage, monta l'escalier qui menait chez le proviseur, et tous deux firent un rapport, séance tenante, sur l'énormité qu'on avait découverte.

Dans ce rapport, envoyé sur l'heure au ministre, on accolait au nom du régent de cinquième les épithètes gracieuses de républicain et d'athée, châtement cruel, sans doute, mais en proportion avec la faute commise. On ne s'écarte pas impunément du programme officiel des études, pour lire à ses élèves des contes de Voltaire.

M. Guizot, ministre de l'instruction publique, signifia au professeur d'avoir à renoncer, sans plus de retard, à sa méthode subversive, et cela sous peine de destitution.

Le jeune maître avait la tête chaude.

A vingt-deux ans, on tient beaucoup plus à ses idées qu'à son avenir. Il déclara qu'il était absurde de laisser les élèves dans une ignorance crasse sur toutes choses, pour les renvoyer, au bout de leur longue station sur les bancs universitaires, beaucoup moins forts en grec et en latin que ceux qui apprennent, en six mois, ces deux langues hors d'un collège.

Mais l'Université, mère despote, ne permet pas à ses enfants de penser d'une autre façon qu'elle. S'ils viennent à désobéir, elle les maudit et les chasse.

Voilà ce que le jeune homme comprit

tout d'abord. Ne voulant pas être en butte dans sa carrière à de perpétuelles entraves, il donna sa démission au plus vite, et la littérature accueillit le transfuge pour en faire un de ses plus vaillants soldats.

Car, nos lecteurs l'ont déjà deviné, le régent de la seconde division de cinquième n'est autre que le héros de ce petit livre.

Jean-Baptiste-Alphonse Karr est né en 1808.

Son père, Henri Karr, établi à Paris depuis 1802, fit un voyage en Allemagne avec sa femme enceinte, pour y recueillir un modeste héritage. Madame Karr accoucha de son fils Alphonse à Munich ¹.

¹ Elle était d'origine française. Depuis, elle eut un second enfant du sexe masculin, Eugène Karr. Ce frère d'Alphonse a suivi la carrière des sciences et de l'industrie. Il est ingénieur civil, et dirige, depuis 1847, les forges de Coly, près de Montpont (Dordogne).

Henri Karr était un musicien de beaucoup de mérite¹. Nous devons consacrer quelques pages à son souvenir.

Élevé dans le palais même du duc de Bavière, au bon vieux temps des mœurs patriarcales et de la simple Allemagne, il avait treize ans à peine, lorsque Charles-Théodore², dont son père était en même temps le maître de chapelle et l'ami, crut devoir choisir ce dernier pour traiter une affaire secrète avec les hommes de la Convention.

Pendant le séjour de l'aïeul d'Alphonse

¹ Adolphe Adam s'honore de l'avoir eu pour maître.

² Prince de Sultzbach, nommé duc de Bavière en 1777. Il eut pour successeur ce fameux Maximilien-Joseph, qui devait trahir, un jour, Napoléon I^{er}, bien qu'il lui dût sa fortune. L'Empereur avait marié au prince Eugène de Beauharnais une des filles de Maximilien, et le duché du beau-père, à la suite de ce mariage, avait été érigé en royaume.

à Paris, les cartes se brouillèrent de nouveau de l'autre côté du Rhin.

Les terroristes, peu scrupuleux sur l'observation du droit des gens, écrouèrent à la Conciergerie le pauvre maître de chapelle, devenu diplomate.

Du cachot à la guillotine il y avait alors très-peu de distance.

Notre pacifique Allemand eut une si grande frayeur de se voir emprisonné, qu'il en mourut au bout d'une semaine.

Henri Karr était resté à Munich.

Quelques années après, le ciel se rasséréna du côté de la France, tandis que l'orage continuait de gronder sur l'Allemagne.

Devenu pianiste distingué, mais ne trouvant plus dans l'exercice de son art les moyens de soutenir sa vieille mère,

Henri quitta le foyer natal et vint chercher fortune à Paris.

Il ne savait pas un mot de français. Quant à sa bourse, elle contenait cent écus à peine.

Heureuse et naïve confiance d'artiste !

Mais la piété filiale attire les bénédictions du ciel.

A peine installé dans cette ville, que madame de Staël appelait la moderne Athènes, et que Napoléon par son génie rendait la capitale du monde, Henri Karr trouve une place qui lui assure largement l'existence matérielle. Il entre chez les frères Érard pour essayer leurs admirables pianos devant la foule qui encombrait leurs salons.

Parlant assez bien notre langue au bout de huit mois, il sut conquérir d'honora-

bles sympathies parmi les artistes ses confrères, et s'acquit une renommée pour la composition des morceaux de piano.

Nous le voyons, pendant vingt ans, partager avec Thalberg la faveur publique. Ses mélodies, d'un style facile et pur, jouissaient d'une vogue immense.

Balzac, dans un de ses livres, place Henri Karr au nombre des grands maîtres allemands.

Un jour, nous ne savons plus à quelle exposition de l'industrie, notre virtuose remporta un véritable triomphe.

Provoquée par de jeunes concurrents à une joute solennelle, en présence du jury, la vieille et orgueilleuse maison Érard se hâta de ramasser le gant qu'on lui jetait. Elle accepta la lutte, mettant pour condition qu'on entendrait le pre-

mier venu de ses pianos droits, tandis que l'entreprise rivale pourrait faire toucher par n'importe qui le plus parfait de ses pianos à queue.

Cela ressemblait à de la présomption ; mais noblesse oblige.

La supériorité de leurs instruments, pour la rondeur et le velouté des sons, ne laissait aux frères Érard aucun doute sur l'issue du combat.

Toutefois, ils ne purent s'empêcher de frémir, quand Thalberg lui-même, le grand Thalberg, vint s'asseoir au piano de la partie adverse. Préludant par de magnifiques accords, l'éminent artiste joua l'un des morceaux les plus difficiles de Mozart, avec un sentiment exquis et une incomparable vigueur.

On accueillit par des bravos unanimes cette exécution brillante.

Déjà les frères Érard se repentaient amèrement de la loi qu'ils s'étaient imposée, lorsque le père d'Alphonse vint s'asseoir et préluder à son tour.

L'instrument rival vibrait encore.

A l'éclatante harmonie de tout à l'heure on entendit succéder de douces et limpides variations sur l'air si connu *Il pleut, il pleut, bergère*. Henri Karr avait habilement choisi ce thème, que la merveilleuse perfection du piano droit permettait de rendre avec une justesse mélodique incomparable. On eût dit une pluie de perles, une cascade de diamants. Jamais sous les orangers en fleurs, quand la brise est tiède et quand l'étoile brille dans l'azur, les roulades du rossignol

n'éveillèrent plus délicieusement les échos du soir.

Un charme surnaturel semblait captiver les auditeurs.

Quand Henri s'arrêta, le chef-d'œuvre de Mozart était oublié; Thalberg était vaincu.

Le jury décerna tout d'une voix aux frères Erard la grande médaille d'or.

Ce fut le plus beau jour du bon artiste, et, dans sa vieillesse, il aimait à raconter souvent cette victoire.

Marie-Louise lui avait promis la croix, au nom de son impérial époux; mais Sainte-Hélène empêcha l'exécution de la promesse. Ni les princes légitimes ni le gouvernement de Louis-Philippe ne songèrent à récompenser l'illustre pianiste.

On prévint Alphonse Karr, en 1842,

qu'il était au nombre des hommes de lettres portés sur la première liste de promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur.

— Vous voulez me décorer ? dit-il, après mon père, s'il vous plaît !

Noble et généreuse réponse, que nous nous plaisons, dès à présent, à enregistrer dans cette notice.

Le vainqueur de Thalberg attacha donc à sa boutonnière le ruban rouge destiné à son fils. Il mourut l'année suivante, à l'âge de soixante-trois ans.

C'est lui que l'auteur du *Chemin le plus court* a peint sous le nom de maître Kreisherer. Le portrait est frappant de ressemblance, à en croire tous ceux qui ont connu le vieux musicien. Alphonse décrit « ses cheveux blonds grisonnants, sa

figure calme et bienveillante. » Il le montre narrant la curieuse histoire de Guy d'Arezzo, « ce moine bénédictin de Toscane, qui inventa la gamme, et prit dans la strophe de l'hymne à saint Jean la dénomination des notes :

*Ut queant laxis resonare fibris
Mira gestorum famuli tuorum,
Solve polluti labii reatum,
Sancte Ioannes.*

Un peu gâté par son père, notre futur homme de lettres eut une heureuse et insouciante enfance. Très-intelligent, mais plus turbulent encore, il obtint au collège tous les prix de gymnastique, à défaut des prix de latin et de grec.

Esprit libre et plein d'indépendance, ayant déjà sur les bancs de l'école un grain de misanthropie, le jeune élève ne travaillait qu'à ses heures.

Or jamais ses heures ne furent celles de ses maîtres.

— Monsieur Karr, votre leçon ?

— Je ne la sais pas, répondait-il invariablement.

— Monsieur Karr, votre thème ?

— Je ne l'ai pas fait.

Et les retenues de pleuvoir.

Alphonse, on doit le dire, s'en souciait comme de la barbe du Grand Turc.

Les poches bourrées de toutes les œuvres des anciens poètes, il grignotait gaiement un morceau de pain sec dans sa cellule solitaire, lisant et relisant ses auteurs favoris, non pas seulement ceux indiqués par le programme des écoles, et dont on explique à grand'peine quelques rares passages, mais tous ceux qui forment le radieux cortège de l'antiquité savante et lettrée.

On conçoit qu'à ce régime notre élève de quinze ans ne tarda pas à acquérir une profonde connaissance des idiomes qu'on faisait bégayer à ses condisciples.

Il devint même un peu plus fort que ses maîtres, sans que ceux-ci en eussent le moindre soupçon, ce qui n'est pas le détail le moins pittoresque de l'histoire.

Souvent, pendant la classe, M. Caboche, son professeur, le voyant absorbé sur un livre, croyait le prendre en faute et confisquer un roman de Pigault-Lebrun ou de Ducray-Duminiil.

— Que lisez-vous là, monsieur Karr ? Faites-moi passer ce volume ! criait-il brusquement.

Très-contrarié de l'aventure et maudissant le fâcheux, Alphonse apportait le livre d'un air rogue.

C'était Claudien, Térence, Horace ou Tibulle.

M. Caboche devenait pourpre de colère. Il se croyait impudemment joué, déclarait que l'élève avait commis un escamotage et finissait par le mettre à la porte.

Alphonse était enchanté de ce dénoûment.

Jamais il ne réclamait, trop heureux d'échapper au bruit monotone de la classe et d'être seul avec ses poètes.

Un jour cependant il se dit :

— Je veux faire perdre à mon professeur la mauvaise opinion qu'il a de moi.

On composait en version latine.

M. Caboche avait donné à traduire une trentaine de vers de Lucain, juste le début du poème de la *Pharsale*.

— Bon ! se dit Alphonse, je vais joliment le surprendre !

Au lieu de rédiger son devoir en prose, il écrit une élégante traduction en vers français. Puis, afin de causer au professeur un étonnement plus vif, il juge à propos de ne pas se borner aux trente vers latins dictés par M. Caboche, et d'en traduire quarante-cinq.

— Il verra, pensa l'espiègle, que je sais mieux mon Lucain que lui !

Le résultat de la composition devait être proclamé le samedi suivant. Fier du machiavélisme de son coup d'État, notre écolier compte les jours, puis les heures. Enfin le samedi arrive, et le son fêlé de la cloche l'appelle à la classe. Il croit entendre le plus mélodieux de tous les carillons.

Bien certainement il sera le premier !

Le cœur lui bat avec force. Il dissimule

son impatience absolument comme ce jeune Spartiate qui se laissa dévorer les entrailles par un renard.

De temps à autre, il examinait sournoisement M. Caboche, pour voir s'il ne lançait pas de son côté quelque coup d'œil admirateur. Mais le régent impassible faisait répéter le *Conciones* absolument comme si rien de nouveau ne se fût passé sous le soleil.

Après nombre d'exercices fastidieux et qui parurent à notre élève se prolonger beaucoup plus longtemps que de coutume, le professeur ouvrit son portefeuille, en retira une liasse de copies, et dit à haute et intelligible voix :

— Places de la composition en version latine !

Karr dressa l'oreille.

Il y eut une demi-minute de silence. M. Caboché l'employa gravement à nettoyer le verre de ses lunettes. Puis, détachant la liasse, il cria d'une voix aigre :

— Premier, M. Dorigny !

Alphonse eut un brusque tressaillement. Il jeta sur son maître des regards pleins de dédain.

— Second, M. Delassalle ! continua le professeur.

Et, sans prononcer le nom d'Alphonse, il acheva la liste jusqu'au soixantième et dernier élève, jeune blondin que la seconde République et l'Empire ont, depuis, envoyé près d'une cour du Nord, comme ministre plénipotentiaire.

C'était à n'y plus rien comprendre.

— On a sûrement égaré ma copie, murmurait Alphonse.

Mais tout à coup M. Caboche prononça ces mots terribles :

— Hors de composition l'élève Karr, atteint et convaincu d'avoir servilement copié je ne sais quelle traduction en vers. Joignant l'ineptie à l'impudence, il ne s'est pas même aperçu de l'endroit où s'arrêtait le texte latin, et m'a remis un devoir d'un tiers plus long.

Ce fut un vrai coup de massue.

Alphonse, accablé par le ton méprisant du professeur et par les rires de ses condisciples, ne songea même point à donner les preuves de son innocence et n'ouvrit pas la bouche pour se laver d'une inculpation honteuse.

Dès ce jour, les succès officiels ne le tentèrent plus. Il revint à ses chers poètes et continua sa méthode originale d'études.

En dépit de son indifférence et de sa taciturnité, quelques saillies heureuses lui échappaient de temps à autre; un maître moins prévenu que M. Caboche eût deviné facilement toute la finesse d'esprit de cet élève.

— Savez-vous, demandait un jour le professeur, ce qu'on nomme une comédie à tiroirs?

— C'est une comédie *commode*, répondit Karr.

Il ne tarda pas, du reste, à se venger de ce terrible homme, et cela d'une façon aussi délicieuse qu'inattendue.

L'inspecteur général entre, un matin, dans la classe.

Désigné le premier pour répondre à ses interrogations, Karr explique avec beaucoup de bonheur un passage de Plaute. Le

haut fonctionnaire penche la tête et ferme un œil en signe de satisfaction.

Quant à M. Caboche, il tombe des nues.

— Vous avez là, dit l'inspecteur à voix basse, un élève de très-belle force.

M. Caboche s'incline et se rengorge.

Alphonse continue de traduire ; mais, remarquant la satisfaction qu'il cause à son ennemi intime, il ânonne tout à coup, hésite, et s'arrête sur un mot latin, équivalant au mot français *tablier*.

L'inspecteur gardait le silence. Peut-être eût-il été fort en peine de le rompre.

Derrière lui, l'ingénieux M. Caboche, venant au secours du malin élève, qui semble chercher dans l'œil de son professeur l'explication du mot, s'avise de relever le devant de sa robe, afin de simuler,

par cette mimique expressive, l'accessoire susdit du costume féminin.

Voilà ce qu'attendait Alphonse.

Il part d'un joyeux éclat de rire; l'inspecteur se retourne aussi vite et surprend M. Caboche dans sa grotesque attitude.

Nous laissons à deviner la confusion du pauvre homme et la joie bruyante de la classe entière.

Alphonse, trouvant, l'année suivante, un professeur plus sympathique et plus habile à juger les dispositions réelles de ses élèves, cessa de bouder, travailla ses devoirs et remporta les premiers prix.

Son père le destinait à l'enseignement.

Nous avons assisté tout à l'heure aux débuts du jeune homme dans la carrière, et nous connaissons le motif de sa rupture avec l'Université.

Henri Karr, peu satisfait de voir son fils renoncer à ce qu'on appelle une *position*, lui témoigna son mécontentement à la façon de tous les pères, c'est-à-dire en fermant sa bourse.

Alphonse ne se découragea point.

Il alla demeurer rue des Fossés-Saint-Victor avec un de ses anciens amis de collège.

Leur mansarde était fort étroite : ils n'avaient d'autres meubles qu'un lit, deux chaises et une pauvre table de sapin.

Souvent ils se prenaient de querelle pour savoir qui des deux irait chez le boulanger, l'épicier ou le charcutier querir la nourriture du jour, et puiser à la fontaine voisine la provision d'eau dans leur cruche de terre¹.

¹ Ils s'épargnaient ainsi le paiement d'un porteur

Décidé à devenir homme de lettres, Alphonse taille sa plume et invoque la muse.

Une chance heureuse lui ouvre la lice au milieu de ces beaux jours de renaissance littéraire dont 1830 vient de signaler l'aurore. Comme tous les jeunes écrivains de l'époque, il a une foi robuste en lui-même, une audace immense, un espoir

d'eau. Mais Alphonse, déjà très-fécond en originalités, absorba les économies de plusieurs mois en un jour. Voici à quelle occasion. Le locataire d'au-dessous jouait de la flûte, et persistait, malgré les représentations du jeune homme, que le bruit gênait dans son travail, à étudier, du matin au soir, *Je mène au bois Colinette* ou *le Carnaval de Venise*. Karr profite d'une absence de son ami, appelle un Auvergnat, et lui ordonne de répandre dans la chambre tout le contenu de son tonneau. Le voisin monte en jetant les hauts cris. Il trouve Alphonse une ligne à la main. — Monsieur! monsieur!... c'est abominable... L'eau coale à grands flots chez moi! — Ça m'est bien égal, répond Karr. Vous aimez à jouer de la flûte; moi j'aime la pêche à la ligne. Chacun son goût!

sans bornes. Volontaire obscur dans la grande armée romantique, il lui tarde de gagner ses galons en se jetant à corps perdu dans la mêlée.

De la rue des Fossés-Saint-Victor, il va frapper, avec plusieurs manuscrits sous le bras, à la porte du *Figaro*.

Henri de Latouche l'accueille d'un air très-aimable.

— Que m'apportez-vous là, jeune homme ? lui dit-il... Un roman, sans doute ?

— Non, monsieur, répond Karr ; ce sont deux poèmes.

— Encore des vers !... Il en pleut des myriades autour de moi ; je suis inondé de rimes, c'est un déluge !

— Pourtant...

— Oui, je sais ce que vous allez répliquer : « La poésie !... suave idiome, écho

du ciel!...» comme disent ces messieurs...
J'en ai par-dessus la tête! Vous appelez-vous Victor Hugo, Alfred de Vigny ou Émile Deschamps?

— Hélas non! dit Karr.

— Alors, faites de la prose!

Tout en parlant ainsi, de Latouche déroulait les deux manuscrits apportés par le jeune homme. Il parcourut rapidement quelques feuillets.

— Pour ne pas vous décourager, dit-il, je vais insérer le plus petit de vos poèmes. Rempportez l'autre, et, dès à présent, rédigez-nous quelques articles littéraires ou politiques.

Alphonse Karr suivit ce conseil.

Il avait besoin de trouver le pain quotidien au bout de sa plume.

On remarqua tout d'abord chez le jeune

auteur les qualités et les défauts qu'il devait porter plus tard à un si haut point, c'est-à-dire une verve originale, ironique¹, et beaucoup d'humour ; mais aussi de la vulgarité dans le style, et, trop souvent, une allure banale dans la pensée.

Le manuscrit en vers rendu par de Latouche avait pour titre : *Sous les Tilleuls*.

Notre héros se borna tout simplement à effacer les rimes, et publia, chez Charles Gosselin, son poëme transformé en roman

¹ Alphonse Karr est, après Janin, le littérateur le plus agressif des temps modernes, et, chose bizarre ! ils ont l'un et l'autre un caractère extrêmement chatouilleux et susceptible. Ces illustres spadassins de la plume, qui ont fait saigner tant d'amours-propres, s'irritent outre mesure quand on blesse le leur. Nous avons trop peu de temps à perdre pour lire tous les lundis le verbiage du roi de la critique. On nous affirme qu'il persévère dans ses outrages systématiques contre le *biographe*. Est-ce que vraiment il s'imaginerait nous enlever l'estime du public?... l'avre homme !

de mœurs. Il lui conserva la même étiquette, et ne changea ni la coupe primitive de l'œuvre, ni sa forme, ainsi qu'on le remarque à des chapitres entiers.

« Ce livre d'Alphonse Karr, a dit un critique de talent, M. de Molènes, est essentiellement une œuvre de jeunesse. On y sent cette fièvre du cœur dont on se guérit plus tard en avalant tant de potions amères. Les sources de la gaieté y sont abondantes et fraîches. Le soleil de mai et les regards des jeunes filles y luisent sans cesse ; il est certaines pages d'où s'exhalent de vraies senteurs de printemps. On y retrouve la poésie réelle, non pas celle dont le pied ne s'est jamais posé que sur les cimes onduleuses des nuages, mais celle qui a si bien erré sur la terre, qu'elle a laissé des lambeaux de robe et des gouttes

de sang à tous les buissons du sentier.

« Nous avons tous, au fond de quelque tiroir, les lettres de Magdeleine; nous avons tous senti les mêmes déchirements que Stephen, à ce passage où elle nous prie de sacrifier au bonheur et au repos de son existence tout ce qui peut nous rester dans le cœur d'amour saignant et méconnu¹. »

Dès la publication de ce premier livre, Alphonse Karr eut une réputation faite.

La librairie parisienne se disputa ses

¹ Tous les critiques ne donnèrent pas à M. Karr de pareils éloges. Il y eut des attaques extrêmement injustes et violentes. Certains Aristarques, s'imaginant porter un coup mortel au débutant, assurèrent qu'il n'y avait de bon dans l'ouvrage que les épigraphes placées en tête des chapitres, et signées Gœthe ou Schiller. Alphonse Karr prouva que les épigraphes étaient de son cru. Il avait conservé ses meilleures rimes en les faisant passer sous le manteau de ses compatriotes les poètes allemands. Jugez si la critique fut penarde et regretta sa sottise!

ouvrages, et l'éditeur Werdet racheta fort cher de Charles Gosselin le traité qui assurait à celui-ci deux autres romans d'Alphonse.

Ces romans parurent les années suivantes. Ils avaient pour titre : *Une heure trop tard* et *Fa dièze*.

Le premier forme suite à *Sous les Tilleuls*, avec d'autres personnages.

« Quant à *Fa Dièze*, dit M. de Molènes, auquel nous empruntons une appréciation nouvelle, c'est une bulle, si l'on veut, mais une bulle qui tire d'elle-même la fraîcheur et l'éclat des nuances changeantes qu'elle fait briller aux yeux. C'est une *songerie* comme on en peut faire, au fond d'une chaise de poste, alors que les grelots des chevaux et le roulement de la voiture bercent votre pensée.

« Pendant ce rêve de quelques heures, le romancier se livre à une course fantasque et désordonnée sur le clavier de l'âme humaine. Tout ce qui remplit notre cœur d'accords, depuis le tintement argentin que font les bruits éloignés de l'enfance jusqu'aux voix mélancoliques et désabusées de l'âge mûr, les accents joyeux, les notes plaintives s'interrompent ou se succèdent sans ordre, sans suite, mais d'une façon qui trouble et qui séduit.

« Les livres de cette nature tiennent plutôt à l'art sensuel de la musique qu'à l'art abstrait et sévère de l'écrivain. Ils rappellent aussi le charme des essences, car ils ont la puissance enchanteresse, les exhalaisons enivrantes, et la douce volupté du narguilé. »

Selon nous, il est fort dangereux pour

un écrivain d'arriver sans progression et trop vite au retentissement de la gloire littéraire.

Debout sur ces élévations inconnues de la renommée, où la faveur publique le transporte, il est saisi de vertige et la tête lui tourne.

M. Karr ne résista point au désir de *poser* devant la foule qui lisait ses œuvres.

Bientôt la *pose* devint chez lui une occupation sérieuse, une manie, un système, un besoin de chaque jour et de chaque heure. Il s'appliqua constamment à mettre son individualité en relief et à faire saillir aux yeux du public tout ce qu'il pouvait y avoir de particulier dans sa personne et dans son caractère.

Ce défaut de l'homme ne tarda pas à gagner l'écrivain.

Sa verve, d'abord franche et communicative, devint fausse, guindée, sans chaleur, et n'excita presque plus ni entraînement ni enthousiasme.

Le renom qui semble avant tout flatter M. Karr est celui qui s'attache à l'homme excentrique. Il ne fait pas un geste, il ne dit pas un mot qui n'ait pour but de vous arracher cette exclamation :

— Quel drôle de corps !

Ou bien :

— Voilà un féroce original ¹!

Sur le chapitre des bizarreries et des idées baroques écloses, depuis le commencement du monde, dans les cervelles détraquées, il est d'une force prodigieuse,

¹ Un jour, à la première représentation d'une tragédie à l'Odéon, on le vit paraître aux avant-scènes en habit noir, avec un casque de pompier.

et son plus grand plaisir est de mettre sa science en pratique.

Renonçant à l'hospitalité de son ami de la rue des Fossés - Saint-Victor, il va demeurer seul, rue Tronchet, au septième étage.

Dans la chambre de M. Karr, il n'y a qu'une natte, laquelle sert de lit, de table et de siège. Notre homme de lettres écrit par terre, mange par terre, dort par terre¹. Il reçoit ses éditeurs, vêtu d'une magnifique robe de chambre écarlate, et coiffé d'une toque surmontée de trois immenses plumes de paon. Ses pieds nus portent des pantoufles jaunes.

Plus tard, il s'avise de faire peindre sa

¹ Les vents coulis ont cruellement châtié ce mépris de l'hygiène : il a des rhumatismes dans tous les membres, et son individu tressaille perpétuellement de tics nerveux.

chambre tout en noir, murs et plafonds.

Des ossements humains, des crânes, de vieilles armes, un cor de chasse et des hiboux empaillés garnissent ce logement funèbre. La natte ne sert plus alors de lit à M. Karr ; il couche tout habillé dans une bière, entre deux cierges qui brûlent.

Quand on entre dans son sépulcre, il vous dit bonjour d'un air sinistre, et vous invite à dîner, le soir même, avec un croque-mort de ses amis.

De la rue Tronchet, il se décide à transférer ses pénates rue Vivienne.

M. Karr veut déménager lui-même. On le voit emporter sa natte sous son bras, sa ferraille et ses ossements dans des paniers.

Au bout de quinze jours, il revend à un tapissier ses tentures de catafalque, et métamorphose son domicile en un logis de

vrai croyant. Rien n'y manque, ni le *selamlık*, ni l'*odalık*, ni les soies de Brousse, ni le divan circulaire, ni les pastilles d'aloès brûlant dans de larges cassettes. M. Karr a des chibouques, des *lulés* en bois de cerisier, des turbans, des cafetans, des cimenterres et des babouches. Il porte le splendide costume d'un Osmanli d'avant la réforme. Sa poitrine, constellée de broderies d'or, éblouit comme le soleil.

Un autre jour, il dépense trois mille écus à la *Porte-Chinoise*, rue Richelieu, pour se meubler en mandarin.

Ses costumes de ville ne ressemblent pas à ses costumes de chambre.

M. Karr s'habille, pour sortir, en écuyer du Cirque. Il porte une culotte de daim collante, un habit de cheval à gros bou-

tons argentés, des bottes à l'écuycère et une cravache.

D'autres fois, il passe une blouse, un méchant pantalon de velours, se campe une casquette sur l'oreille, et s'en va, la pipe aux lèvres, visiter les barrières et courir la guinguette. Les ouvriers le reconnaissent, l'entourent, font signe à leurs connaissances, et se disent à l'oreille :

— C'est M. Alphonse Karr !

L'auteur de *Fa Dièze* est aux anges ; l'admiration de ces braves gens l'enivre.

Un des premiers, à Paris, ne s'avise-t-il pas d'avoir à domicile une hyène, en guise de chien ? Tous les ateliers typographiques se révoltent, et l'on ne trouve plus un seul compositeur qui veuille porter les épreuves de M. Karr, attendu que son

aimable hôtesse africaine ne manque jamais d'accourir à la porte et de flairer les tibias de ceux qui entrent.

Voyant la correction de ses livres compromise, l'excentrique auteur se débarrasse de la bête carnassière ; mais pour acheter tout aussitôt Freyschütz et Cuir-d'Ébène.

Freyschütz est un superbe chien de Terre-Neuve.

Quant à Cuir-d'Ébène, son nom l'indique, c'est un nègre du plus beau noir. Il a pour mission exclusive de promener Freyschütz d'un bout de Paris à l'autre. Cent fois par jour les curieux l'arrêtent et lui demandent :

— A qui donc ce magnifique chien ?

Le nègre aussitôt de répondre :

— Il appartient à maître à moi, *messé* Alphonse Karr.

On lui a formellement interdit de savoir jamais prononcer *monsieur*.

• Du reste, au témoignage d'Alphonse lui-même, le terre-neuve surpasse de beaucoup Cuir-d'Ébène en intelligence. Il se laisse dresser à toutes sortes d'exercices admirables. Ainsi, par exemple, son maître l'habitue à se rendre, chaque matin, au Palais-Royal, avec une pièce de deux sous dans la gueule. Freyschütz part de la maison, traverse la rue Vivienne, suivi du nègre et d'une foule d'oisifs, qui ne tardent pas à voir le chien descendre le perron, et s'arrêter dans la petite galerie en face, à l'étalage d'une pâtisserie. Là, se levant sur deux pattes, il laisse tomber au bord du comptoir la monnaie

de billon, reçoit deux sous de galette en échange, croque la marchandise, et reprend majestueusement sa route par la rue Vivienne.

— Quel superbe animal! disent les spectateurs. A qui ce beau terre-neuve?

— Il appartient à maître à moi, *messé* Alphonse Karr, répète Cuir-d'Ebène, fidèle à sa leçon.

Très-souvent l'auteur de *Fa dièze* est à peu de distance, recueillant avec délice les commentaires de la foule.

Deux mille personnes raconteront, à coup sûr, le jour même, dans tous les coins de Paris, l'histoire de la galette et du chien d'Alphonse Karr.

Cependant tout s'use en ce monde, même la réclame en action.;

Les journaux ne tardent pas à faire

connaître que le musulman de la rue Vivienne subit une métamorphose d'un nouveau genre. On le représente comme un des horticulteurs les plus distingués de la capitale, et l'on cite même un dahlia qui porte son nom. Retiré dans une campagne à Montmartre, il cultive des jardins immenses, plante un bois et sème des fleurs.

Puis tout à coup on apprend que ce goût pour le jardinage a fait place à une autre passion.

M. Karr devient triton d'eau douce et courtise assidûment les nymphes de la Seine. Il nage avec autant de grâce que Freyschütz, et lutte contre le courant avec une vigueur nonpareille.

A cette époque, nous le voyons accomplir des prodiges de sauvetage et gagner

une médaille, qu'il porta longtemps avec fierté ¹.

De Saint-Ouen, où il se fixe d'abord, il remonte le fleuve avec son canot, gagne à Charenton le confluent connu, et va, dit la *Galerie de la presse* « passer les habitants de Créteil, sans danger et sans écla-

¹ L'histoire du cuirassier sauvé de la noyade a été reproduite trop souvent par M. Karr lui-même pour que nous en donnions ici une édition nouvelle. Seulement il paraîtrait que l'écrivain a légèrement interverti les rôles. On affirme que le soldat en question aurait, au contraire, repêché M. Karr, dont les bras et les jambes se trouvaient enlacés par des herbes aquatiques. Le cuirassier, gaillard robuste, le dégagea par un violent effort. L'auteur de *Fa dièze* avait même, dit-on, perdu connaissance. Rouvrant les yeux au moment où il touchait la rive, il ne voulut pas (simple affaire d'amour-propre) être ramené par un sauveur. Une lutte s'engagea. Le cuirassier, vaincu de fatigue, eut le dessous. Il allait très-sérieusement couler à fond, quand M. Karr l'empêcha de se noyer à son tour, le déposa sur le bord, et prouva par des arguments irrésistibles aux amis du cuirassier qu'il avait arraché leur ingrat camarade à un trépas certain.

boussures, sur les petits gouffres de la Marne. »

L'illustre écrivain s'était épris d'une jeune châtelaine du voisinage, qui avait à traverser la rivière toutes les fois qu'elle se rendait à Paris. M. Karr se fit batelier pour voir de plus près et plus souvent les beaux yeux qui lui allumaient le cœur.

Et vogue la nacelle
Qui porte mes amours!

La jolie dame de Créteil reconnut, un soir, dans un salon de la Chaussée-d'Antin, son mystérieux nocher de la Marne. Apprenant qu'il se nommait Alphonse Karr, elle s'approcha souriante, et lui dit :

— Monsieur, je vous dois *dix centimes* pour ma dernière traversée. Permettez-moi, je vous prie, d'acquitter ma dette.

On ne sait rien de plus sur la châtelaine

et les amours d'Alphonse. Est-ce le désespoir, est-ce le caprice qui lui firent abandonner Créteil ?

Seul il pourrait nous l'apprendre.

Nous le retrouvons l'année suivante au bord de la Manche, le visage brûlé par le soleil et les mains durcies par la rame. Il se mêle aux loups de mer d'Étretat, fraternise avec eux, porte leur costume, les aide à mettre les bateaux à flot ou à les remonter sur la grève, quand les vagues sont en furie.

Le public apprend avec une surprise extrême que M. Karr est devenu le plus rude pêcheur de crevettes de toute la côte. On reçoit sur sa vie de marin les confidences les plus détaillées. Il raconte ses travaux, ses émotions, ses périls.

« Allant d'Étretat à Étigues, dit-il, je me suis

fait surprendre par la nuit et par la marée. La mer était houleuse et montait avec un grand bruit. Il vint un moment où je fus obligé de m'arrêter.

« Devant moi la mer en colère se brisait contre la falaise. Je fus obligé de retourner sur mes pas. A cent toises de là, elle battait également contre le rocher. J'étais renfermé dans un cercle que la mer rétrécissait à chaque instant. Il faisait nuit. Je savais que dans une heure il y aurait quinze pieds d'eau là où j'étais encore à pied sec, entre la mer écumeuse et une muraille droite de trois cents pieds, soixante fois la hauteur d'un homme.

« Je nage bien ; mais de quel côté me diriger ? C'était la première fois que je venais dans ce pays, — et, d'ailleurs, les lames m'auraient bientôt broyé contre le rocher.

« Un douanier, qui m'observait depuis longtemps, m'appela du haut de la falaise, quand il m'eut perdu dans la nuit. Il descendit à moitié chemin, par un sentier à peu près taillé dans le roc, et me jeta une corde, au moyen de laquelle j'allai le rejoindre. »

Notez que la corde devait avoir pour le moins cent cinquante pieds, puisque le

préposé de la douane ne descendit qu'à moitié chemin, et que la falaise était *droite*, sans possibilité d'escalade. M. Karr a dû remercier pieusement la Providence, qui plaçait là cet homme tout exprès pour son salut, avec une corde aussi longue.

Tous les jours arrivent d'Étretat de nouvelles et plus curieuses histoires.

L'illustre auteur passe maître canotier. Ses relations avec Valin, le garde-pêche, avec Martin Gram et Césaire Blanquet, sont connues de l'Europe entière. On sait que son canot se nomme *la Langouste*. Puis il monte en grade et devient capitaine de navire. Dans le port de Fécamp se balance avec orgueil un joli deux-mâts, appelé *l'Arselin*, garni de son équipage, et portant cette inscription en grosses capitales :

Patron, ALPHONSE KARR.

Le bonheur maritime de notre héros n'est troublé que par un seul chagrin. Ses oreilles sont affligées de la prononciation incorrigible des naturels du pays, qui persistent à l'appeler monsieur *Alphonche*.

Il ne vient à Paris que très-rarement pour apporter de la copie à son libraire, acheter des fleurs exotiques et serrer la main à Méry et à Roger de Beauvoir.

Eh bien, voyez les inconvénients de l'illustration !

Notre solitaire d'Étretat, malgré tout son désir de garder l'incognito, ne réussit pas à dissimuler sa présence dans la capitale. Chacun à l'instant même s'occupe de lui. Ses admirateurs profitent de l'occasion pour imprimer sur ses livres

nombre d'articles élogieux, et comme, à côté du char de triomphe, il y a toujours l'insulteur, une main inconnue et perfide s'efforce d'écraser sous l'outrage et le ridicule cette renommée grandissante. En un clin d'œil, tous les murs de Paris et de la banlieue sont couverts d'affreux calembours dans le genre de ceux-ci :

Alphonse Karr touche !

Alphonse Karr rogne !

Alphonse Karr casse !

Alphonse Karr rosse !

Alphonse Karr nage !

Et *le Corsaire*, cette méchante feuille, ose dire, dans un indigne paragraphe, attribué à la plume du vieux Lepoitevin Saint-Alme, son rédacteur en chef :

« C'est vous-même qui écrivez, à la nuit tom-

baute, sur les murs votre propre nom, accolé à quelque énigmatique signification, pour le populariser quand même. »

O calomnie !

Plusieurs hommes de lettres signalent à M. Karr ces lignes outrageantes. Il se prend à éclater de rire, et répond :

— Que voulez-vous ? mon nom prête au calembour. J'en avais déjà fait trois cent dix-huit, avant que pareille idée fût venue à autrui. Ce matin, j'ai commis le trois cent dix-neuvième, *Karr avance et raille*. Je vous le cède. Usez-en comme bon vous semblera. Mes compliments à M. Lepoitevin Saint-Alme. C'est l'homme le plus chauve et le plus malin que je connaisse.

Le lendemain, allant déjeuner à l' Arsenal, chez Charles Nodier, qui le recevait

toujours à bras ouverts, Alphonse put lire toutes les réclames burlesques crayonnées à droite et à gauche de sa route.

Il ne perdit absolument rien de sa belle humeur, et, remarquant, aux alentours de la Bastille, une muraille où rien n'était encore écrit, il entra dans la boutique d'un Auvergnat, prit un morceau de charbon et traça sur le mur vierge cet affreux jeu de mots :

Karr bon a ri.

Puis, riant effectivement aux larmes, il continua sa route, le long du boulevard Bourdon.

Le soir, il dîna chez son éditeur Werdet, avec Balzac ¹, Jules Sandeau, Michel Mas-

¹ L'auteur d'*Eugénie Grandet* prit place, à ce dîner, sur un siège plus haut que celui des autres convives, et dont la forme rappelait celle d'un trône: Il avait une cuiller et une fourchette en vermeil, quand ses

son, Paul de Kock, et ce fameux Léon Gatayes, dont notre génération sceptique a nié si longtemps l'existence.

Léon Gatayes est l'*alter ego* de son illustre ami.

Nos arrière-petits-neveux diront Alphonse Karr et Léon Gatayes, absolument comme nous disons Oreste et Pylade, Thésée et Pirithoüs, Nisus et Euryale, Damon et Pythias, Cicéron et Atticus. Ne vous figurez donc pas que Léon soit un mythe audacieux, inventé par notre homme de lettres tout exprès pour lui donner la réplique et jouer à son endroit le rôle de confident de tragédie. Non, certes! Gatayes

voisins de table mangeaient avec de simples couverts d'argent. Il accepta ces distinctions, sans avoir l'air de s'en apercevoir, impassible comme un sultan qui fait baiser le bout de sa robe à ses pachas et à ses vizirs.

existe en chair et en os. C'est un écuyer de première force, un critique musical de quelque valeur, et même un harpiste fort distingué.

Alphonse dit de lui qu'il a plusieurs cordes à son harpe.

Comme son ami le matelot-poète, Léon jouit d'une énorme popularité, de Vaucotte à Étretat ¹.

¹ Très-économe de sa nature, il essaya toujours de mettre un terme aux dépenses inconsidérées d'Alphonse, et Philibert Audebrand raconte, nous ne savons plus où, l'anecdote que voici. M. Karr reçoit un jour une charmante collection de violettes, variété nouvelle. Tout joyeux, il court faire part de cette bonne fortune à son ami. — Au moins, cette fois, dit-il en terminant, tu ne me gronderas pas, tu ne diras plus que je me ruine. Ces violettes ne me coûtent rien. — Elles te coûtent plus de mille francs, répond Gatayes, et je te le prouve :

« Pour le port de la lettre te faisant part de l'envoi, trente centimes, ci. . .

30 c.

« Pour la valeur de deux journées de travail que tu as entièrement perdues

De plus, il est un des quarante mille intimes de M. Alexandre Dumas père, et ceci nous donne la clef d'une petite in-

depuis que tu attends ces précieuses violettes, ci. 500 fr.

« Pour le pourboire de l'homme de confiance qui t'a apporté lesdites violettes, ci. 5 fr.

« Pour le déjeuner dudit homme de confiance, que tu n'as pas voulu laisser repartir à jeun, ci. 5 fr.

« Pour le dîner d'extra que tu as donné à cette occasion à deux amateurs du Havre, ci. 150 fr.

« Pour le voyage de Paris que tu vas être obligé de faire à l'effet de prendre les renseignements qui te manquent pour la culture desdites violettes, et cinq ou six jours que tu resteras dans la capitale, plus les accessoires de toilette nécessités par ta présence dans ladite capitale, le tout évalué au moins à six cents francs, ci. 600 fr.

« Récapitule à présent, cela fait juste mille soixante francs trente centimes. »

« — Maudites violettes! dit Alphonse Karr, je n'avais pas songé à tout cela. »

famie, commise, il y a quelque dix ans, à notre égard.

Voici l'anecdote.

C'était le 16 avril 1845, le matin même du jour où nous avons à rendre compte aux tribunaux de la brochure qui a pour titre : FABRIQUE DE ROMANS, *maison Alexandre Dumas et compagnie*. L'heure était solennelle et terrible. Dieu sait tout ce que la rancune du grand marchand de phrases soulevait contre nous de tempêtes ! Il y avait cent à parier contre un que nous allions être écrasé dans la tourmente et recevoir notre première *flétrissure judiciaire*, comme dirait, du fond de la Savoie, le socialiste Eugène Sue.

Or, le 16 avril même, dans l'édition du matin de *la Patrie*, M. Karr crut devoir donner aux magistrats, devant les-

quels nous allions paraître, le simple renseignement qui va suivre.

« Ce qu'il y a de plus grave, disait-il, contre le jeune auteur de cette diatribe, c'est qu'il a présenté un roman à M. Dumas pour que celui-ci le fît entrer dans les produits de sa manufacture; c'est que M. Dumas avait refusé le livre, et que c'est après ce refus que l'auteur de la brochure s'est si fort indigné contre un commerce auquel on n'avait point voulu l'associer. »

Nécessairement, M. Karr tenait ce joli détail de M. Léon Gatayes, qui le tenait lui-même sans nul doute d'Alexandre Dumas père. Jugez alors s'il était possible d'en suspecter l'exactitude !

Ah ! vous preniez, ce jour-là, messieurs, la défense d'une triste cause !

En n'appliquant pas le maximum de la peine, les juges ont trompé votre désir. Vous nous avez fait rouler sur la tête un roc qui nous a laissé debout, et, si nous

étions méchant, nous aurions aujourd'hui l'occasion de prendre une belle revanche.

Mais soyez sans crainte : le mensonge est une arme dont nous n'avons jamais su nous servir.

Léon Gatayes a beaucoup d'esprit. Pendant vingt jours, il sut dérober M. Karr à nos recherches, nous recevant, au lieu et place de son ami, avec une politesse gracieuse et le sourire aux lèvres. Il blâmait l'article inconsidéré d'Alphonse, nous promettant une rectification qui n'arriva point, et à laquelle nous dûmes renoncer, de guerre lasse.

Revenons à notre biographie.

Euryale-Gatayes habita presque toujours les côtes de la Manche avec Nisus-Karr.

Le premier venait à Paris presque tous les mois, afin de réveiller la réclame, si

elle venait à s'endormir et à trop négliger son ami.

Dans un de ces voyages, il fut assez gravement malade et tous ses cheveux tombèrent. Alphonse l'accueillit, à son retour, par cette phrase barbare :

— Tu n'es qu'un va-nu-tête !

— Bravo ! cria Gatayes. Le mot est joli. Imprime-le, mon cher ; il ne faut rien perdre.

M. Karr l'imprima, comme tous ses lecteurs ont pu le voir.

La passion de l'écrivain pour la marine et pour les fleurs ne l'empêchait pas de satisfaire aux nombreuses commandes qui lui étaient adressées par les libraires parisiens. Il écrivit à Étretat de charmantes nouvelles, dont le recueil fut publié sous le titre de *Vendredi soir*.

Beaucoup de ses ouvrages sont des recueils de ce genre et contiennent de véritables petits chefs-d'œuvre.

Obligé de quitter, vers 1835, sa chère solitude pour venir prendre la rédaction en chef du *Figaro*, M. Karr se logea rue de la Tour-d'Auvergne.

En même temps il accomplissait un des actes les plus sérieux de l'existence. Il se mariait.

Son ménage ne fut pas heureux : avant la fin de la première année, les époux se séparèrent judiciairement ¹. De quel côté furent les torts? Ceci ne tombe plus sous notre appréciation. M. Karr n'est point un écrivain antisocial, dont il soit urgent de fouiller la vie pour mettre ses actes en

¹ Une fille est issue de cet hymen. Elle existe et ne voit jamais son père.

désaccord avec ses doctrines. C'est un original et constant fantaisiste, que nous n'avons à convaincre ni de mauvaise foi, ni d'imposture, excepté cependant en ce qui nous est personnel. Mais une affaire privée ne concerne pas la morale publique. S'il nous eût mieux connu jadis et s'il eût pris la peine de lire plus attentivement notre brochure contre Alexandre Dumas¹, il aurait aujourd'hui sur la conscience un remords de moins.

Quelque temps après sa séparation conjugale, M. Karr publia un nouveau livre, qui fut à l'instant même dévoré par une masse de lecteurs. Il renferme, dit-on, l'histoire de son union malheureuse.

Nous parlons du *Chemin le plus court* :

Dans cette œuvre on trouve des carac-

¹ Page 41 et suivantes.

tères dessinés de main de maître, principalement celui de Wilhelm Girl, qui, d'un bout à l'autre, est la glorification d'une poétique et intelligente paresse. Ce Wilhelm Girl est un vrai poète, mais un poète qui laisse ses vers dans la fumée du tabac et dans le calice des fleurs.

La seconde partie de ce roman contient un portrait de belle-mère que n'eût pas désavoué M. de Balzac.

Dieu, l'horrible bourgeoise ! et que son gendre fut à plaindre !

Ce qu'il y a dans une bouteille d'encre est le titre collectif de quatre romans, dont la publication suivit celle du *Chemin le plus court*. La première partie, *Geneviève*, est écrite dans le sens du panthéisme allemand. M. Karr s'est inspiré de Goethe, de Novalis et de Burger. Pour ceux qui

aiment le scepticisme naïf et la philosophie païenne, son livre a, sans contredit, une saveur incomparable.

On est choqué néanmoins par certains accès de gaieté grossière et intempestive, qui contrastent fort mal avec la façon généralement délicate de s'exprimer et de sentir qui distingue le talent si souple de M. Karr. Il y a çà et là d'impardonnables négligences, des tours d'une familiarité de mauvais goût et un ton de plaisanterie vulgaire qui gâtent les plus beaux endroits.

Clotilde, *Hortense* et *Am-Rauchen* sont les titres des trois dernières parties de cette œuvre ¹.

La simplicité de mœurs des bons villa-

¹ Trois autres livres de M. Karr parurent à peu près à la même époque. Ce sont *Einerley*, — l'*Histoire de Napoléon*, — et *les Paysans illustres*, ou le *Plutarque des Campagnes*.

geois d'Étretat n'avait point corrigé M. Alphonse Karr de sa funeste manie de la *pose*. Il eut soin de donner au public vingt descriptions de son logement de la rue de la Tour-d'Auvergne.

Une foule de badauds se postaient dans cette rue. Ils épiaient la sortie de l'auteur de *Geneviève*, et séduisaient le domestique (le domestique avait ordre de ne jamais résister à la séduction) pour visiter le curieux domicile.

On n'oubliait pas de laisser traîner sur les fauteuils de l'appartement la robe de chambre de M. Karr, robe magnifique en velours noir, couverte de broderies d'or.

Nous arrivons à l'année 1839, où notre héros commença la publication des *Guêpes*, son écrivain littéraire le plus pré-

cieux, l'œuvre originale qui lui a valu le surnom de Sterne français.

On doit le dire, au milieu de toutes ces pierreries, il y a du strass et des cailloux du Rhin. La funeste tendance de M. Karr à se mettre perpétuellement en scène, lui, ses amis et son chien Freyschütz ¹, cause une sorte de fatigue. Sa verve a parfois des assoupissements incroyables, et la vulgarité de la forme n'est pas le moindre défaut de l'ouvrage. Mais que d'amusantes digressions, que de spirituels commentaires, que d'idées sérieuses, que de charmantes broderies jetées sur ce canevas étincelant ! Il n'est pas un abus, pas un

¹ On se rappelle cette fameuse histoire du terre-neuve, qui, dans un accès de colère, s'oublia jusqu'à dévorer son maître et à lui enlever nombre de morceaux de chair, que M. Karr passa un temps indéfini à faire recoudre.

ridicule, pas un travers du siècle que M. Karr n'ait flagellé sans miséricorde.

Grâces lui en soient rendues !

Il y a trois choses surtout dans l'ordre social qui excitent la bile de l'auteur des *Guêpes*, les avocats, les circonstances atténuantes et les marchands qui vendent à faux poids ou falsifient les denrées.

Sa voix est au service de toutes les grandes idées, de toutes les inventions utiles.

Ainsi, par exemple, il appelle le premier l'attention publique sur Frédéric Sauvage, l'inventeur de l'hélice, qui gémissait dans une prison pour dettes au moment même où son admirable découverte recevait la sanction d'une solennelle expérience.

Mais *les Guêpes* ne sont pas toujours aussi bien inspirées, et M. Karr cède

beaucoup trop à son penchant pour la raillerie. Nous tombons, en feuilletant son livre, sur un passage où il confond le patriotisme, cette fièvre généreuse qui doit aussi bien brûler le cœur du poète que celui du soldat, avec le chauvinisme, qui n'en est que la charge grotesque.

En littérature, comme dans la vie privée, M. Karr a mis trop souvent en oubli cet aphorisme de son invention :

De tous les sens attribués à l'homme, le plus précieux est le sens commun.

Le succès des *Guêpes* a duré dix ans, chose énorme en librairie¹.

¹ Dans cet intervalle, Alphonse Karr publia d'autres ouvrages dont voici les titres : *Pour ne pas être treize*, — *Midi à quatorze heures*, — *Feu Bressier* (son roman le plus médiocre), — *une Histoire invraisemblable*, — *Voyage autour de mon jardin*, — *la Famille Alain*, — *le Livre des Cent Vérités*, — et *les Fées de la nier*. N'oublions pas une *Notice sur Brillat-Savarin*,

C'est une rude tâche que d'avoir de l'esprit à jour fixe. Une fois cette tâche acceptée néanmoins, il faut la remplir et ne pas user de subterfuge. Nous ouvrons le numéro des *Guêpes* de mai 1841, et nous y trouvons une longue et paradoxale tirade contre l'amitié, prise dans *le Chemin le plus court*. Une autre fois, l'auteur dé-

travail dont on fait beaucoup d'éloges. De 1850 à nos jours, il a fourni aux éditeurs *Raoul Desloges*, ou *un Homme fort en thème*, — *Clovis Gosselin*, — *une Poignée de Vérités*, — *les Femmes*, — *Lettres écrites de mon jardin*, — *Agathe et Cécile*, — *Devant les Tisons*, — *les Soirées de Sainte-Adresse*, — *un Bonheur manqué*, — *Christian*, — *Fantaisies philosophiques*, — et un *Dictionnaire du Pêcheur*, contenant un traité complet de la pêche en eau douce et en eau salée. Nous ne parlons pas d'une multitude de nouvelles et de proverbes, édités par Michel Lévy ou par Victor Lecou, non plus que d'une foule d'articles insérés dans *la France maritime* et dans *la République du Peuple*. En 1848, il fonda *le Journal*, sous le patronage du dictateur Cavaignac; mais cette feuille, qui, en politique, ne représentait absolument que la fantaisie de M. Karr, mourut de consommation.

coupe dans le même ouvrage une monographie ayant pour titre, *le Peintre de portraits*, et la réimprime sans gêne¹.

Prenez garde, monsieur Karr, prenez garde!

Si ce malheureux débitant de chicorée, que vous maltraitez tout à l'heure, était tant soit peu licencié en droit, il pourrait vous dire que l'action de vendre deux fois la même chose s'appelle dans le Code d'un vilain nom, du nom de stellionat.

Mais assez là-dessus.

¹ Nous pourrions multiplier les preuves de ce genre, même en dehors des *Guêpes*. On vend, à l'heure où nous écrivons, à la Librairie Nouvelle, sous cette couverture : *Histoires normandes*, un volume renfermant *Clotilde* et *Histoire de Rose et de Jean Duchemin*, deux livres déjà parus. Un autre ouvrage, publié chez Michel Lévy, *la Main du Diable*, ne contient d'inédit que cette bluette de 18 pages. Le reste du volume se compose de nouvelles imprimées dix fois déjà : *un Vaudeville sans se voir*, — *Histoire de tant de charmes*, — *la Vierge noire*, — et *le Moine de Kremsmunster*.

Avec l'or gagné par sa publication, M. Karr, dans l'unique but de faire des économies, assure-t-il, et de ne plus vivre à l'auberge, achète une campagne ravissante à Sainte-Adresse, faubourg d'Ingouville, au Havre¹.

Grâce à la plume de notre écrivain propriétaire, il n'est pas un lecteur qui ne connaisse dans ses moindres détails ce délicieux séjour. Voyez-vous d'ici la porte d'entrée fière de ses opulentes corbeilles de fleurs? N'admirez-vous pas le jardin avec ses beaux arbres si vigoureux et si bien soignés, sa large pelouse verte et son ruisseau limpide qui sanglote sur son sable fin, depuis qu'un maître d'usine du voisinage s'est avisé de lui faire tourner une roue et repasser de petits couteaux?

¹ Il a été obligé de la revendre en 1848.

M. Karr habite Sainte-Adresse pendant tout l'été.

Son manuscrit arrive du Havre par la poste, et un commis intelligent débite les *Guêpes* dans une boutique, louée rue Neuve-Vivienne.

Tous les bénéfices de la vente sont pour l'auteur.

Quand il rentre à Paris, vers la fin de l'automne, on lui rend fidèlement les comptes.

Un jour, en examinant le registre, il croit s'apercevoir que la vente diminue. Sans plus tarder, il rédige une note, et toute la presse annonce, le lendemain, que M. Karr vient d'être tué roide en duel.

Rumeur générale dans Paris. On assiège la boutique.

— Est-il vrai que M. Karr soit mort ? demandent des milliers de visiteurs.

— Hélas! répond le commis, la nouvelle n'est que trop certaine!

Aussitôt les volumes s'enlèvent, s'enlèvent.... C'est une bénédiction! Deux jours suffisent pour vider le magasin. Toutes les collections se réimpriment, et M. Karr prie les journaux de démentir le bruit de sa mort. Il affirme qu'il est vivant, très-vivant, et qu'il jouit d'une santé florissante.

Heureux d'avoir été dupe d'un bruit mensonger, le public achète les *Guêpes* de plus belle, afin de voir si elles ont toujours le même aiguillon.

— Ah çà, quel est donc l'animal qui t'a fait mourir? s'écrie Laurent Jan, rencontrant son ami Karr au foyer de l'Opéra.

— C'est moi-même, très-cher, répond le spirituel écrivain. Mes *Guêpes* ne se vendaient plus.

Après la révolution de 1848, Alphonse Karr se porte candidat aux élections de la Seine-Inférieure. Victime d'une coterie qui lui enlève toutes ses voix dans l'arrondissement du Havre, il n'entre point à la Chambre et se console en reprenant la publication de ses petits volumes.

Ils paraissent alors toutes les semaines, sous le titre de *Guêpes hebdomadaires*.

Aux approches de l'élection présidentielle, il se dévoue corps et âme au succès de la candidature du général Cavaignac. Les *Guêpes* donnent, en regard l'une de l'autre, les deux biographies du vainqueur de juin et du prince Louis-Napoléon Bonaparte. Cette dernière est écrite avec toute la passion du moment.

Quelques jours après, on lisait dans *la Presse* :

« M. Alphonse Karr part demain pour le Havre. Au moyen de l'influence qu'il a acquise dans l'arrondissement par quelques années de séjour, il va appuyer la candidature du général Cavaignac. Nous serions curieux de savoir sur quels fonds seront payés les frais de cette mission. »

Alphonse Karr répondit :

« Monsieur le rédacteur, les frais de mon voyage au Havre se sont élevés à la somme de dix-sept francs soixante-quinze centimes. Ils resteront à la charge de votre dévoué serviteur,

« A. KARR. »

Revenu à Paris, l'auteur des *Guépes* fut décoré de l'ordre de la Légion d'honneur. On ne fit que lui rendre le ruban rouge qu'il avait si noblement cédé à son père.

Nous croyons avoir écrit cette notice avec toute l'impartialité qu'on est en droit d'attendre de notre plume. Si d'un côté de la balance nous avons jeté l'histoire de quelques ridicules bien connus et des re-

proches de charlatanisme, nous plaçons franchement sur l'autre plateau les louanges dues à l'homme et l'incontestable mérite de l'écrivain.

M. Karr fait partie de la Société des gens de lettres.

Jamais il n'a voulu toucher le prix de reproduction de ses *Guêpes*, perçu par l'agence sur les journaux de départements. Il ordonna que les sommes qui lui revenaient fussent versées, chaque mois, dans la caisse de secours de la société.

« Je n'aime pas, dit-il, qu'un poëte, qu'un musicien, puisse aller prendre dans la rue au collet un homme qui fredonne une romance de lui, en disant : C'est trois francs ! »

Alphonse Karr est à Nice, d'où il envoie, chaque semaine, un article au *Siècle*. La vogue de ses *Bourdonnements* n'est

pas moins grande que celle de ses premières productions dans ce genre, dont il a été le créateur et dont il est resté le maître.

Nous terminerons par deux anecdotes, sans lesquelles nos lecteurs trouveraient nécessairement cette biographie incomplète.

Il faut, pour entendre la première, nous transporter encore une fois au pied des falaises de la Manche. Là, nous entrerons chez Rose et Jean Duchemin, ce brave et vicieux ménage de pêcheurs dont Alphonse a raconté la simple et touchante histoire.

Cette histoire, Rose Duchemin l'avait écrite elle-même, car c'est une femme intelligente et réellement au-dessus de sa classe. Alphonse, ayant eu l'occasion de la connaître à propos d'un accident qui la ruinait (la perte du bateau de son mari), obtint pour elle, de la générosité de la

duchesse d'Orléans et par l'entremise de madame d'Elchingen, une somme de cinq cents francs, qui servit à l'acquisition d'un autre bateau. Il acheta, en outre, soixante francs le manuscrit de la bonne femme, et en fit ce charmant livre que tout le monde a lu.

Les pêcheurs sont avarés ; c'est le moindre de leurs défauts.

De méchantes langues parisiennes firent accroire à la mère Duchemin que son collaborateur avait gagné des sommes folles avec l'œuvre commune. Le démon de l'argent l'emporta sur la voix de la reconnaissance, et la femme du pêcheur s'en alla réclamer fort aigrement à l'écrivain sa part dans les bénéfices.

Alphonse, qui a bon cœur, ainsi que vous le diront tous les gens d'Étretat, mais

qui n'est pas endurant, l'envoya paître.

Encore aujourd'hui, la mère Duchemin n'est pas très-convaincue qu'elle n'ait point été victime d'une abominable spéculation.

« — D'ailleurs, raconte-t-elle, les cinq cents francs de madame la duchesse ne nous ont pas d'abord porté grand profit. Nous avons baptisé le bateau du nom de *Lisa Boisgontier*, sans nous douter sous quelle patronne nous le mettions, Jésus! Eh bien, la pêche du hareng a tout à fait manqué cette année-là. Pardine! c'est tout simple, la sainte Vierge n'avait pas voulu entendre nos prières. Mais nous l'avons rebaptisé depuis, et il s'appelle maintenant la *Sainte Anne de Fécamp*. C'est un fier bateau, allez! »

Un de nos amis a pu recueillir textuel-

lement ces paroles de la bouche même de Rose Duchemin.

Nous avons annoncé une seconde anecdote, et l'on devine qu'un de nos bas-bleus émérites va paraître en scène.

Alphonse Karr, à toutes les époques, s'attira de nombreux ennemis par ses tendances à l'épigramme. Il eut le malheur de lancer une ou deux phrases de critique acerbe au bas-bleu dont il est question.

La dame irritée ne s'en remit à personne du soin de sa vengeance.

Un soir, à la brune, elle attend l'auteur des *Guêpes* à la porte de la *Revue des Deux Mondes*, et le frappe d'une arme qu'elle tenait cachée sous un pli de son châle.

Par bonheur, son bras était moins vigoureux que sa haine, et M. Karr en fut quitte pour une égratignure.

Non-seulement le récit exact du *crime* fut publié dans *les Guêpes* ; mais on crut devoir y joindre le dessin de l'instrument contondant qui avait servi à sa perpétration.

C'était un abominable couteau de cuisine !

Alphonse Karr suspendit ce couteau dans son cabinet, à gauche d'une toile qui représente le fameux sauvetage du cuirassier. Il traça au-dessous l'inscription suivante sur une pancarte commémorative :

« Donné par madame L*** C*** à M. Alphonse Karr.... *dans le dos.* »

FIN.

is cite jura dicos

apprendre à mes éditeurs

les vrais

que dit ces lignes

leur tour

ya m'arrivé sur moi

le premier courante

peut-être le second

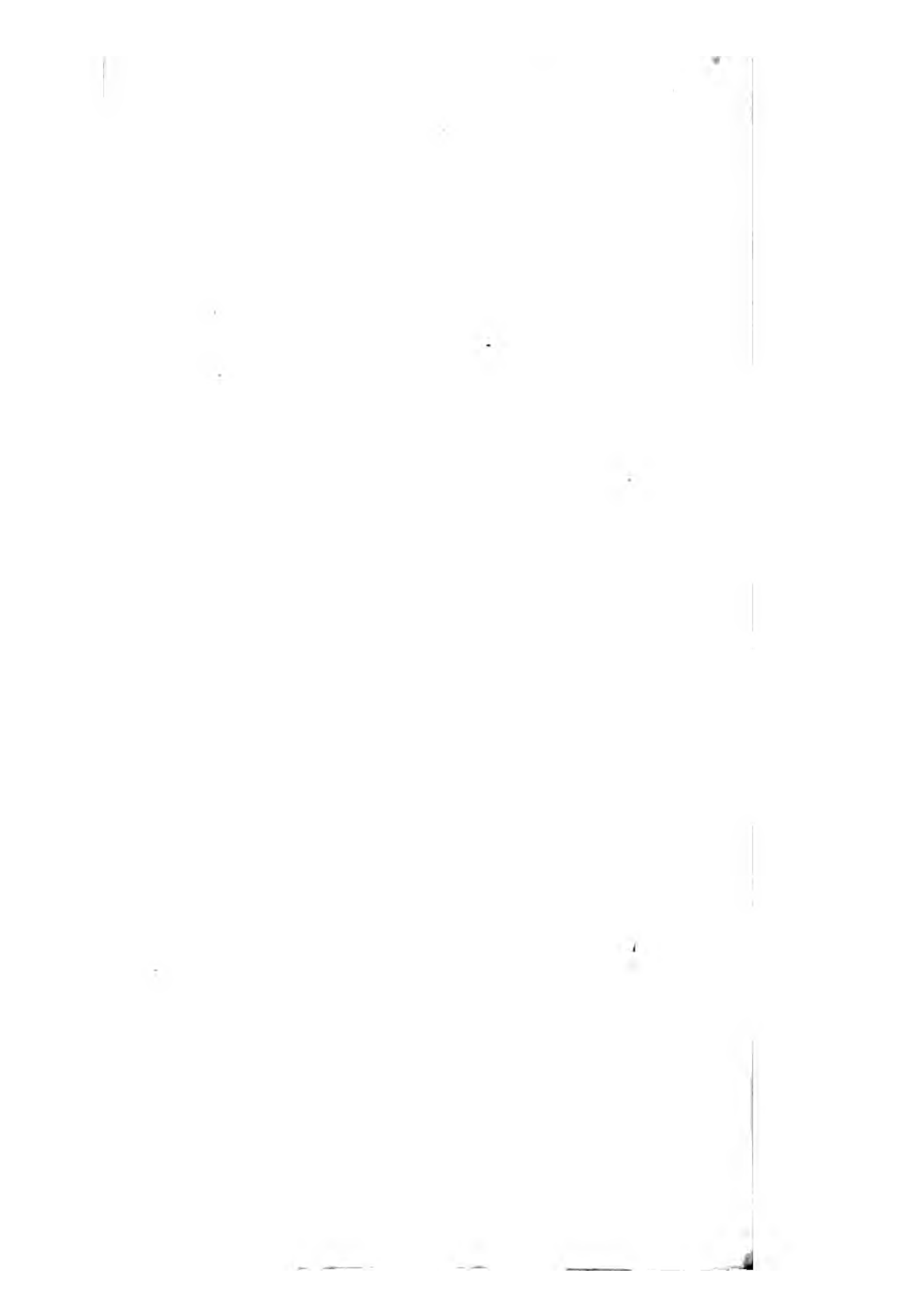
c'est qu'il vous le

fais au — car vous

aimer et resté —

vous de quitter

Paris et
Lyon



GOZLAN

—

CHAMPFLEURY

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

1



Caroy

del

GOZLAN

Madame Ince et du Louvre N. 63 Paris

LES CONTEMPORAINS

GOZLAN

CHAMPELEURY

TAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

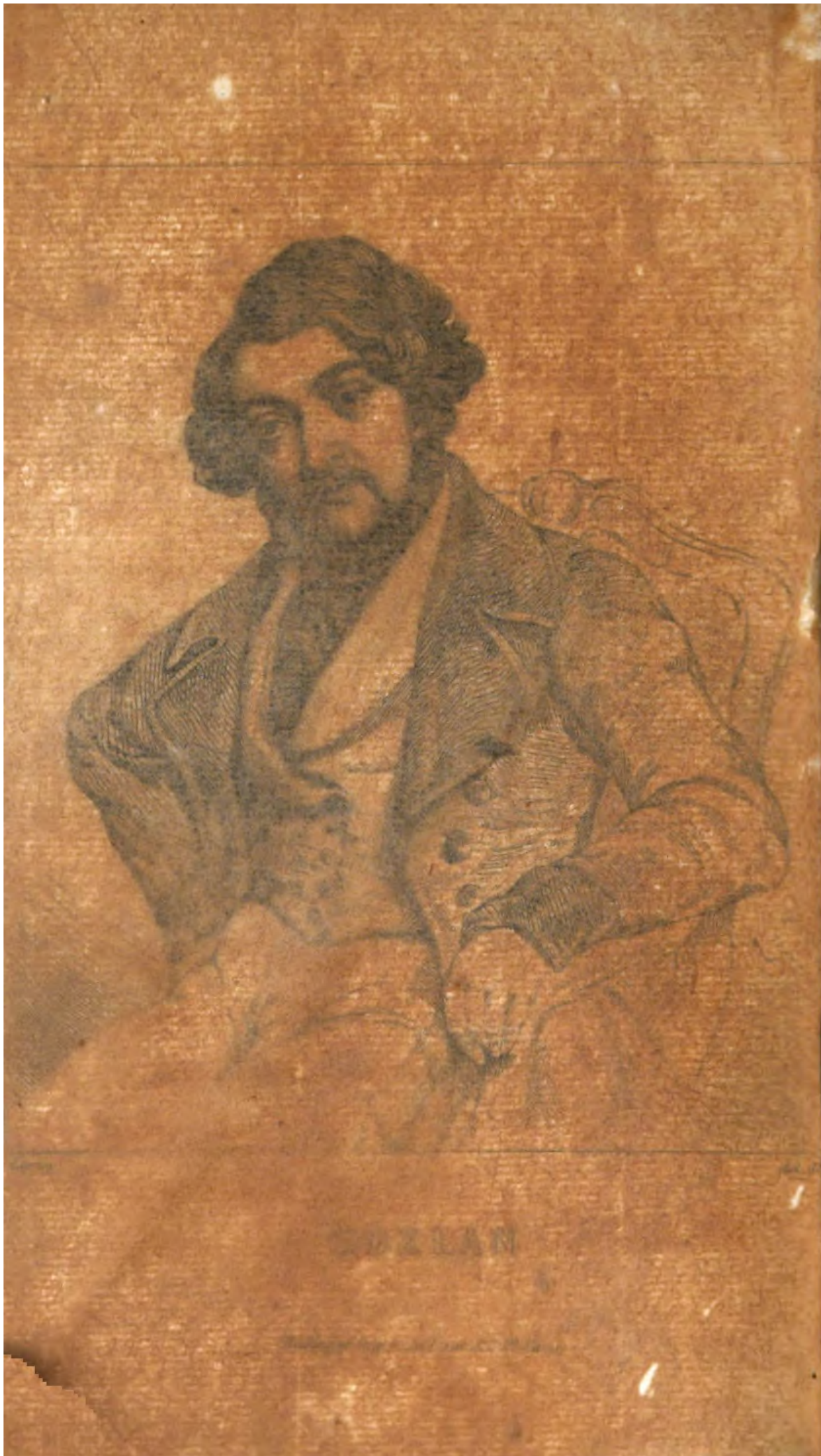
PARIS

MAISONNEUVE, ÉDITEUR

10, rue de la Harpe, 15

1875

L'éditeur et l'auteur se réservent le droit de
et de reproduction à l'étranger.



LES CONTEMPORAINS

GOZLAN

CHAMPFLEURY

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.

Blank text area

Blank text area

Blank text area

Blank text area

Blank text area

Blank text area

Blank text area

Blank text area

LÉON GOZLAN

Par un beau soir d'août, après une distribution de prix solennelle dans un pensionnat de Montmartre, un bourgeois de la rue du Temple ramenait triomphalement chez lui son fils chargé de couronnes.

On suivait le boulevard.

Arrivés à la porte Saint-Denis, nos promeneurs rencontrent des connaissances.

et l'heureux père annonce avec orgueil que son héritier compte le premier prix de version latine parmi ses nombreuses nominations au programme.

Voulant donner une preuve immédiate des progrès extraordinaires du petit bonhomme, il montre l'inscription *Ludovico Magno*, tracée au frontispice du monument en face duquel on se trouvait.

— Traduis-nous cela, mon garçon, dit-il. Qu'est-ce que cela veut dire en langue française ?

— Cela veut dire *porte Saint-Denis*, parbleu ! répond le lauréat avec un aplomb superbe.

Nous trouvons une anecdote à peu près semblable dans la vie de collège de Léon Gozlan.

L'auteur du *Notaire de Chantilly* et du

Médecin du Pecq est né le 21 septembre 1806, à Marseille, patrie de Méry, d'Eugène Guinot, de Louis Reybaud, d'Amédée Achard et de vingt autres écrivains de l'époque.

Son père, un des principaux armateurs de Marseille, le destinait au commerce maritime, et recommandait à ses maîtres de lui enseigner de préférence les langues indispensables aux négociants qui exploitent le littoral de la Méditerranée.

Ces recommandations parurent scrupuleusement suivies.

A la fin d'une année scolaire, Léon conquit à la fois un prix de grec et un prix d'arabe.

M. Gozlan père, enthousiasmé, court sur le port, invite à dîner un capitaine turc et un capitaine grec, et les prévient

que son fils est capable de soutenir avec eux une conversation dans leur langue nationale.

— Avez-vous de l'appétit, mon jeune Hellène ? demande au collégien le capitaine grec, après le potage.

Léon ouvre de grands yeux et ne comprend pas un mot de la phrase. Pourtant le convive s'exprime dans le plus pur idiome du Péloponèse.

— Voyons, enfant, dit à son tour le capitaine turc en très-bon arabe, veux-tu faire avec moi le voyage de Constantinople ?

Point de réponse.

Gozlan fils reste la bouche béante, et considère les deux étrangers avec une détresse comique.

— Eh quoi ! petit fourbe, s'écrie Goz-

lan père avec indignation, voilà comme tu possèdes l'arabe et le grec ?

— Mais, papa, je sais le grec ancien. Beaucoup de mots du grec moderne en diffèrent, et, d'ailleurs, on ne le prononce pas au collège comme à Athènes.

— D'accord... mais l'arabe, petit drôle ! l'arabe ?

— Papa, mon professeur n'a jamais quitté la France. Je vois qu'il ne m'a pas enseigné la véritable prononciation.

— Va-t'en, double effronté ! cria M. Gozlan père. Ton maître est un voleur, et toi... tu ne dîneras pas !

Triste et singulier retour des choses de ce monde !

Notre malheureux collégien fut condamné au pain sec, le soir même de son triomphe à une distribution de prix.

On l'envoya, l'année suivante, dans un établissement où les études spéciales pour les voyages de long cours se faisaient avec plus de conscience.

Ruiné, sous l'Empire, par les corsaires anglais, qui avaient capturé ses vaisseaux, M. Gozlan père tenait à réparer le désastre, et demandait à être aidé par son fils le plus tôt possible.

Ce dernier semblait avoir toutes les dispositions requises pour devenir un loup de mer de premier choix.

A dix-sept ans, Léon fait voile pour l'Algérie avec une cargaison de vin de Champagne.

La traversée est on ne peut plus heureuse ; mais le liquide pétillant, trop chargé de gaz, éclate pendant la route, à fond de cale, et notre héros débarque sur

la côte d'Afrique avec une poche presque vide et un nombre considérable de bouteilles cassées.

Il ne perd pas courage.

D'un caractère vif, hardi, résolu; comptant sur son intelligence, sur son audace, et un peu sur le hasard, il traite avec un navire mexicain en partance pour la Chine.

Mais, à peine a-t-il franchi Gibraltar, qu'une querelle s'élève entre lui et le commandant du bord.

On dépose le jeune homme à terre, et presque aussitôt il s'associe à une troupe de caboteurs décidés à explorer les côtes d'Afrique, jusqu'au Sénégal.

Dans cette excursion, Léon Gozlan court un danger terrible.

Tandis qu'on relâche dans une île pour

faire de l'eau, son capitaine et lui, descendus à terre, se préparent à chasser durant quelques heures.

Ils se trouvent en présence d'une nature splendide, et font lever à chaque pas des oiseaux d'un si merveilleux plumage, que Léon Gozlan, déjà poète, s'imagine voir « de l'or, de la nacre, du soufre et de l'ébène qui volent ¹. »

Un phénomène étrange frappe ses regards.

Ce phénomène a lieu sur un arbre, dont toutes les feuilles s'agitent, bien qu'il n'y ait pas un souffle dans l'air, et prennent tour à tour, à chaque seconde, les nuances les plus éclatantes et les plus variées.

¹ Il a rendu compte lui-même, dans *le Musée des Familles*, de ses impressions de voyage au Sénégal.

Léon s'approche.

Aussitôt le bleu, le rouge, le violet et l'or tourbillonnent et disparaissent à tire-d'aile. Notre chasseur, en extase, ne songe pas à envoyer la moindre balle à ce prisme éblouissant qui s'envole.

Tout à coup une espèce de grognement le fait tressaillir.

D'un bois de palmiers voisin débusque un nègre à stature colossale, dont les flancs sont ornés d'une ceinture de maroquin rouge, garnie de poignards.

Un second nègre sort du bois, puis un troisième, puis dix, puis vingt, puis cinquante, puis autant qu'il y avait tout à l'heure d'oiseaux sur l'arbre.

Cette noire phalange se dispose à entourer Léon Gozlan, qui cherche de l'œil son capitaine et ne l'aperçoit plus. Mais

une détonation se fait entendre. Il crie de toutes ses forces, et le second chasseur accourt.

Les voilà deux contre cent nègres, dont l'œil est plein de menace et de convoitise.

Gozlan croit comprendre à leurs signes qu'ils demandent de la poudre. Il vide sa poudrière dans les mains qui se tendent, et son capitaine l'imite, tout en prenant soin, l'un comme l'autre, de se rapprocher graduellement du rivage et de ne pas laisser les nègres former cercle autour d'eux.

La poudre épuisée, nos chasseurs distribuent des plombs ; mais les plombs s'épuisent à leur tour, et cinquante nègres, qui n'ont rien eu dans le partage, poussent des cris féroces, parviennent à en-

tourer les deux marins, encore à plus de trois cents pas de la mer, et font mine de vouloir les dépouiller de leurs armes.

— Alerte, capitaine, ou nous sommes perdus ! crie Gozlan.

Tous deux, alors, avec cette énergie que donne l'imminence du danger, brandissent leur carabine, assomment à coups de crosse les nègres les plus entreprenants, s'ouvrent un passage, et courent à toutes jambes du côté de leur barque.

Un insulaire est sur le point d'atteindre Léon, qui se retourne et se met en défense.

Aussitôt le nègre lui lance son poignard à la tête.

L'arme siffle, fend la main que le jeune homme avait élevée pour parer le coup,

et lui fait dans le front une entaille profonde ¹.

A la vue du sang qui coule, la horde sauvage pousse des hurlements sinistres.

Mais Gozlan blessé n'est pas vaincu.

D'un vigoureux coup de crosse il étend roide mort son agresseur, décharge sa carabine sur le groupe, rejoint en deux bonds son capitaine occupé à démarrer la barque, et tous deux prennent le large, après avoir encore assommé cinq ou six nègres qui essayaient de les poursuivre à la nage.

Heureusement notre héros ne fut pas deux fois acteur dans un pareil drame.

La rancune de Léon Gozlan contre la

¹ Léon Gozlan montre encore aujourd'hui la cicatrice de cette blessure.

race africaine ne le décida jamais à faire le commerce des esclaves, ainsi que plusieurs de ses ennemis ont osé le prétendre.

Il vit les caboteurs opérer leurs transactions ignobles sans y prendre part.

Du reste, s'il avait besoin d'être lavé d'une accusation semblable, l'état de pauvreté dans lequel il regagna la France le justifierait complètement.

— Quelle impression avez-vous rapportée du spectacle de la traite des noirs ? lui demandait une dame trop curieuse.

— Une vive admiration pour les blondes, lui dit notre ex-marin.

La dame était brune.

Intimement convaincu que jamais il ne s'enrichirait par le cabotage, le jeune homme ne quitta plus Marseille, où il sol-

licita et obtint une place dans l'enseignement. Il y avait si peu de rapport entre cette carrière et la précédente, que chacun lui disait :

— Mais pourquoi diable vous faire professeur ?

— J'enseigne pour apprendre, répondait Gozlan.

De cette époque datent ses premiers essais en littérature, et nous le voyons arriver à Paris, en 1828, avec un volume de poésies fugitives, que personne, hélas ! ne voulut lui acheter.

Léon Gozlan n'était point assez riche pour conclure un de ces marchés inqualifiables dont nous aurons un jour à rendre compte, et qui ont fait gagner dix mille écus de rente à certain éditeur de la rue des Beaux-Arts.

Que cette fortune lui soit légère !

Voyant qu'il ne plaçait point les produits de sa plume, Gozlan se décida, pour vivre, à entrer, en qualité de commis, chez un libraire, et à vendre les ouvrages des autres.

Méry, son compatriote, le tira de cette extrémité fâcheuse, et lui ouvrit les horizons du journalisme.

L'Incorruptible, dirigé par Lhérie, beau-frère de Brunswick, et *le Figaro*, que Nestor Roqueplan tenait alors sous sa tutelle, accueillirent le jeune Marseillais et lui commandèrent des articles¹.

— Vous êtes du pays des hommes de talent, lui dit Nestor. Je suis sûr, en con-

¹ Il fut aussi l'un des plus actifs rédacteurs du *Vert-Vert*, du *Corsaire* et d'une foule d'autres petits journaux.

séquence, que vous m'apporterez beaucoup d'esprit et de verve. Mais, vous le saurez, mon cher, on n'entre ici qu'avec une *haine*. Si vous n'en avez point, empruntez-en une !

Nestor, dans ce nouveau rédacteur, fit une acquisition rare.

Dès le premier jour, Gozlan se montra de première force. Agressif de sa nature et frondeur, il donna bientôt au journal les articles les plus mordants et les plus acérés. Chacun tremblait devant ses attaques, et lui ne redoutait personne. Qui-conque s'avisait de lui tirer un cheveu était sûr de se faire arracher un œil.

Parfois néanmoins il se montrait débonnaire et se contentait d'assommer l'agresseur avec l'arme dont on essayait de faire usage pour le combattre.

Un audacieux s'avisa d'écrire que Gozlan avait été pirate, et qu'il avait tué son capitaine.

« Ce monsieur a parfaitement raison, répondit Gozlan. J'ai, en effet, tué mon capitaine; mais il oublie quelque chose: après l'avoir tué, je l'ai mangé. »

Notre journaliste fut le premier qui décora les républicains de l'épithète originale de *bousingots*.

Trouvant la plaisanterie de mauvais goût, ces messieurs se mirent en rage.

La cité Bergère fut envahie, un soir, par une bande armée, qui poussa des hurlements sous les fenêtres du journal et provoqua ses rédacteurs au combat.

C'étaient les *bousingots*.

Ils arrivaient là cinquante ou soixante,

terribles, menaçants, avec la barbe inculte et le large chapeau de l'ordre.

Léon Gozlan et ses collaborateurs, voyant les bureaux envahis, jouèrent de l'espadon, et contraignirent leurs adversaires barbus à descendre beaucoup plus vite qu'ils n'étaient montés.

Trois sergents de ville achevèrent la déroute.

Heureux d'avoir vaincu les *bousingots* par le ridicule et par le sabre, notre héros inventa, pour le plus grand plaisir des lecteurs du *Constitutionnel*, ce fameux serpent de mer, destiné à reparaître dans les colonnes du patriarche toutes les fois que la Chambre ne lui fournissait plus de tartines.

Ce gigantesque cauard était nourri et entretenu par Léon Gozlan.

Après s'être révélé journaliste, tout à coup et sans préambule, le spirituel écrivain aborde la nouvelle, et devient brusquement et sans transition le plus habile des conteurs. A cette lave d'esprit qui a débordé dans *le Figaro* succèdent des narrations tranquilles, dictées par un fin talent d'observateur, et pleines de trait, d'aisance et de charme.

Gozlan n'a point de rival pour le genre satirique gracieux.

Les premières nouvelles qu'il publia dans *la Revue de Paris* et dans *l'Europe littéraire* se distinguent par un incontestable mérite de verve soutenue et d'originalité piquante.

Il passa bientôt de la nouvelle au roman, et fit paraître, en 1836, *le Notaire de Chantilly*.

Le titre principal du livre était *les Influences*. Embrassant tout d'abord un cadre vaste et défini, Gozlan se proposait de peindre tous les hommes qui exercent sur la société quelque action puissante, comme le notaire, le médecin, le juge ¹, le député, le prêtre, etc.

Mais il crut devoir s'arrêter au second tableau, qui est *le Médecin du Pecq*.

Nous pensons que l'avènement de *la Comédie humaine* fut pour quelque chose dans cette détermination. Il céda la place à Balzac, son maître.

En 1837, parurent *Socrate Leblanc*,

¹ Un lecteur malin nous signale dans les œuvres de notre héros certaine diatribe violente contre le procureur du roi (style d'histoire ancienne), et nous prie de la reproduire. Elle commence ainsi : « Buffon, dans son immortelle histoire des carnivores.... » Mais à quoi bon réveiller les procureurs du roi qui dorment ?

Washington Levert et les Méandres.

Sous ce dernier titre Gozlan rassembla douze nouvelles délicieuses, dont l'une surtout, *Comme on se débarrasse d'une maîtresse*, est un chef-d'œuvre de style, de grâce et de sentiment ¹.

Une nuit blanche, — Rosemary, — Céleste, — le Château de Rambouillet, — le Plus beau rêve d'un millionnaire,

¹ Les autres nouvelles sont : *la Main cachée, — la Villa Marivigliosa, — une Visite chez Bernardin de Saint-Pierre, — le Blocus continental, — le Fifre, — Dernier épisode du Naufrage de la Méduse, — Elisa Mercœur, — Léopold Spencer, — Oglou le Pirate, — le Premier Navire à vapeur en Afrique, — et Du pont d'Arcole à Montereau.* Léon Gozlan publia, vers 1839, *les Tourelles, histoire des châteaux de France*, ouvrage curieux, qui tient à la fois du roman et de l'histoire : du roman, par la forme dramatique et descriptive; de l'histoire, par la science et par la véracité. Peu de livres sont écrits d'une manière plus attachante et en plus belle prose.

— et *la Dernière sœur grise* furent publiés de 1840 à 1842.

Notre écrivain, à cette époque, aborda pour la première fois le théâtre. Sa première tentative fut un succès. Tout Paris courut applaudir à l'Odéon *la Main droite et la main gauche*.

Mais que de tracasseries l'auteur de ce drame eut à subir !

Gozlan destinait d'abord son œuvre à la Renaissance. A peine le théâtre eut-il envoyé le manuscrit à la censure, que la police ombrageuse de M. Guizot en fit expédier une copie à Londres. Le *Times* publia une traduction de la pièce et démontra que l'Angleterre y était attaquée de la façon la plus indigne.

Aussitôt Guizot de faire suspendre les répétitions.

L'auteur réclame. On l'oblige à de nombreuses coupures, et les études reprennent. Mais les susceptibilités anglaises ne sont point calmées. Guizot tremble, et la pièce est de nouveau proscrite.

Enfin, les ciseaux ministériels s'étant une seconde fois exercés sur le drame, on annonce la première représentation. Le public est à la porte et les bureaux vont s'ouvrir, quand arrive tout à coup une estafette de Guizot.

Sous les yeux de la foule, un garçon de théâtre colle sur l'affiche cette bande significative :

RELACHE PAR ORDRE.

Aussitôt le public s'exaspère. Tout se devine. Des jeunes gens franchissent les

balustrades, mutilent à coups de canifs la bande fraîche encore et ne laissent plus subsister que :

.. LACHE PAR ORDRE.

Gozlan était vengé.

Ce fut alors qu'il porta sa pièce à l'Odéon. La rancune ministérielle l'y suivit : on ne laissa représenter l'œuvre qu'après de troisièmes et larges coupures.

Dans *la Main droite et la main gauche*, madame Dorval se décida pour la première fois à jouer un rôle de mère. Elle fut applaudie avec enthousiasme. Néanmoins, dès le second acte, un accident bizarre faillit compromettre le succès.

Madame Dorval rentra tout à coup dans la coulisse en donnant des signes de co-

lère et de désespoir. Elle crachait, tous-
sait et se raclait la langue.

— Eh ! bon Dieu ! qu'avez-vous ? crie
Gozlan, courant à elle.

— Ah ! mon ami ! répond l'actrice suf-
foquée, figurez-vous... Miséricorde ! j'é-
touffe !

— Parlez, je vous en conjure.

— Les brigands !... ils m'ont donné du
chat !

— Du chat ? fit Gozlan confondu.

— Oui, mon ami, du chat !... C'est
horrible ! A chaque mot que je prononçais
tout à l'heure, il m'entrait dans la bouche
au moins cinquante poils.

Ce disant, la malheureuse comédienne
continuait de se gratter la langue, deman-
dant à cor et à cris de l'eau pour se garga-

riser. Elle avait avalé quelque chose comme la moitié de sa pelisse, dont la fourrure, extrêmement suspecte, se détachait au moindre mouvement et volait jusque dans sa gorge.

La crise eut enfin un terme.

Dorval changea de pelisse et reparut sous la rampe.

A ses côtés, dans la pièce de Gozlan, jouait l'illustre Bocage.

Celui-ci avait beaucoup chicané l'auteur aux répétitions, à propos de certain passage où Gozlan compare les amoureux à des oiseaux qui gazouillent.

— Monsieur, lui dit le sagace artiste, aussi fort en littérature qu'en politique, le parterre n'aime absolument que les oiseaux rôtis.

— Ah! c'est ce que nous verrons! fit Gozlan.

Le jour de la première, Bocage crut devoir revenir à la charge, uniquement dans l'intérêt de l'auteur.

— Eh bien, demanda-t-il, enlevons-nous les oiseaux?

— Pas le moins du monde, répondit Gozlan.

— Je serai sifflé, monsieur.

— Non, vous serez applaudi.

Effectivement le public reçut on ne peut mieux la tirade, et Gozlan, voyant son interprète quitter la scène, lui cria :

— Vous aviez tort, nos oiseaux passent.

— Il fallait Bocage, monsieur, pour faire avaler ces oiseaux-là! répondit le modeste et grand artiste.

Eve, drame en cinq actes, représenté l'année suivante à la Comédie-Française, n'eut pas le succès de *la Main droite et la main gauche*.

Trop de faits, trop d'incidents, et, disons-le, trop de mots spirituels, nuisirent à la simplicité de l'œuvre, à la netteté de l'ensemble. *Notre-Dame des Abîmes* permit à Gozlan de prendre une revanche à l'Odéon. Toutefois, cette dernière pièce est moins remarquable que *les Cinq minutes du Commandeur*, drame tombé au même théâtre, et où des juges compétents ont reconnu de grandes et sérieuses beautés.

En 1848, à une époque où les administrations théâtrales étaient en désarroi, Gozlan fit d'excellentes recettes avec son *Livre noir*.

Nous avons oublié de dire en temps et lieu que Louis-Philippe, depuis la persistance toute méridionale de notre héros à faire jouer *la Main droite et la main gauche*, lui conservait une rancune profonde. Sur chaque liste de décorations, la plume royale biffait le nom de Léon Gozlan, ce qui ne laissait pas que d'être assez triste pour l'amour-propre de l'écrivain... et pour son habit noir.

— Il faut pourtant vaincre l'obstination de ce vieux bonhomme ! dit un jour assez irrespectueusement madame de Girardin, dont Léon fréquentait les soirées intimes.

Elle va trouver le ministre Salvandy et lui monte la tête.

L'auteur d'*Alonzo* court plaider dans le cabinet du roi la cause du protégé de la dixième Muse.

Mais Louis-Philippe lui coupe la parole.

— Impossible ! s'écrie-t-il, impossible ! M. Gozlan est mon ennemi.

— Je ne le savais pas, répond le ministre. Dorénavant, sire, je ferai viser mes lettres de nomination par le commissaire de police.

Cette réponse un peu verte trouble le monarque.

L'auteur des *Méandres* n'est point effacé de la liste. On l'appelle au ministère pour lui apprendre cette bonne nouvelle. Comme il attend son tour d'audience, assis dans les antichambres, Roger de Beauvoir survient.

— Que fais-tu là ? demande-t-il à Gozlan.

— Mon cher, répond le spirituel ro-

mancier, je fais les stations de la croix.

De 1843 jusqu'à ce jour, notre écrivain n'a pas négligé le livre pour le théâtre. *Aristide Froissart*, son roman le plus original et le plus excentrique, — *les Nuits du Père-Lachaise*, dont le succès fut immense, — *le Dragon rouge*, — *les Aventures merveilleuses du prince Chênevis et de sa jeune sœur*, — *le Tapis vert*, — *les Vendanges nouvelles*, — *la Ville des gens de bien*, — *la Comtesse de Bresnes*, — *Suzon la cuisinière*, — *la Première Jalousie*, — *Trois fronts pour un diadème*, — et *Georges III*, sa dernière publication, peuvent convaincre ceux qui douteraient du talent et de la fécondité de l'auteur ¹.

¹ Il serait trop long d'énumérer toutes les œuvres qu'il a produites. Cependant il est impossible de pas-

Néanmoins, il faut le dire, Gozlan réussit mieux dans la nouvelle que dans le

ser sous silence *l'Histoire de cent trente Femmes et la Comédie des Comédiens*. Ce dernier livre renferme six nouvelles, dont l'une, *le Lilas de Perse*, mériterait d'être signée Balzac. *Un Homme plus grand que Charles-Quint*, — *l'Oiseau en cage*, — *l'Agneau*, *la Vache et le Pigeon*, — *les Belles Folies*, — *Échec à l'Éléphant* — et *la Terre promise* doivent être aussi ajoutés à la liste des meilleures élucubrations de Léon Gozlan. Sous ce titre, *la Folle du Logis*, il vient de réunir huit nouvelles adorables : *une Vengeance en miniature*, — *les Lettres d'amour*, — *le Feu, histoire de quatre savants*, — *Pour un Cheveu blond*, — *Encore une Ame vendue au Diable*, — *les Petits Machiavels*, — *Mouton*, — *Voyage de M. Fitz-Gérald*. Il a enrichi le livre des *Cent et Un* de deux morceaux remarquables : *la Morgue et le Napoléon noir*. Tour à tour on l'a vu collaborer à *la Revue des Deux Mondes*, à *la Revue de Paris*, au *Keepsake américain*, à *l'Artiste*, à *la Revue britannique*, au *Journal des Connaissances utiles*, au journal maritime *le Navigateur* et à la publication des *Français peints par eux-mêmes*. Les bibliographes Louandre et Bourquelot prétendent que Léon Gozlan signa plusieurs nouvelles importantes du pseudonyme de RAYMOND, et qu'il publia chez Ladvocat, à la fin de 1828, sous le manteau de l'anonyme, un livre assez lesté, qui a pour titre *les Mémoires d'un Apothicaire*.

livre de longue haleine. Chez lui, la corde du cœur ne vibre pas avec assez de puissance, les passions sont froides, le drame manque de souffle.

Gozlan n'émeut que médiocrement, parce qu'il n'est point ému lui-même.

Les pages où il se montre véritablement supérieur sont toujours celles où sa plume suit le courant de la fantaisie, de l'observation fine, du sarcasme spirituel et de l'humour.

Peu de littérateurs ont salué la Révolution de 1848 avec enthousiasme.

Bien que cette Révolution le débarrassât de Louis - Philippe, son ennemi, Léon Gozlan n'eut pour elle aucun élan sympathique.

On déplorait, au cercle de madame de Girardin, la triste perspective que le nou-

vel état de choses offrait aux lettres. Un feuilletoniste, assis près de Gozlan, lui dit avec angoisse :

— Mais que ferons-nous de notre plume ?

— En effet, cela devient inquiétant, répond l'auteur du *Médecin du Pecq*. Moi, je vais acheter une boutique d'épiciers rue Saint-Denis, et je prendrai pour enseigne : *A la plume qui file*.

Peu de jours après Février, notre héros est accosté dans la rue par un *bousingot* de vieille souche, le citoyen Durand de Saint-Amand, devenu gouverneur des Tuileries.

Ce galant homme l'invite à dîner au château.

— Très-volontiers, dit Gozlan, Louis-Phi-

lippe ne m'aurait pas ainsi prié à sa table. La République a du bon. Dîne-t-on bien chez vous ?

— Ma foi ! le mieux possible. Du reste, vous verrez, répond le gouverneur.

On entre.

Le couvert est mis, et l'on apporte un potage, au milieu duquel circulent une myriade de petits grains noirs qui ne semblent pas témoigner en faveur de la propreté des cuisines.

Gozlan mange avec répugnance et n'ose rien dire.

Mais, voyant tous les plats qui arrivent saupoudrés de ces atomes noirâtres, il ne peut réprimer son inquiétude, bien que le service exhale un fumet délicieux.

— Quel diable d'ingrédient votre cuisi-

nier fourre-t-il dans ses casseroles? demande-t-il à son hôte.

— Mon cher, répond celui-ci, les insurgés n'ont eu peur ni du vin des caves, ni du gibier des offices; mais ils ont eu peur des truffes. Ne les connaissant pas, ils craignirent de s'empoisonner. Nous profitons de leur ignorance culinaire, et nous mangeons tous nos plats aux truffes.

Gozlan, rassuré, fêta la table républicaine et dîna comme un roi.

La semaine suivante, il fut moins bien traité au Luxembourg, où Charles Blanc, son ami, voulut le conduire. C'était la veille de la retraite de Louis Blanc; le repas fut très-maigre.

— Vous voyez, lui dit le chef de la commission des travailleurs, nous ne mangeons point ici d'ananas, quoi qu'on

dise. Au surplus, je quitte le Luxembourg.

— Diable! fit Gozlan. Je ne croyais pas assister au dernier banquet des jacobins!

Fort peu jacobin lui-même, il s'avisa, dans *la Goutte de lait*, petite comédie représentée, vers cette époque, à la Comédie-Française, de tourner les prétentions aristocratiques en ridicule, et la gentilhommerie parisienne lui organisa une chute retentissante.

Les deux premières représentations excitèrent l'ouragan des sifflets.

A la troisième, il y eut bataille au parterre. Un claqueur reçut une blessure mortelle. On traîna pendant cinq minutes un vieillard par les cheveux, et l'on assomma plus ou moins cinquante indivi-

pus. Tous les souvenirs d'*Hernani* et des luttes romantiques furent éclipsés.

Gozlan reprit sa pièce, et ne voulut jamais permettre qu'on la livrât à l'impression. C'était le moyen le plus simple d'étouffer la querelle.

Ses autres comédies ou vaudevilles eurent une destinée moins orageuse.

Un Cheveu blond, — *Trois Rois, trois Dames*, — *le Coucher d'une Étoile*, — *Dieu merci, le couvert est mis*, — et *le Lion empaillé* ne furent interrompus que par les applaudissements.

A la Comédie-Française, *Une Tempête dans un verre d'eau*, — *la Queue du chien d'Alcibiade*, — *la Fin du roman*, ont égayé tour à tour et rajeuni le répertoire. *Le Gâteau des Reines*, au même

théâtre, vient d'obtenir un glorieux accueil.

Nous avons dit que notre héros n'aimait point la République. Celle-ci pourtant daigna lui faire les plus flatteuses avances.

Une fois les pavés de Juin remis en place, le général Cavaignac ouvrit ses salons.

Il y convia les notabilités parisiennes.

Entendant, un soir, annoncer Léon Gozlan, il courut à sa rencontre, et lui dit avec cet air aimable qu'on a toujours soupçonné d'être de l'affectation :

— Monsieur, on ne peut s'être moins vu et se connaître davantage.

A la fin de 1849, une violente atteinte de choléra faillit enlever le spirituel écrivain. Il alla chercher hors de la frontière le retour de ses forces, et visita Bruxelles.

Comme il se promenait par les rues de la ville, un portrait enluminé attire ses regards à l'étalage d'un libraire. Ce portrait offre sa ressemblance exacte, sauf des joues roses et des cheveux blonds.

Or notre enfant de Marseille est bronzé comme un Maure, et ses cheveux sont plus noirs que l'aile du corbeau.

Entrant dans la boutique, il demande :

— Quel est ce portrait ?

— C'est celui de M. Léon Gozlan, répond le libraire.

— Bah !... Voyez ma tête, dit l'original, ôtant son feutre. Permis à vous, monsieur, de contrefaire mes livres, mais ne contrefaites plus mes cheveux !

Avant de quitter Bruxelles, Léon Gozlan n'oublia pas de s'acquitter d'une commis-

sion très-importante que lui avait donnée Laurent Jean.

Ce dernier, aussi peu républicain que son illustre ami Balzac, souffrait beaucoup d'entendre le cri perpétuel de *Vive la République!* et menaçait de tomber malade d'une envie rentrée de crier autre chose.

— Heureux mortel! dit-il en voyant Léon partir pour la Belgique. Tu vas chez un peuple qui se livre sans gêne à son enthousiasme. Je te supplie, je te conjure de crier pour moi bien fort et à plusieurs reprises : *Vive le roi!* Tu m'indiqueras dans une lettre le jour où tu auras eu ce bonheur.

Gozlan jura d'exécuter ce qu'on lui demandait.

Il alla donc, à Bruxelles, se placer en

faction dans le voisinagē du château royal.

Quand Léopold vint à paraître, le consciencieux auteur déploya toute sa puissance pulmonaire pour s'acquitter de la promesse qu'il avait faite à Laurent Jean. Puis il se dirigea sur Anvers, avec la satisfaction que donne un devoir accompli.

Notre héros vécut longtemps lui-même dans l'intimité de Balzac.

Il a donné à *la Revue contemporaine* de curieux souvenirs des Jardies, cette maison fabuleuse, dont le grand romancier s'était fait l'architecte, et qu'il voulait enrichir de toutes les merveilles des arts.

Sur les murs encore blancs, Balzac avait charbonné ces phrases candides :

« Ici, un plafond d'Eugène Delacroix; — ici, du marbre de Paros; — ici, une boiserie de cèdre; — ici, des panneaux de palissandre; — ici, une fresque d'Ingres. »

Arrivant aux Jardies, et voyant ces féeriques projets, Gozlan, railleur, écrivit sur une place encore nette :

« Ici, un tableau de Raphaël hors de prix, comme on n'en a jamais vu, et comme il n'y en a pas. »

Quelqu'un lui demandait un jour.

— Savez - vous de quoi Balzac est mort ?

— De quarante volumes, répondit Gozlan.

Lorsque *Vautrin* fut suspendu par le

pouvoir, notre héros essaya d'obtenir du ministère une indemnité pour le théâtre et pour l'auteur. M. de Rémusat répondit par un refus, alléguant que le ministre auquel il venait de succéder avait absorbé tous les fonds.

— Il est fâcheux, monsieur, dit Gozlan, qu'en France un ministre se trouve toujours placé entre le mal qu'a fait son prédécesseur et le bien qu'il laissera à faire à son successeur.

Plus Léon Gozlan travaille, plus il progresse dans l'art si difficile de composer avec simplicité et d'écrire avec goût. Son imagination n'éprouve pas la moindre fatigue ; elle rayonne de jeunesse et de fraîcheur.

Gozlan est un écrivain de la vieille roche.

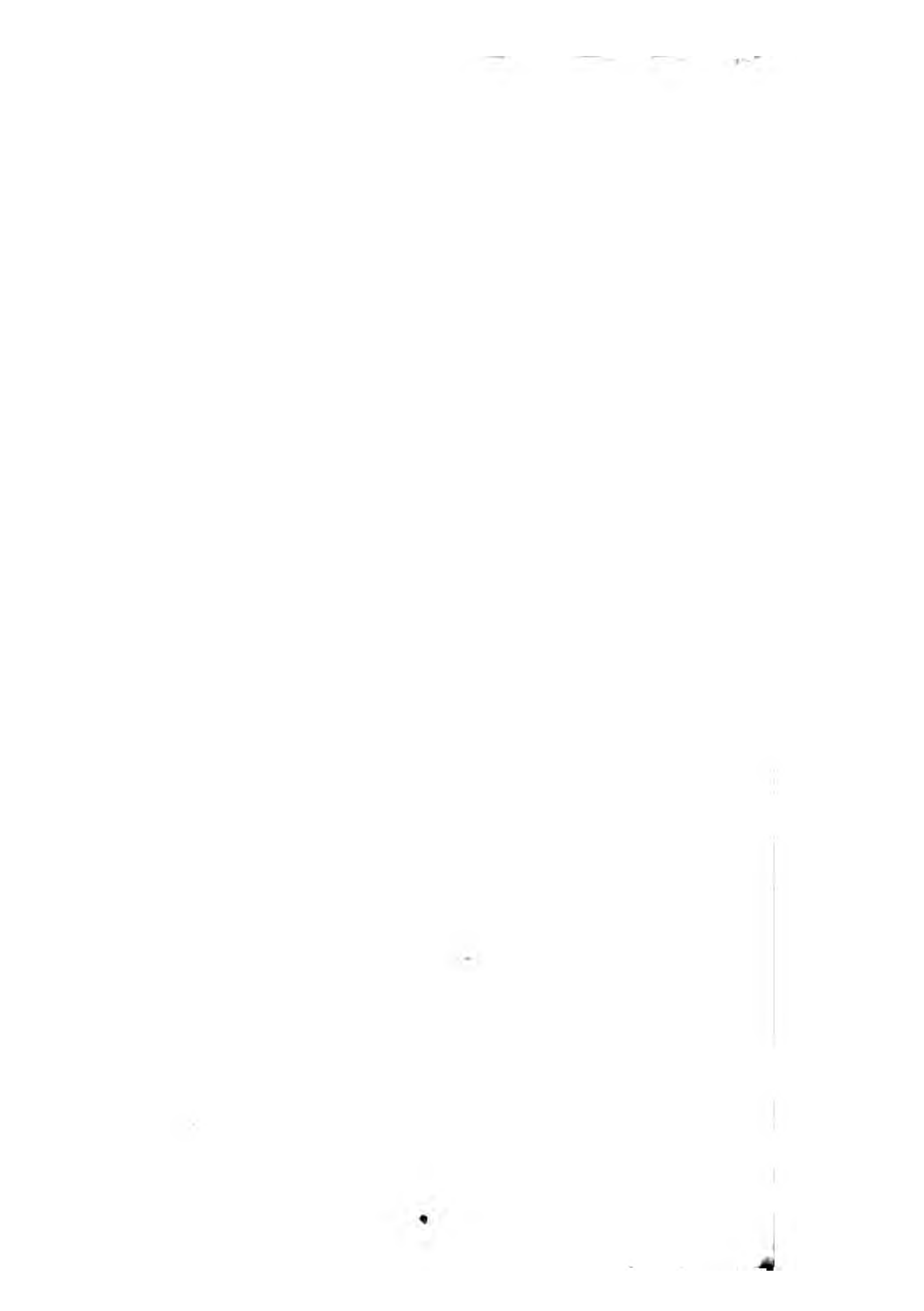
Il respecte son art et lui voue une adoration constante. Ses productions les plus légères sont châtiées et polies avec un soin extrême.

A l'exemple de beaucoup d'hommes de lettres, il se lève à deux heures du matin, s'excite à la veille par quelques gorgées de café, et travaille jusqu'à neuf heures.

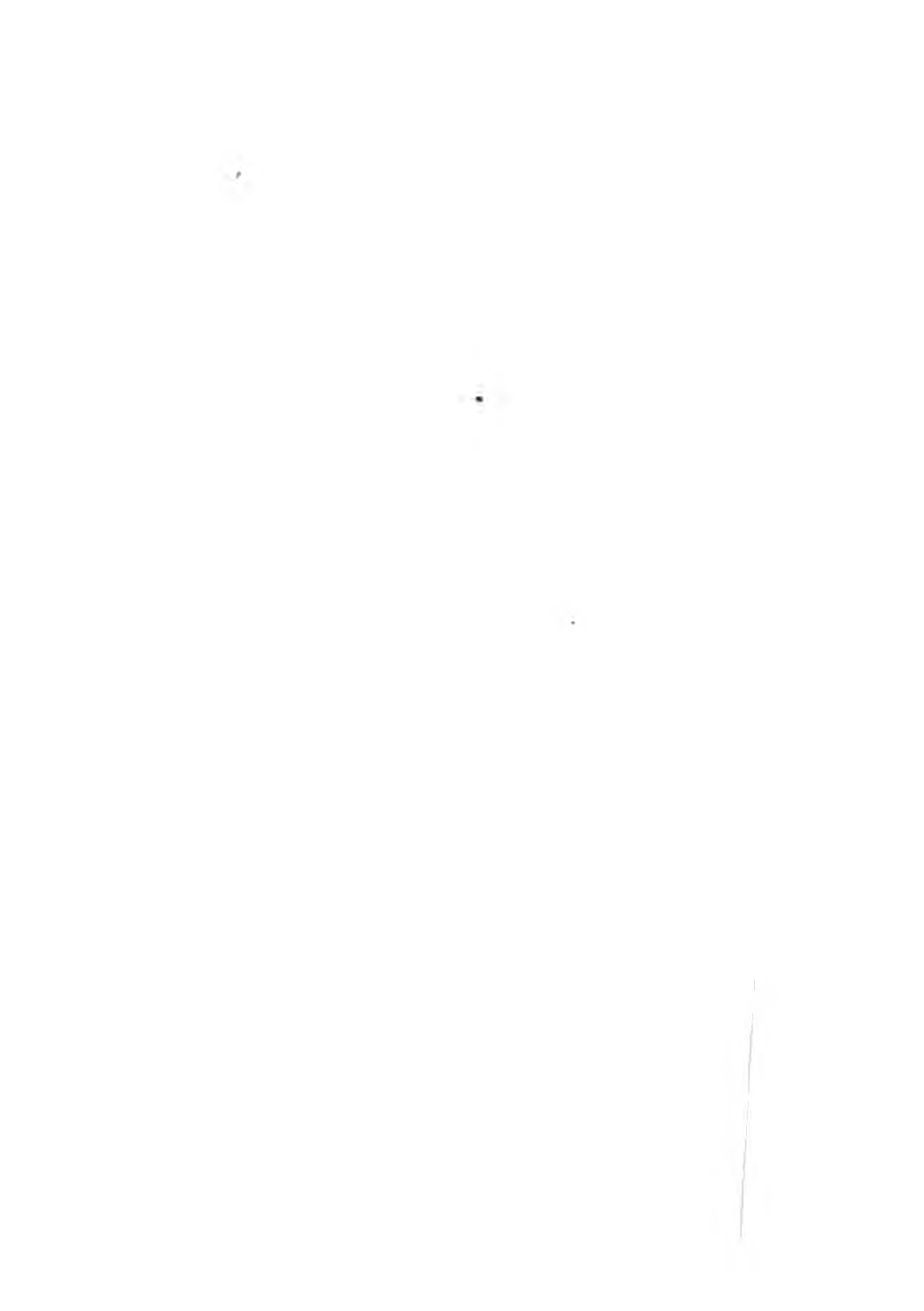
Figaro prétend que l'auteur du *Notaire de Chantilly* va publier ses *Mémoires*. Allons donc ! le héros de cette notice est connu pour sa dignité de caractère et sa haine du charlatanisme. Il est incapable de se livrer aux indécentes spéculations du mousquetaire Dumas et de madame Sand.

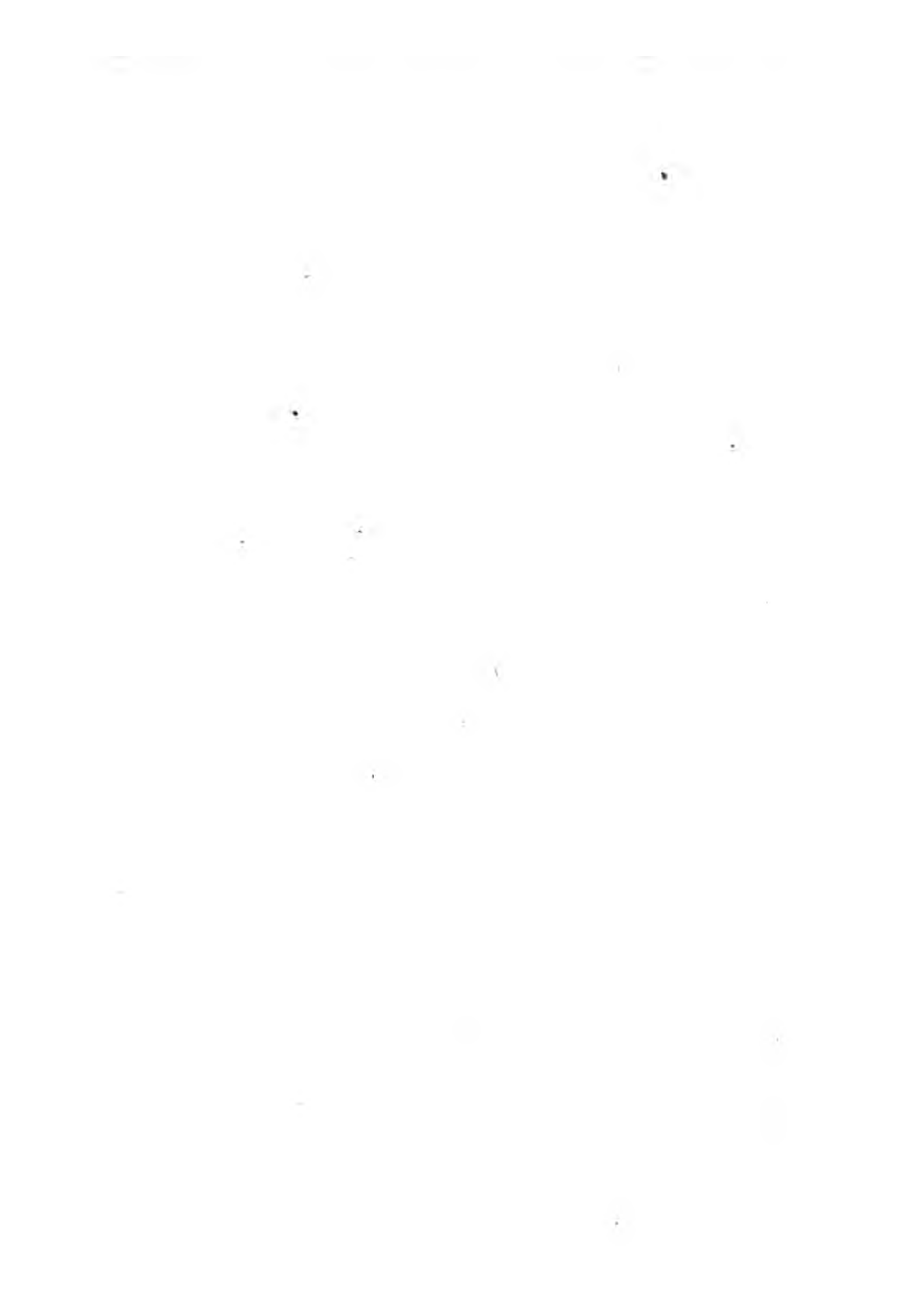
Ah ! barbier d'enfer, où prends-tu tes nouvelles ?





CHAMPFLEURY





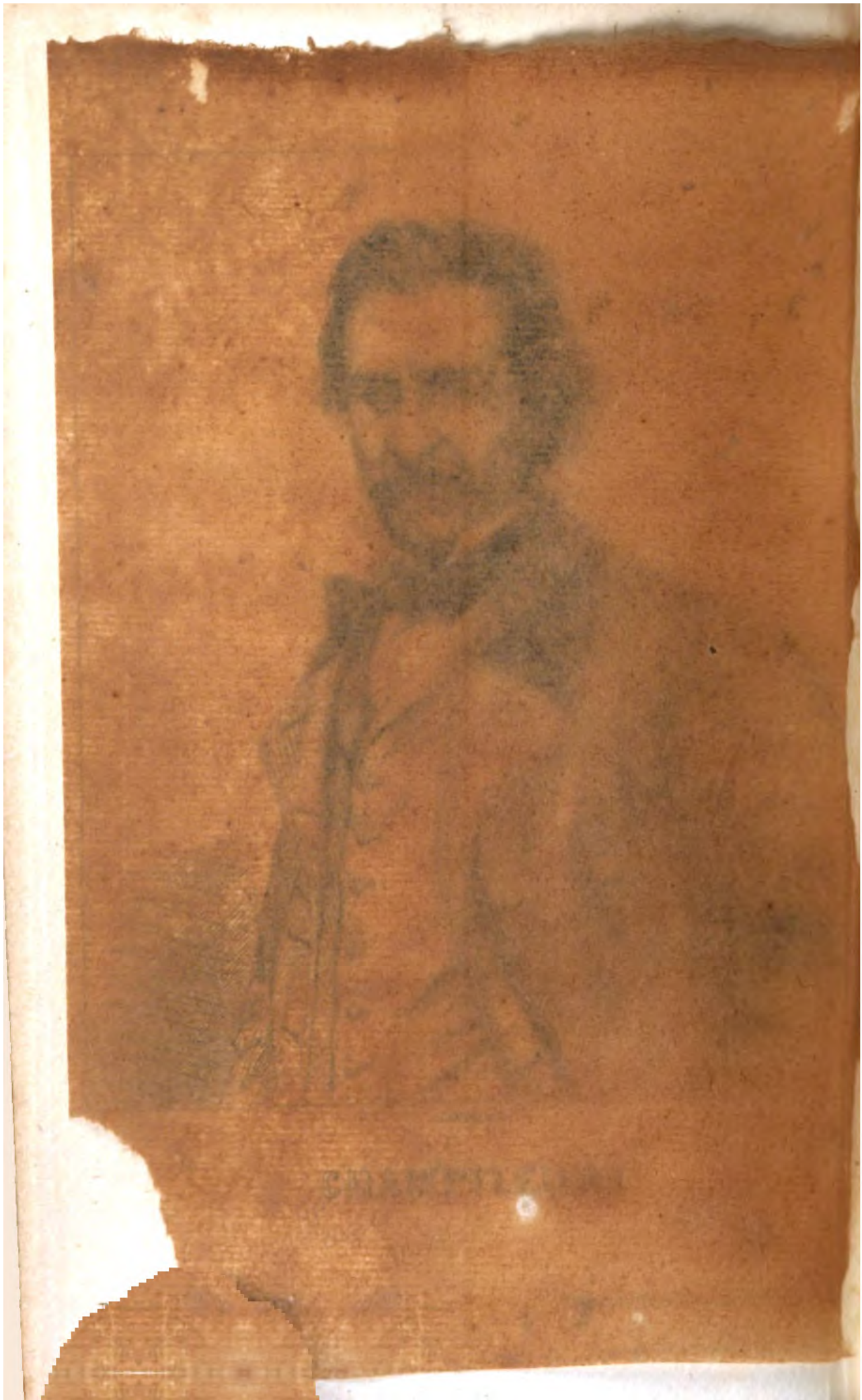


Carey sc.

CHAMPFLEURY

Revue par G HAVARD

Litographie Imprimerie du Peuple 36 bis



CHAMPFLEURY

Avez-vous jamais compris les querelles d'école ?

Depuis vingt-cinq ans ils se battent sur le terrain des lettres, qui pour une doctrine, qui pour une autre, et, chose étrange, il n'y a pas le plus léger prétexte à bataille. Tout le monde a raison.

Pourquoi donc alors tirer tant de glaives et déployer tant de bannières ? Est-ce que

l'art n'est pas multiple? Avez-vous le droit de l'envisager seulement sous une de ses formes, en jetant le voile sur toutes les autres? Vous seriez les premiers à rire du lapidaire assez absurde pour ne tailler qu'une seule facette à un diamant.

Ceci est à l'adresse de MM. Champfleury et Courbet, deux fiers paladins, morbleu! L'idéal n'a qu'à bien se tenir, le *réalisme*⁴ n'en fera qu'une bouchée.

O grand'mère! que vous avez de grandes dents!

Voyons, messieurs, renoncez à jouer le rôle du loup; ne croquez pas ce pauvre petit Chaperon rouge. École réaliste! il ne fallait plus, en vérité, que celle-là pour

⁴ C'est-à-dire exactitude absolue, reproduction nette, scrupuleuse, et, au besoin, triviale, de tous les types, en littérature comme en peinture.

faire suite à l'école classique, à l'école romantique et à l'école du bon sens, qui ont voulu nous manger tour à tour. Si vous êtes sages, vous vous borneriez tout simplement à l'exploitation de votre genre, sans décrier celui des autres. Un amateur qui s'extasie devant les tableaux de l'école flamande n'ôte absolument rien au mérite des fresques de Raphaël... Non, messieurs ! et le meilleur roman de Balzac n'enlève rien à l'éclat du diadème poétique de Victor Hugo. Nous avons frémi, hier, aux sinistres développements d'un drame : demain nous assisterons sans déplaisir à une représentation de *la Ciguë* ou de *Mademoiselle de la Seiglière*. Bien plus, quelquefois, le soir, si Rachel n'est point en Russie ou à New-York, si la chaleur n'est pas trop étouffante et si notre diges-

lion n'est pas trop pénible, eh bien, nous supportons volontiers une tragédie de Corneille... Oui, messieurs ! et le public nous ressemble

Vous voyez qu'une école ne démolit jamais l'autre. Nous acceptons votre *réalisme* comme une des formes de l'art, comme une des facettes du diamant, et nous ne reconnaissons en littérature qu'une seule doctrine, celle du goût.

L'auteur de *Mademoiselle Mariette* est né à Laon, le 10 septembre 1821.

Son aïeul, qui s'appelait Husson, changea son nom patronymique, et transmit à ses descendants celui de Fleury. Le petit-fils, à son tour, jugea convenable d'ajouter un *champ* de plus à l'héritage et de signer Champfleury. Or ce soin délicat de poétiser un nom nous semble tout à fait

contraire aux principes du *réalisme*, et le jeune écrivain se trouve, dès le début, en opposition directe avec son école.

Voilà de nos apôtres !

Champfleury, dans les *Souffrances du professeur Delteil*, confesse trop ingénument les énormités de sa vie de collège pour que nous prenions à tâche de lui administrer de nouveau ce que jadis il a dû recevoir plus d'une fois, des coups de férule. On lit son histoire en parcourant celle du *petit Bineau*, ce méchant espiègle, qui rapportait sans cesse à la maison des culottes déchirées et d'abominables bulletins, où, parmi les nombreuses observations du maître, *conduite légère* était la moins triste et la moins accablante.

Dès l'âge le plus tendre, Jules ne manifesta d'enthousiasme que pour la mu-

sique ou la lecture des pièces de théâtre.

Madame Fleury ne put vaincre chez son fils les instincts de la dissipation et du vagabondage qu'en lui permettant de lire les œuvres de Molière. Jules se délectait surtout aux intermèdes et aux divertissements, où le grand auteur comique use à satiété du bâton et de la seringue.

Le goût décidé que notre héros manifesta plus tard pour la pantomime ne fut évidemment qu'une réminiscence de ses premières lectures.

Arrivé en quatrième, Jules *petit Bineau* déclara qu'il ne voulait plus retourner au collège, alléguant, pour justifier cette brusque détermination, qu'il avait les vers latins en horreur profonde.

Il a voué depuis une haine égale aux vers français.

Ne s'expliquant pas cette aversion bizarre, Théophile Gautier voulut, un jour, enseigner la prosodie à ce contempteur incorrigible des poètes.

— Enfin, dit l'illustre maître, conviens qu'il est par trop ridicule de repousser la versification.

— Pourquoi?... Tu repousses bien la musique ¹! riposta Champfleury. Dès que tu considères un piano comme une armoire, laisse-moi dire que les rimes sont des clochettes.

Il n'y eut plus moyen de s'entendre.

Si l'auteur de *Mademoiselle Mariette*, en quittant le collège, n'avait qu'une très-médiocre connaissance des langues

¹ Malgré cent cinquante ou deux cents feuilletons qu'il a rédigés, à diverses époques, sur des symphonies ou des opéras, Théophile est l'écrivain le plus *musicophobe* des temps modernes.

grecque et latine, en revanche il déchiffrait au mieux les triples croches et sonnait admirablement du cor ¹. Mais sa famille trouva que ceci ne constituait point une éducation; elle envoya le jeune homme dans une école supérieure où l'on n'enseignait que la littérature et les langues vivantes.

Deux années après, M. Fleury, secrétaire de la municipalité de Laon, prit son fils avec lui, dans l'espoir qu'il arriverait à lui succéder un jour. Mais, ayant osé, par malheur, avoir quelques idées neuves en administration, le pauvre secrétaire fut cassé brutalement aux gages et sortit avec

¹ Il se distinguait aussi sur le violoncelle à l'orchestre du théâtre de Laon. Ses relations un peu folles avec les actrices et les acteurs de province lui ont inspiré *les Ragotins*, une des plus jolies nouvelles des *Contes d'été*.

son fils des bureaux de l'Hôtel de Ville.

Champfleury ne pardonne point à ses compatriotes l'intrigue dont fut victime l'auteur de ses jours. Il a consacré jusqu'alors à la vengeance une bonne moitié des élucubrations de sa plume, et son curieux livre des *Bourgeois de Molinchart*¹ n'a pas été goûté le moins du monde, assure-t-on, dans le chef-lieu du département de l'Aisne.

Toujours très-amateur de lecture, Champfleury s'imagina que le métier de libraire était le seul qui pût lui donner plein contentement de ses goûts.

Il prit, un beau matin, la route de la capitale, et se fit admettre, en qualité de commis, dans une maison très-importante

¹ Ce roman de Champfleury a été publié par le journal *la Presse*.

du quai des Grands-Augustins. On s'occupait exclusivement dans cette maison du placement des œuvres de Balzac et d'Eugène Sue.

Mille volumes furent déposés, chaque jour, en paquets énormes, sur les épaules du jeune provincial, qui n'eut pas même l'autorisation d'en lire un seul.

Il en fallait beaucoup moins pour le dégouter à tout jamais de la profession de libraire.

Désertant au plus vite avec deux autres commis, dont l'humérus était aussi disloqué que le sien¹, Champfleury se reposa six mois de ses fatigues, profitant de quelques écus qui lui restaient en poche pour culti-

¹ L'un de ces jeunes gens est aujourd'hui banquier en province; c'est le frère du ministre Fortoul. Le second a pris rang parmi nos peintres distingués; il se nomme Chintreuil.

ver la connaissance de nombre de rapins à longue crinière et d'une foule d'artistes dramatiques au talent méconnu. Sa bourse, comme on se l'imagine bien, ne tarda pas à loger le diable. Il s'aguerrit alors à la misère joyeuse, narguant les privations et riant au nez de la faim, qui parfois resta plusieurs jours assise à la porte de ce phalanstère de bohèmes.

M. Fleury, qui venait d'acquérir un atelier typographique ¹ et de fonder un journal, rappela son fils dans la vieille cité picarde.

Celui-ci devait bientôt la remplir de trouble et de désordre.

Le jour, il aidait son père dans ses tra-

¹ Le frère de notre héros, Édouard Fleury, est aujourd'hui à la tête de cet établissement. Outre sa qualité de maître typographe, M. Édouard Fleury est auteur de quelques ouvrages de philosophie économique et d'études remarquables sur les hommes de 95.

vaux d'imprimeur, et la feuille périodique lui permettait de faire ses premières armes en littérature.

Mais, le soir venu, ses occupations étaient d'un tout autre genre. On le vit se livrer dans les bals du faubourg à des évolutions chorégraphiques importées de la Grande-Chaumière ou de la Chartreuse. Puis il se déclara le chef d'une bande de six vauriens intrépides qui, chaque nuit, profitant du sommeil des bourgeois paisibles, démolissaient et bouleversaient tout.

Fort heureusement pour la tranquillité de sa ville natale, Champfleury prêta l'oreille aux insinuations du diable littéraire, qui lui conseillait, en vertu de quelques articles passables insérés dans la feuille laonnoise, de reprendre le chemin de Paris, où devaient nécessairement se

dérouler pour le jeune rédacteur les plus larges horizons de la gloire.

Il revint donc au milieu de sa troupe originale de cabotins et de peintres.

Elle s'était accrue, pendant son absence, du futur romancier Murger et de *Chien-Caillou*, ce misérable graveur à l'eau-forte, sur lequel notre héros a écrit une simple nouvelle de trente pages que Victor Hugo, le premier, regarda comme un chef-d'œuvre.

Le grand poëte, après avoir lu *Chien-Caillou*, ne tarissait plus en louanges. Il pria tous ses intimes de complimenter l'auteur. Enfin il daigna lui écrire :

« Monsieur,

« Vous avez médité sur ceux qui souffrent, et moi aussi. Un soir que vous passerez place Royale, nous causerons de toutes ces choses graves, qui ne préoccupent point les législateurs et les gou-

vernants, et qui préoccupent ces espèces de rêveurs frivoles qu'on appelle des poètes. »

Champfleury se dirigea donc vers la place Royale, afin de rendre visite au maître.

Victor Hugo dînait avec sa famille. On introduisit le jeune homme dans ce vaste salon, déjà connu de nos lecteurs, et tout encombré de tapisseries de haute lisse, de bahuts, d'armures, de tableaux précieux.

Sans prendre garde au magnifique dais de velours dressé au fond de la pièce, non plus qu'à l'oriflamme de Saint-Denis et aux reliques innombrables entassées là pour glorifier le moyen âge, l'auteur de *Chien-Caillou* se prit à tomber en extase devant un gros chat, couché sur un tapis de l'Inde, et qui se chauffait paresseusement au foyer.

La race féline a toutes les sympathies du jeune conteur.

Nous trouvons un chat dans les *Contes domestiques*, et celui de *Mademoiselle Mariette* est véritablement un matou d'une distinction rare. Ouvrez le cabinet de notre réaliste, vous y apercevrez une foule de chats en broderie ou en peinture.

Donc Champfleury s'approcha de l'angora du poète.

Il voulut lui faire quelques amitiés, que celui-ci repoussa d'abord en jurant et en dressant le dos. Néanmoins le jeune homme réussit à l'amadouer à force de caresses; il entra pleinement dans les bonnes grâces de l'animal, et quand, le dîner fini, toute la famille Hugo parut au salon, le père de *Notre-Dame* en tête, on vit

Champfleury qui se roulait avec le chat sur le tapis de l'Inde.

Victor Hugo s'émerveilla de l'originalité du visiteur.

Au lieu de *causer de ceux qui souffrent*, on passa la soirée à dire toutes sortes d'histoires plaisantes sur les chats. S'il eût été permis à Buffon de revenir un instant de l'autre monde, la conversation lui aurait paru fort instructive.

Hugo, du reste, renouvela ses louanges au sujet de la touchante histoire du graveur à l'eau-forte.

Champfleury travaillait alors au *Cor-saire*, et nous lui devons un très-curieux portrait du rédacteur en chef de cette feuille, M. Lepoitevin-Saint-Alme.

Ce vieil homme de lettres avorté (nous parlons au point de vue de la réputation)

traitait les jeunes écrivains avec une rare insolence. Il en avait toujours douze ou quinze pour collaborateurs, qu'il baptisait du nom très-irrévérencieux de *petits cré-tins*.

Quant à leurs articles, il les appelait non moins irrévérencieusement des *crottes*.

Le soir même de la visite à la place Royale, notre rédacteur en chef, rencontrant Champfleury dans les bureaux du *Corsaire*, lui donna sur l'épaule deux ou trois tapes familières, en disant :

— Soyez le bienvenu, mon petit crétin. Nous apportez-vous des crottes ?

— Monsieur ! répondit l'auteur de *Chien-Caillou*, d'autant plus offusqué de cette impertinence, que les éloges de Victor Hugo retentissaient encore à son oreille,

apprenez que ces crottes-là sont taillées comme des pierres fines !

— Ah ! miséricorde ! s'écria le vieux journaliste, voici mes crétins qui tombent dans le péché d'orgueil !... Où allons-nous ? où allons-nous ?

En attendant, il eut pour Champfleury, à dater de ce jour, une considération particulière et lui épargna toute espèce d'apostrophe désobligeante.

Lepoitevin-Saint-Alme payait ses rédacteurs le moins possible, en sorte que notre héros, bien que passablement connu déjà¹, n'était point riche. Il habitait une mansarde, dont le mobilier se composait d'un lit en bois peint, d'une table et d'un vieux fauteuil.

¹ *Pauvre Trompette*, et *Feu Miette*, deux petits volumes, avaient suivi la publication de *Chien-Caillon*.

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

Mademoiselle Mariette et Champfleury purent tout à leur aise faire écho à Lisette et à Béranger. Ces dames, aussi folles l'une que l'autre, aussi coquettes et aussi séduisantes, eurent plus d'une fois à se reprocher les mêmes torts.

J'ai su depuis qui payait sa toilette.

Champfleury, dans ses œuvres, a raconté fort en détail toutes ces délicates histoires, et peut-être même avec un excès de *réalisme* dont la morale devrait se plaindre.

Lisez *les Aventures de mademoiselle Mariette*, si bon vous semble, et laissez-nous tirer le rideau.

Voyant qu'il avait un assez grand nombre de nouvelles pour en composer un

volume, le jeune homme parvint à inspirer, nous ne savons plus à quel imprimeur, une confiance sans limites, et les frères Martinon reçurent en dépôt son premier livre. On n'en vendit pas quinze exemplaires. Heureusement le journalisme était là pour consoler Champfleury et lui donner toute la publicité que lui refusait le volume. *Les souffrances de M. le professeur Delteil*, — *les Trios des Chenizelles* et *les Ragotins* obtinrent dans *la Revue de Paris* un succès de bon aloi.

Mais alors même, quittant les journaux et renonçant à ses études réalistes, notre romancier se dirige vers le boulevard du Temple, ouvre la porte des Funambules et s'amuse à barbouiller de farine le visage de Pierrot.

Sans dire gare et tout à fait à l'impro-

viste, il devient l'auteur de pantomimes le plus distingué de son époque. Cinquante colonnes du feuilleton de *la Presse* l'affirment au public. Les comptes rendus sont signés Gérard de Nerval ou Théophile Gautier.

Quelle gloire !

Dites à Champfleury qu'il a ressuscité Deburau dans la personne de Paul Legrand, vous le rendrez le plus heureux des hommes.

Il espérait bien aussi doter les Funambules d'une Colombine de premier choix ; mais l'actrice à laquelle il prodiguait ses conseils était d'un caractère beaucoup trop folâtre pour en tirer profit. Elle ne fut pas même touchée de cette missive doucement ironique, publiée depuis dans les *Contes d'automne*.

CHAMPFLEURY.

LETTRE A COLOMBINE.

« J'ai à me plaindre de toi; tu tournes à la grande actrice et tu ne me sembles pas exécuter ta danse d'une façon sérieuse. Crois-tu que tu t'es cassé les jambes dans ta jeunesse avec un maître pour t'amuser par la suite à rire avec les comédiens sur le théâtre, à regarder dans la salle ce qui s'y passe et à faire de petites grimaces au chef d'orchestre? Si tu continues longtemps ce commerce, Colombine, il vaudrait mieux pour toi tâcher d'obtenir un bon bureau de tabac.

« Il passe toute la journée une quantité de jeunes gens parmi lesquels on rencontre facilement trois ou quatre adorateurs; l'art du cornet de papier ne demande pas de longues études : aie soin d'avoir une petite patte de lapin blanc avec laquelle tu ramasseras les bribes de tabac sur le comptoir; tu les mêleras adroitement au tabac frais, afin de ne rien perdre, et tu arrangeras le tout de telle sorte que le consommateur ne se doute pas que tu lui as servi au moins moitié miettes. Quant aux cigares, il est bon de procéder à la visite des boîtes de la régie et de trier ceux qui sont les mieux faits, pour les mettre dans une boîte spéciale destinée à la clientèle riche; les mauvais cigares mal faits, verts, humides, sont réservés à la population flottante parisienne qui ne fait que passer par hasard dans

ta boutique plutôt que dans celle d'à côté; cette population fume pour avoir quelque chose dans les lèvres, et ne s'inquiète pas de la bonne qualité des cigares. Certainement tu feras une jolie marchande de tabac. J'oubliais encore une recommandation : quand un jeune homme, ou plutôt un homme d'un certain âge, jette sur le comptoir une pièce d'or en demandant un cigare de cinq sous, ne manque pas de lui dire : « Trois bien secs, monsieur; » c'est la formule que j'ai surprise à une marchande du boulevard Montmartre, l'illustre Lolo, qui est en train de faire une fortune avec le *trois bien secs*, comme d'autres avec le *trois-six*. Tu comprends, mon amie, qu'il est difficile de refuser une jolie femme qui vous offre un petit paquet artistement fait, contenant trois cigares, et qui vous les garantit bien secs avec un doux sourire. Il faut être tout à fait manant pour refuser; et il se trouve qu'au bout de la journée tu peux avoir pris à ce piège une centaine d'hommes polis, c'est-à-dire que, par un simple morceau de papier, tu as forcé la vente de deux cents cigares.

« Ne trouves-tu pas mon idée heureuse ? Quand une comédienne croit qu'elle est sur les planches pour s'amuser, mieux vaut pour elle s'adonner à l'un de ces petits commerces. Il est plus facile de trôner dans un débit de tabac qu'au théâtre. »

Cette lettre, d'une délicatesse charmante, écrite à une Colombine des Funambules, devait nécessairement rester incomprise. Peut-être la contrariété qu'en éprouva Champfleury le ramena-t-il plus vite à ses contes. Les lecteurs n'y ont rien perdu.

Vers ce temps-là, son modeste mobilier fut saisi par un impitoyable propriétaire, et, pour la troisième fois, il alla demander asile à ses amis les bohèmes.

On l'accueillit à bras ouverts.

La bande était augmentée de Pierre Dupont, des peintres Courbet, Bonvin, Chintreuil, et d'une douzaine d'autres artistes et littérateurs pleins d'avenir, très-pauvres d'argent, mais riches en gaieté.

Tous travaillaient, chantaient, philosophaient dans un garni commun de la rue

des Canettes¹, où l'abondance ne régnait pas tous les jours.

Quand le dîner manquait à l'appel, un de nos bohèmes ouvrait *la Cuisinière bourgeoise*, y cherchait la formule des mets les plus exquis, lisait à haute voix cette formule, et les estomacs se déclaraient immédiatement satisfaits.

Si, par hasard, un des hôtes du garni se trouvait en fonds, la pittoresque phalange débouchait, comme un seul homme, de la sombre allée du garni, traversait la rue des Canettes avec la rapidité de l'ouragan et courait s'abattre tantôt sous les tilleuls

¹ Non loin du fameux cabinet de lecture de madame Cardinal, chez laquelle Murger et Champfleury louaient des livres. Cette excellente femme, dont ils ont parlé dans leurs œuvres, ne prononce jamais leur nom sans un vif sentiment d'orgueil et de reconnaissance : « — Je les ai connus ! s'écrie-t-elle. Ils venaient me voir. C'est là tout en face qu'ils demeuraient, mes auteurs ! »

de la Chartreuse, tantôt sur les banquettes du parterre de l'Odéon, pour y siffler les pièces de M. Ponsard.

Déjà fort indisposé contre cet écrivain, Champfleury poussa la haine, un soir, jusqu'à le vouer aux dieux infernaux.

Voici pour quel motif.

A une représentation de *Lucrèce*, ayant protesté contre le genre avec trop de chaleur, on le mit à la porte, et, comme il opposait quelque résistance, un municipal fanatique jugea convenable, non-seulement de le pousser dehors, mais aussi de lui administrer deux pouces de baïonnette dans la partie la plus charnue de sa personne.

L'humiliation était grande, si la blessure n'était pas dangereuse, et Champfleury déclara qu'il exécrerait Ponsard aussi long-

temps que durerait la renommée de ce tragique.

Sa haine, en conséquence, pourrait bien n'être que passagère.

Dans *les Confessions de Sylvius*¹, notre écrivain reproduit en détail toutes ces mœurs extravagantes. Il étudie sur le vif les grands hommes du ruisseau, les personnages étranges de l'atelier, si terribles par leurs charges grotesques et leurs *scies* éternelles.

Messieurs les rapins sont dessinés là de pied en cap.

Tout doit finir en ce monde, principa-

¹ Une des nouvelles réunies dans *les Contes vieux et nouveaux*, par l'éditeur Michel Lévy. Ce livre, avec *les Excentriques*, forme la première manière de l'auteur. On y trouve des croquis d'une naïveté parfaite, et dont le plus grand charme, selon nous, consiste dans l'inexpérience même du jeune écrivain, qui ne savait pas encore par quels procédés on combine dans un roman l'action des personnages.

lement la vie de bohème. Il est bon de le répéter à une foule de jeunes étourdis trop prompts à croire que le métier d'homme de lettres, le plus difficile et le plus ardu de tous les métiers, s'apprend à la Chaumière.

Lorsque, plus tard, notre héros publia les *Aventures de mademoiselle Mariette*, il était rentré depuis longtemps dans la vie réelle. Sa préface à miss G***, dont le dévouement amical a eu, dit-on, sur son avenir, une si grande influence, montre un homme nouveau. *Les Contes domestiques* sont une calme peinture de la vie des petites provinces, et l'esprit du conteur marche, à partir de cette œuvre, vers des inspirations plus sages.

Du reste, au milieu de ses folles journées bohémiennes, que la bibliothèque fût royale, nationale ou impériale, Champ-

fleury ne manquait jamais d'y passer, chaque jour, quatre ou cinq heures, penché sur des livres, et se formant une éducation préférable à celle du collège.

Il a été, sans contredit, dans ces derniers temps, un des collaborateurs les plus estimés du *Corsaire*, de *l'Artiste* et de *la Revue de Paris*.

En 1848, nous le trouvons au nombre des fondateurs de *l'Événement*.

Ne tirez de ceci nulle conséquence fâcheuse au sujet de ses opinions.

Champfleury n'est affligé d'aucune teinte rubiconde. Il n'accepte pas les systèmes plus ou moins burlesques par lesquels nos judicieux démocrates ont eu, dans ce siècle, la prétention de remplacer le christianisme. Devenu par hasard ami du fameux Jean Journet, il n'emprunta

rien, absolument rien, aux doctrines de ce bizarre apôtre, et se contenta de le peindre dans ses *Excentriques*. La ressemblance est parfaite.

Imaginez-vous que ce Jean Journet avait une manie aussi déplorable qu'alarmante : en sa qualité de fouriériste de premier choix, ce qui ne constitue pas l'idéal de la délicatesse et de la pudeur, il prêchait éternellement l'inconstance aux femmes de ses amis.

Entrant un jour à l'improviste, l'auteur de *Chien-Caillou* le surprend aux genoux de Mariette.

Jean Journet la suppliait, au nom de Fourier, de lui octroyer, à lui l'apôtre, une faveur que la trop sensible fille accordait bien sans l'invocation d'une aussi puissante autorité.

Champfleury leva sa canne, ainsi que tout autre l'eût fait à sa place en pareille occurrence.

Mais le bon apôtre tendait les épaules avec une résignation si courageuse, que Champfleury s'écria :

— Te rosser !... ma foi, non !... Ce ne serait plus aussi drôle. J'aime bien mieux raconter demain l'histoire dans *le Corsaire*.

Et Champfleury la raconta.

Vers 1849, eut lieu dans *la Voix du Peuple* la publication d'un roman rustique ayant pour titre *les Oies de Noël*¹. Ce

¹ Tout ce que nous avons cité jusqu'à présent de œuvres de Champfleury, comme tout ce que nous citerons encore, a été réuni en volumes, à la librairie Hachette, sous les titres génériques de *Contes d'automne*, — *Contes d'été*, — et *Contes de printemps*. L'auteur a disséminé, en outre, dans les Revues et dans les feuilles périodiques, nombre d'articles Beaux-Arts très-savants. On ne doit pas oublier non plus dans la collection de ses œuvres une étude biographique charmante sur les célèbres frères Lenain.

nouveau livre du jeune conteur obtint un succès franchement populaire. Il se distingue par un sens merveilleux des choses simples et par une peinture fidèle de la vie domestique.

Tandis que les *Oies de Noël* se publiaient, au plus fort de la Révolution, dans le plus révolutionnaire de tous les journaux, notre auteur, se trouvant, un soir, à courir les rues passé minuit, propose à un camarade qui le suivait d'entrer dans un de ces restaurants borgnes toujours ouverts aux environs de la Halle.

Comme ils soupaient au milieu de la foule indescrivable qui encombre ce genre d'établissements, son compagnon, qui n'était pas très-fort sur le chapitre de la prudence, articule très-haut, à diverses reprises, le nom de Champfleury.

Aussitôt un homme à longue barbe et à figure sinistre quitte une table voisine et s'approche de nos soupeurs.

— Tu te nommes Champfleury, citoyen ? demande-t-il d'une voix rude.

— Oui, c'est mon nom, murmure notre héros en le considérant avec une sorte d'épouvante.

— Est-ce toi qui fais les *Oies de Noël* ?

— C'est moi-même.

— Sacrebleu ! mais il faut que je t'embrasse, alors ! Je lis ton feuilleton tous les jours... il est superbe ! Voyons, ne fais pas la bégueule... Embrasse-moi !

Champfleury dut en passer par l'accolade.

Or cet enthousiasme naïf d'un homme brutal, qui avait l'encolure d'un des plus fougueux montagnards de Caussidière, lui démontra victorieusement qu'on peut

être compris par tous, en reproduisant des scènes tranquilles et simples. Les *Oies de Noël* sont conçues dans la manière douce de Dickens. Un écrivain se créera donc aisément des lecteurs parmi les masses populaires en restant dans le domaine pur des lettres, sans recourir aux acides violents de la politique.

Agé de trente-quatre ans à peine, et déjà célèbre à un âge où Rousseau n'avait point encore écrit une ligne, Champfleury devait être discuté sévèrement par nos aristarques.

Il trouva surtout derrière ses talons quelques-uns de ces gentilshommes surannés, qui font de la littérature par désœuvrement, pour se donner un genre, absolument comme d'autres s'occupent de turf. Ces messieurs, grâce à la fortune bien

plutôt qu'au génie, peuplent leurs salons d'admirateurs à gages. Ils achètent un quart de Revue, tout exprès pour y publier les enfants malingres de leur imagination lymphatique, graissent la patte aux éditeurs pour arriver au retentissement du volume, achètent, à raison de *quinze centimes* la ligne, nombre de comptes rendus élogieux, et finissent par se croire, à une heure donnée, les régents du beau langage et du grand style.

Toujours la vraie gloire les offusque, par la raison très-simple que le chrysocale est humilié par l'éclat durable de l'or.

Un de ces gentilshommes, le comte Armand de Pontmartin, jeune littérateur royaliste de soixante-cinq ans, eut l'idée regrettable d'éreinter, dans plusieurs arti-

cles successifs, Béranger, Gérard de Nerval et Champfleury.

Que répondre à ce voltigeur Louis XV de la littérature ? Le réfuter, c'était lui donner de l'importance. Quant à critiquer ses livres, impossible : il n'y a rien dedans. Champfleury l'attaqua par son côté vulnérable, c'est-à-dire par le grotesque. Il le cloua tout vif dans une préface désopilante, sous le nom de comte Armand de *Potmartin*.

Un N enlevé suffit à sa vengeance.

Aujourd'hui ce nom de *Potmartin*, dans le domaine du ridicule, marche sur la même ligne que ceux du peintre Galimard, du littérateur Tartempion, du père Aymès et du sire de Franc-Boisy.

Chaque fois que le noble comte publie un volume, les critiques ne manquent pas

de recevoir le lendemain une carte de visite armoriée, sur laquelle sont gravés ces mots en lettres d'une finesse aristocratique :

COMTE ARMAND DE POTMARTIN.

L'auteur de *Chien-Caillou* poursuit sa vengeance avec le calme satanique de Machiavel.

Un jour, M. Buloz dit à Champfleury :

— Je vous annonce, mon cher, que M. de Pontmartin vous trouve beaucoup de talent.

— Pas possible !... Il a changé d'avis?... Eh bien, moi, je persiste dans mon opinion sur ce gentilhomme.

— Ah ! jeunesse injuste ! fit Buloz.

Trois mois après éclate le scandale au sujet de Béranger ¹. *La Revue des Deux*

¹ Un autre Zofle devait reprendre, en seconde main, ces indignes attaques contre le poète national. Nous en parlerons dans la biographie de Louis-Jésuite.

Mondes prend une poignée de verges, fouette rudement monsieur le comte, et lui signifie de porter ses articles ailleurs. Changeant alors de langage, Buloz répète à qui veut l'entendre :

— Champfleury a raison, c'est un *Pot-martin* !

Lorsque la critique maltraite un auteur, le procédé le plus simple est de citer au hasard quelques passages des livres qu'elle incrimine, afin de la confondre et de démasquer sa mauvaise foi.

Veillez d'abord jeter les yeux sur un court fragment tiré des *Quatuors*, nouvelle délicieuse dont *la Revue de Paris* a eu la primeur.

« Rien n'est plus imposant que de voir quatre musiciens assis devant leurs pupitres.

« Ce sont quatre ouvriers qui exécutent un travail plein d'intérêt. Ils ont le contentement et

l'orgueil naïf des charpentiers qui montrent le chef-d'œuvre.

« On cause encore à petit bruit dans la salle que l'introduction envoie ses premiers accords : cela sert de débrouillement aux idées du compositeur, cela échauffe les musiciens. La grande clarté n'est pas encore nécessaire; il ne faut pas effrayer les yeux avec le soleil de midi. Déjà la foule écoute.

« Les quatre instruments sont en plein quatuor; ils trottent pour ne pas se fatiguer d'abord. Il me semble que quatre voyageurs se sont rencontrés à l'auberge, le soir à souper; ils se lèvent de bon matin, boivent un petit coup en marchant gaiement dans la plaine.

« Le ciel est bleu, et il souffle un vent frais.

« La conversation s'anime; le violon raconte quelque bonne plaisanterie à son ami le second violon; l'alto l'a entendu et la redit au violoncelle, qui, en brave bourgeois, se la répète avec gravité pour la retenir et en faire jouir sa famille.

« Par moment, les quatre voyageurs parlent ensemble; mais les deux violons, plus alertes, marchent en avant, se font des confidences, et laissent par derrière l'alto et la basse, qui ne restent pas sans bavarder.

« De temps en temps on se repose pour mieux marcher. Ne croyez pas que la conversation va tomber. Une exclamation part d'un côté : c'est

l'alto; une interrogation part de l'autre : c'est le violon. Et une aimable folie règne parmi les quatre compagnons, qui se disent les choses les plus gaies du monde.

« Mais le rire qui dure trop devient malséant.

« Le violon fait trêve à ses plaisanteries en racontant une histoire un peu mélancolique. L'honnête alto comprend bien l'histoire, car il en a été témoin, et il ajoute même bien des détails que ne connaissait pas le violon.

« Il faut voir les sympathies du violoncelle pour ce récit; il pousse des exclamations qui ne sont pas variées, mais qui sont belles, parce qu'elles sont sincères. « Ah! mon Dieu! répète-t-il à tout instant, ah! mon Dieu! »

« L'histoire mélancolique est si bien racontée, que tous les quatre gémissent sur cet événement si touchant. Tout d'un coup on aperçoit un village dans le lointain; on oublie tout, les gais propos, la mélancolie, la fatigue du chemin, pour se donner une poignée de main.

« La route est finie, les quatre amis se séparent. »

Est-il possible, nous le demandons, de trouver un style descriptif plus original, plus délicat et plus simple?

Si nous voulons maintenant lire quelques

pages d'une sensibilité profonde, il nous suffira d'ouvrir *Grandeur et décadence d'une serinette*, et la nouvelle qui a pour titre *Carnevale*¹. Ou nous avons le malheur d'être organisé différemment que les autres hommes, ou chacun sentira comme nous son œil devenir humide en écoutant la prière de la petite fille du vieil organiste Freischmann. L'enfant joint les mains à son réveil, et s'adresse à sa mère, qui n'est plus :

« Maman Grete, j'ai encore bien dormi en pensant à vous. Maman Grete, puisque vous êtes dans le ciel en compagnie des anges, faites que papa soit toujours heureux. Adieu, maman Grete. »

Suivons à présent au cimetière le pauvre fou Carnevale. Il dépose sur la tombe de sa femme morte la lettre que voici :

¹ *Contes vieux et nouveaux.*

« Amie,

« Vous ne me répondez pas. Vous savez cependant que je vous aime. Est-ce que les distractions de l'autre pays vous font m'oublier? Ce serait bien mal, bien mal. Voilà déjà cinq jours, cinq longs jours, que j'attends de vos nouvelles. Je ne dors plus, ou, si je m'assoupis un peu, c'est pour rêver de vous.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé votre adresse? Je vous aurais envoyé vos robes, vos habits... Ou bien plutôt ne me les redemandez pas, laissez-les-moi, de grâce. Je les ai mis sur des chaises, et il me semble que vous êtes là, dans une pièce à côté, et que vous allez entrer pour vous habiller. Et puis ces vêtements qui vous ont touchée embaument ma petite chambre; alors je suis heureux en entrant.

« Je voudrais avoir votre portrait, mais bien fait, bien ressemblant, qui puisse rivaliser avec l'autre, car j'en ai un autre; il est dans mes yeux, et celui-là ne s'altérera pas. Que je ferme les yeux, que je les ouvre, je vous vois sans cesse... Ah! mon amie, qu'il est habile, le grand artiste qui veut bien me laisser ce portrait!

« Adieu, amie; répondez-moi demain, aujourd'hui si vous pouvez. Si vous êtes trop occupée, je ne vous demande pas une page ni une ligne, trois mots seulement. Dis-moi que tu m'aimes toujours.

« CARNEVALE. »

Mais assez sur le chapitre de l'éloge.

Tout en professant beaucoup d'estime pour les qualités littéraires de l'ex-amoureux de mademoiselle Mariette, nous avons le regret de signaler en lui deux vices abominables.

Le premier consiste à glisser dans toutes les Revues où la surveillance n'est point assez active des articles pleins d'enthousiasme sur les tableaux saugrenus de M. Courbet. Le second, moins dangereux, mais aussi répréhensible, si l'on consulte les maximes du goût, porte notre héros à entasser chez lui, sur un dressoir de campagne, des vases et des cuvettes rustiques, des plats et des saladiers à coq, tout ce qui tient, en un mot, à l'art sauvage de la poterie.

Au milieu de cette vaisselle, on remar-

que un pot gigantesque, d'une capacité de trois litres au moins, et portant cette inscription sur son ventre énorme :

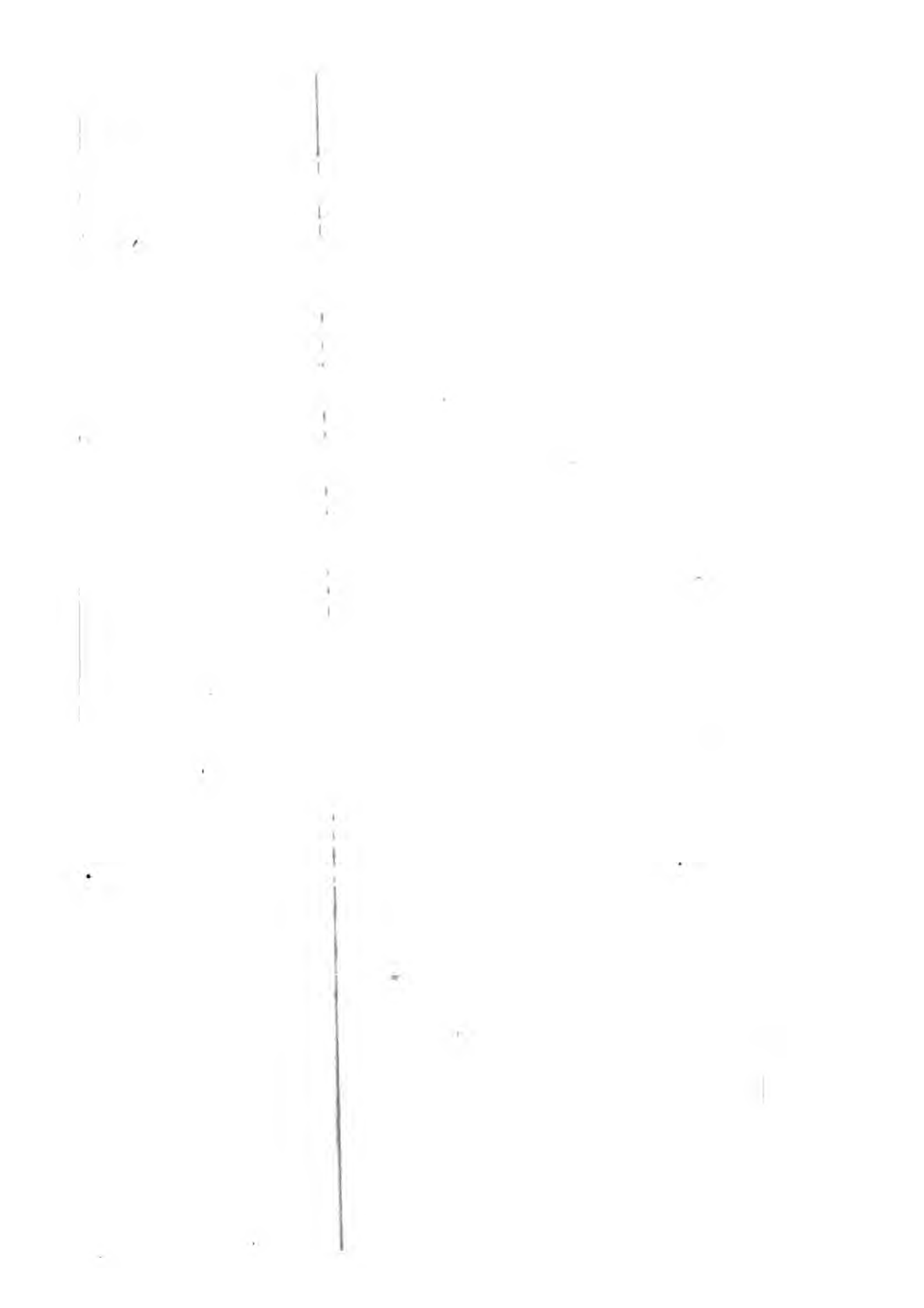
« *Le demy-septier de frère Louis Germain.* »

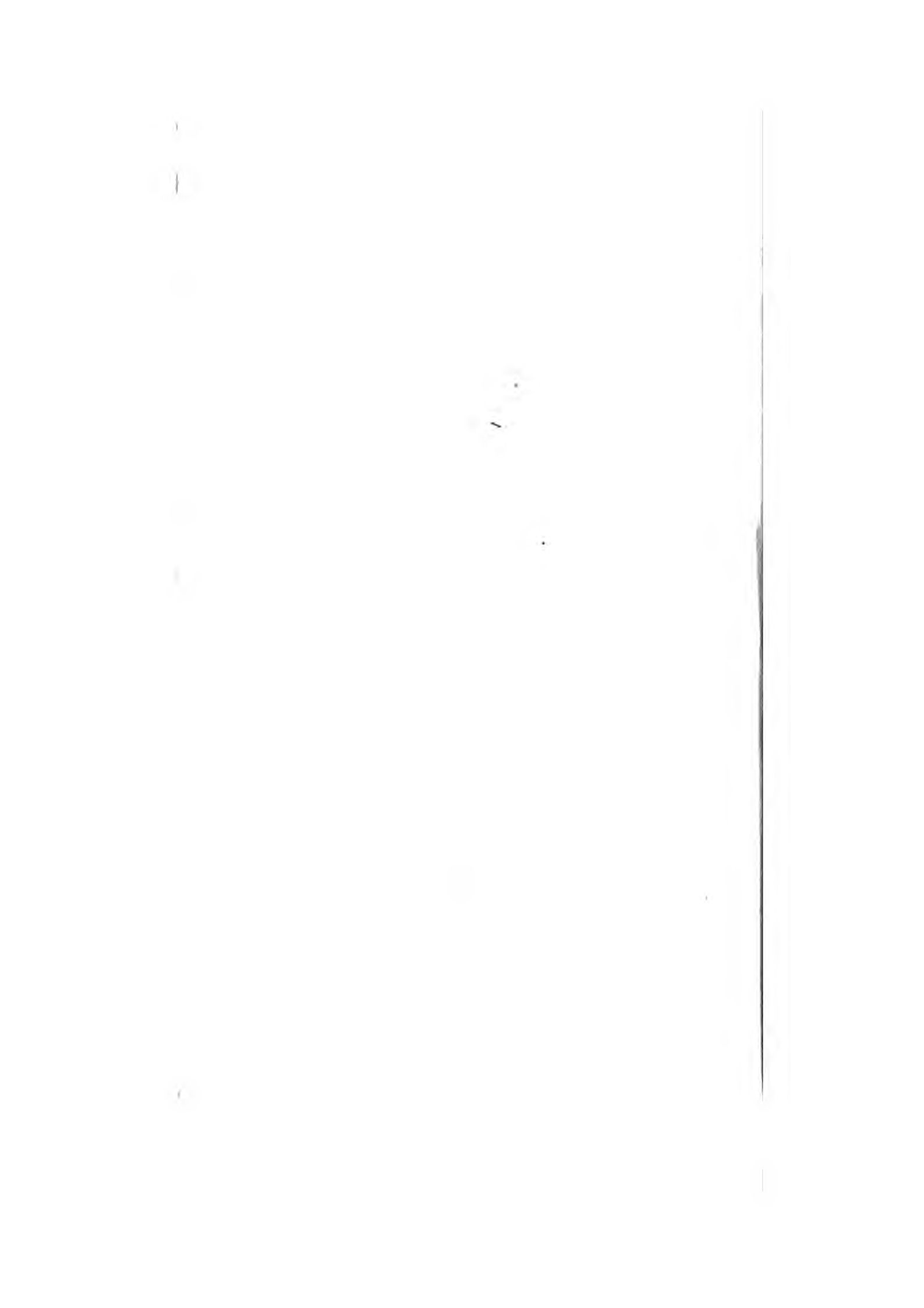
Par une perversité qui n'a point d'exemple, Champfleury a fait tout exprès fabriquer ce pot géant. Il rit d'avance de toutes les sottises que messieurs les académiciens pourront débiter là-dessus quelque jour.

— Bien certainement, dit notre perfide archéologue, ils écriront « que Rabelais a connu le joyeux moine qui prenait ce petit tonneau pour un *demy-septier.* »

Champfleury remue ciel et terre depuis dix-huit mois, afin d'établir une manufacture de faïence peinte, dont il ambitionne la direction.

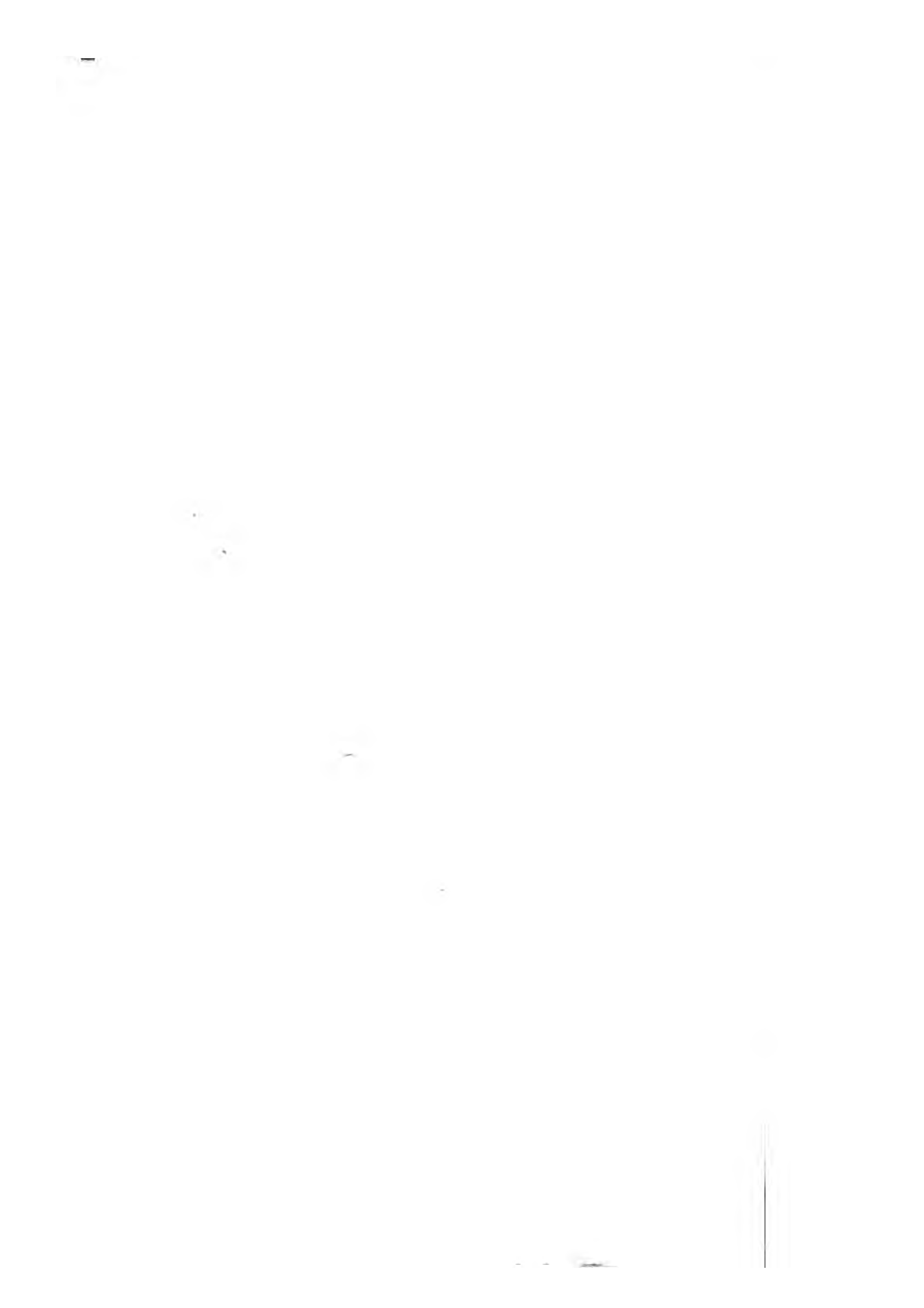
FIN.





LOUIS DESNOYERS

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET C^o, RUE D'ERFURTH, 1.





S. Cerrato

del. et

LOUIS DESNOYERS

Imp. A. Cherbon, N° 30 r. Haute-Seine, Paris

LES CONTEMPORAINS

LOUIS
DESNOYERS

EUGÈNE DE

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉDUC, 15

1855

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



Cervat.

LOUIS DESNOYERS

Paris chez M. de la Harpe, Palais National

LES CONTEMPORAINS

LOUIS
DESNOYERS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

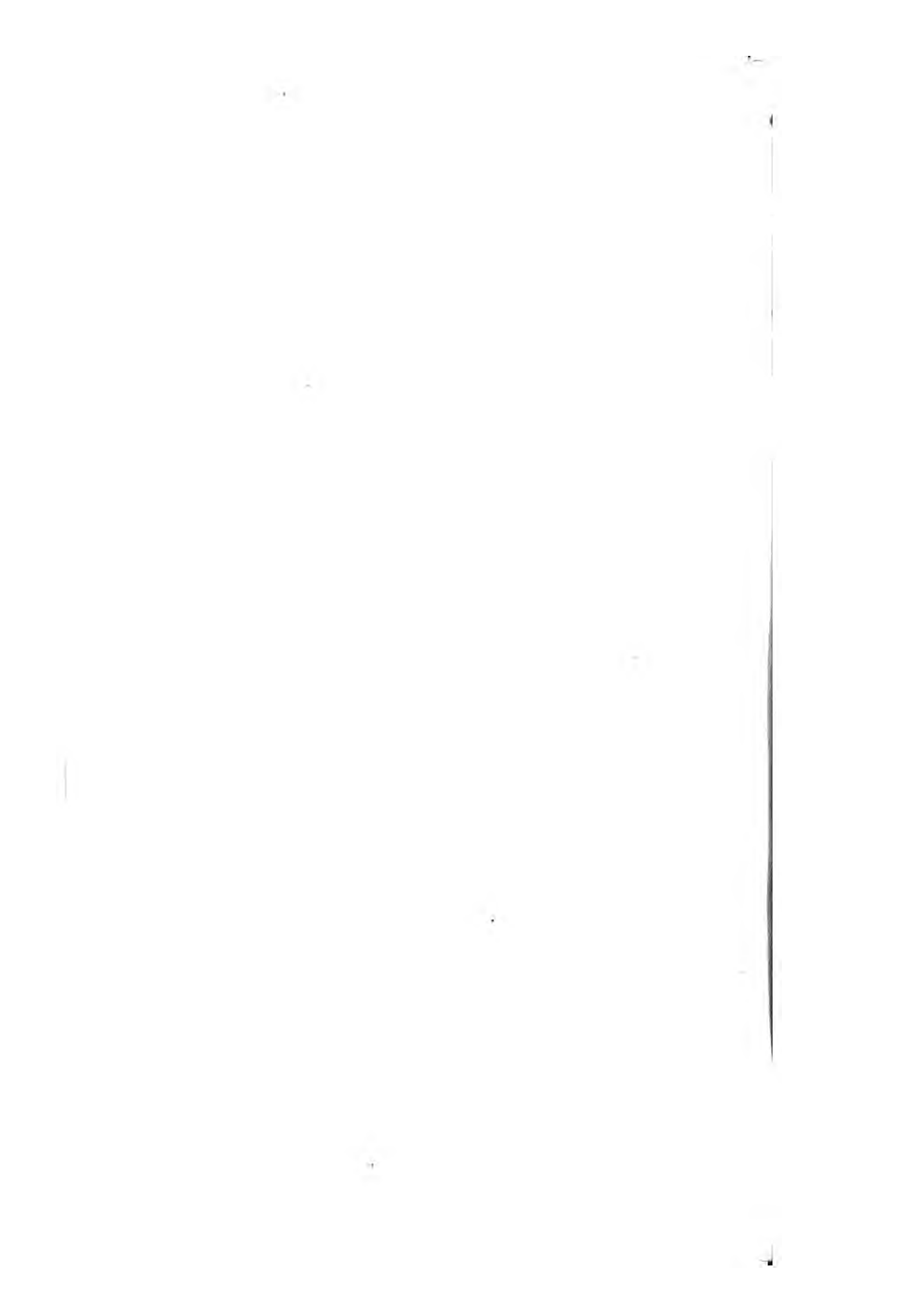
PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

—
1855

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



AVANT-PROPOS

Nous touchons à la fin de notre œuvre. Deux mois de travail encore, les cinquante volumes promis seront entre vos mains, chers lecteurs.

De toutes parts on nous apostrophe, en disant :

— Vous n'avez pas le droit de vous arrêter ! Beaucoup d'autres illustrations contemporaines réclament leur place dans votre galerie. Les en exclure serait une grave injustice.

Nous partageons cet avis.

Probablement une seconde collection viendra combler les lacunes de la première, bien que jusqu'ici la tâche ait été rude et la lutte pénible.

Si nous n'avions pas eu pour nous la force de la vérité, le calme de la conscience, jamais nous n'eussions pu vaincre les obstacles dressés autour de nous par la rancune.

Eh bien, nos maîtres, nous avez-vous fermé la bouche ?

Un seul d'entre vous se flattera-t-il d'avoir eu sur notre pensée, sur nos jugements la moindre influence ?

A-t-on pu suspendre le blâme ou retenir l'éloge ?

Qui dira que nous ayons montré de l'hésitation ? qui osera nous accuser de faiblesse ou de crainte ?

En affirmant que l'histoire vivante ne pouvait s'écrire, vous ressembliez à ce disciple de Zénon, qui niait le mouvement.

Diogène, pour toute réponse, haussa les épaules, et se prit à marcher.

Nous avons fait comme Diogène.

A force d'être soutenus avec aplomb, tant de mensonges et tant de sottises passent, dans notre siècle, pour articles de foi, qu'il est bon de démolir, par intervalle, quand on les rencontre, ces monuments d'absurdité.

Prétendre que les biographies contemporaines sont impossibles, c'est dire qu'un peintre ne réussira pas un

portrait, juste au moment où l'original pose devant lui, et qu'il doit attendre, pour mieux attraper la ressemblance, que son modèle soit sous la tombe.

C'est là votre logique.

Ne soyez donc pas étonnés si la masse des lecteurs nous donne raison contre vous.

Le but que nous nous proposons est atteint, grâce à la faveur constante dont le public a bien voulu appuyer nos efforts, et, dès aujourd'hui, nous pouvons annoncer les personnages

qui doivent compléter notre première série.

Le quarante-sixième volume des *Contemporains* renfermera la biographie d'Alphonse Karr.

Le quarante-septième sera consacré à MM. Alexandre Dumas fils et Champfleury.

Le quarante-huitième donnera l'histoire de Louis Veuillot.

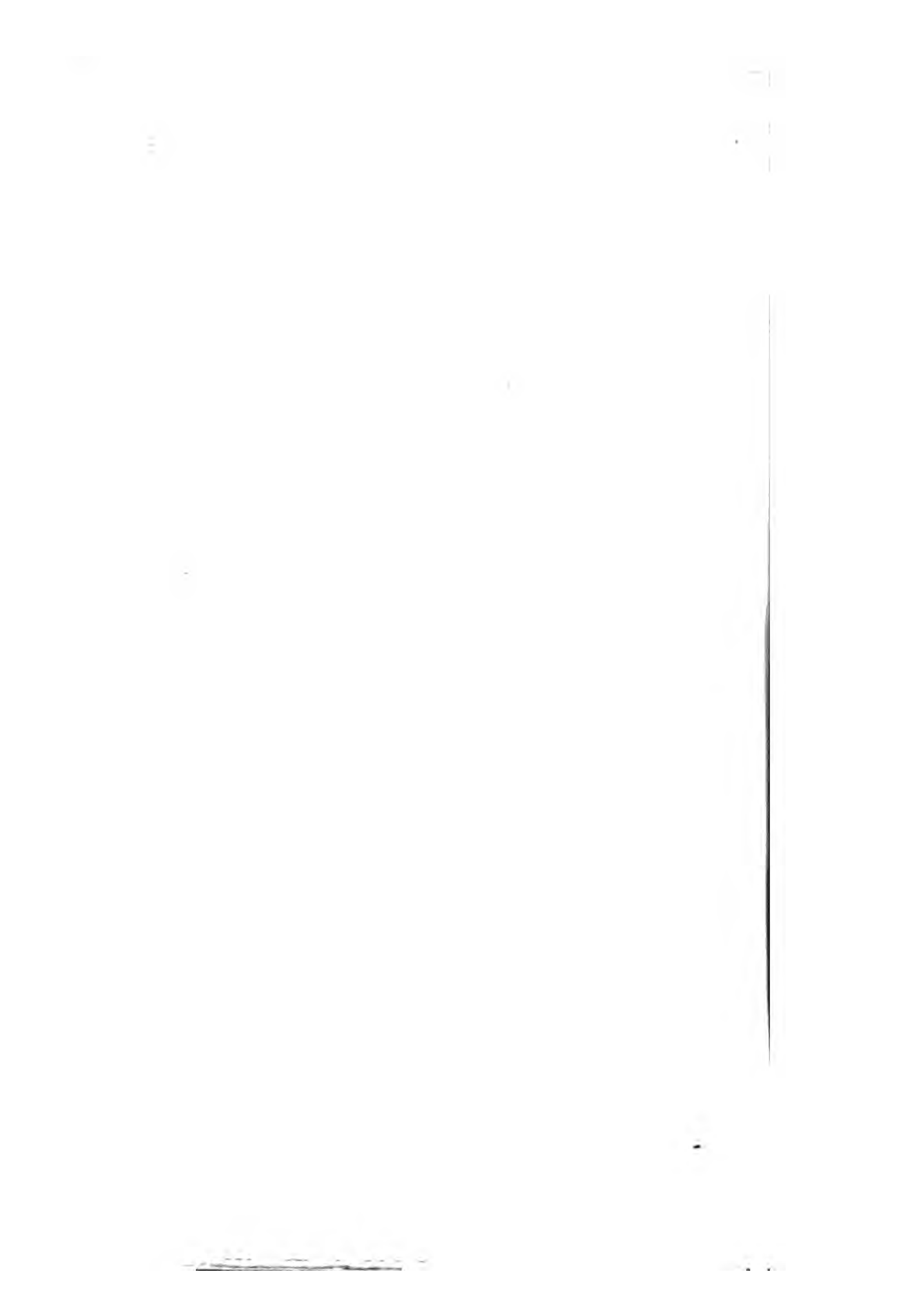
Le quarante-neuvième servira de cadre au portrait de Léon Gozlan.

Enfin, le cinquantième nous permettra d'offrir à nos lecteurs la tête

éthiopienne d'Alexandre Dumas père,
le fléau des lettres modernes, l'é-
honté marchand de phrases, qui a
fait du temple une boutique, et de la
muse une gourgandine.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Paris, 1^{er} novembre 1855.



LOUIS DESNOYERS

Intrépide partisan des voyages à Cythère, l'écrivain dont nous allons raconter l'histoire ne nous pardonnerait jamais si nous recherchions trop exactement la date de son baptême.

On ne se doute pas du nombre predi-

gieux d'héroïnes qui admirent sa verdeur et proclament ses qualités puissantes.

Nous laisserons, par conséquent, à la curiosité de ces dames une marge assez étendue pour que l'illusion s'y promène et leur donne le change.

Les années de l'existence sont disposées en échelle.

Tout en haut se trouve la mort ; l'homme est en bas, et chaque échelon le rapproche du spectre, qui daigne parfois descendre à sa rencontre et lui abréger le chemin.

Desnoyers perche entre le dix-huitième et le cinquantième échelon.

Voilà, certes, un renseignement qui n'est pas de nature à le compromettre aux

yeux de celles qui l'ont en si haute estime. Il peut continuer à tresser des myrtes et à parcourir les plaines embaumées d'Amathonte.

Que Vénus le préserve de la goutte !

Le rédacteur en chef du feuilleton du *Siècle* est né à Replonges, petit hameau du département de l'Ain ¹.

Son père, spéculateur plein d'originalité, fit l'acquisition d'une antique demeure féodale, non pour y abriter ses dieux lares, mais pour démolir au plus vite bastions et tourelles.

Notre Bourguignon comptait réaliser

¹ Sur la limite du département de Saône-et-Loire, à une demi-lieue de Mâcon.

sur les matériaux un bénéfice considérable.

Or les paysans, ses voisins, par obstination pure, sans doute, ou par malice, continuèrent à bâtir en pisé¹ leurs fermes et leurs huttes.

François Desnoyers ne vendit pas une seule de ses pierres de taille.

Comme il lui en eût trop coûté pour les remettre en place et reconstruire tourelles et bastions, il résolut, en homme habile, de couvrir cette perte par une spéculation meilleure.

Il possédait, dans le voisinage de Charolles, une forêt de trois hectares, plantée de jeunes chênes.

¹ Construction en terre rendue compacte.

A l'une des foires du pays, il vend une quantité de merrain prodigieuse¹, et s'engage à livrer le tout à époque fixe.

L'automne lui amène ses acheteurs à Digoin, avec dix-neuf bateaux destinés au chargement.

Mais François Desnoyers, par un manque de mémoire étrange, n'a plus songé à faire abattre ses chênes. Comme le merrain se trouve en hausse, on lui intente une action judiciaire, et les juges le condamnent à payer des dommages-intérêts énormes, pour avoir manqué la livraison.

Trois ou quatre cent mille francs, ab-

¹ Menues planches de chêne, avec lesquelles on confectionne les douves des futailles.

sorbés par une multitude d'affaires commerciales de ce genre, préservent aujourd'hui son fils de la tentation de dissiper la succession paternelle.

Louis Desnoyers, comme on le verra plus tard, a été constamment déchu de ses plus légitimes espérances, en fait d'héritage. Un homme n'a jamais à la fois tous les bonheurs.

Il commença ses classes au collège d'Autun, et les termina au collège de Mâcon.

Paresseux, mais doué d'une facilité rare, il eut très-promptement achevé ses études. On le choisit pour professer les humanités au collège de Magnac-Laval, dirigé par l'abbé Comparct.

Le jeune homme arriva dans cette ville tout exprès pour s'y emparer de la première fièvre typhoïde que le pays eut jamais vue.

Nourri de la lecture de Molière, et traitant comme lui les médecins avec beaucoup d'irrévérence, il trembla de se confier à leurs soins et jeta toutes les drogues qu'ils lui présentèrent dans la ruelle de son lit.

En moins de huit jours, il but un hectolitre d'eau fraîche.

Ce remède, aussi hardi que simple, ne tarda pas à le conduire à la convalescence.

Ses parents lui destinaient la main d'une demoiselle qui résidait à Mâcon, mais dont le frère occupait à Paris un

emploi supérieur, et promettait au jeune couple un appui sérieux.

Fatigué de l'enseignement, Louis se fait clerc de notaire en attendant l'hyménée.

On lui dit que sa future est excellente musicienne. Aussitôt il se hâta d'apprendre, d'un virtuose bourguignon, les règles de la fugue et du contre-point, pensant arriver de la sorte à entretenir un jour son ménage en perpétuel accord.

« Il composa, dit l'auteur de la *Galerie de la Presse*, des symphonies et des cantates, que sa philanthropie bien connue l'empêcha toujours de faire exécuter en public. »

Afin d'étudier de près les charmes de sa

promise, Desnoyers quitte Magnac-Laval, et revient à Mâcon.

La jeune personne, hélas ! lui sembla douée d'agrémens bien inférieurs à ceux qu'il espérait trouver en elle. Prétendant le désir fort simple de connaître son futur beau-frère, il prend, un matin, la route de Paris avec une trentaine de napoléons en poche.

Par une distraction bizarre, une fois lancé dans le tumulte de la capitale, Desnoyers arrive à perdre entièrement de vue le mariage, sa promise, et la visite à rendre au beau-frère.

On eût dit que jamais il n'avait songé à prendre femme.

Logé rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, il se prépare à étudier la jurisprudence; mais à l'hôtel même qu'il habite, il fait la mauvaise connaissance de trois locataires fabricants de vaudevilles, qui le dissuadent de prendre la moindre inscription à l'École de droit.

Ce sont MM. Varin, Étienne Arago et Desvergers, qui, plus tard, mettent notre héros en rapport avec M. Laurencin.

Louis occupe une chambre au rez-de-chaussée, sur la rue.

Ses nouveaux amis se plaignent avec beaucoup d'amertume de la maîtresse d'hôtel, qui n'a point de nez, et que l'absence de cette partie saillante du visage

rend impitoyable en matière de sentiment.

Louis est d'une nature compatissante.

Toutes les personnes exclues de l'hôtel à certaine heure sont invitées à rentrer par la fenêtre, et notre jeune Bourguignon se prête complaisamment aux escalades.

Ce rôle coupable lui attire la reconnaissance des vauriens de l'endroit.

Nos auteurs dramatiques le conduisent à tous les théâtres où se chantent leurs couplets, et lui ouvrent le sanctuaire des coulisses.

Persuadé que ses deux cents écus peuvent lui permettre d'attendre en toute quiétude la fin du monde, Desnoyers vau-devillise du matin au soir, et sacrifie à Cupidon du soir au matin.

Les pièces qu'il composait alors portaient le pseudonyme de Derville, ou celui de Trois Étoiles.

Ces premières œuvres théâtrales, réunies à la multitude d'articles qu'il a publiés depuis vingt-cinq ans, soit dans les revues, soit dans les journaux grands ou petits, représentent une valeur de plus de soixante volumes, et les neuf dixièmes de ces pages, écloses sous une imagination féconde, n'ont jamais été signées de son nom véritable.

Desnoyers, comme le plus grand nombre des jeunes écrivains, éprouva tout d'abord des difficultés insurmontables à placer les élucubrations de sa plume.

Il montra quelque temps de la patience.

Mais, reconnaissant bientôt qu'on a pour système absolu, dans le journalisme, de fermer la porte au nez des hommes de lettres qui débutent, il se fâcha tout rouge, traitant de niais et de jaloux les rédacteurs de *la Pandore* et du *Figaro*, qui refusaient d'imprimer ses articles.

Déjà très-fort sur l'épigramme, il administra, pour le même grief, une lettre de plus (la lettre *G*) à M. Dubois de la Loire-Inférieure, chargé de la direction du *Globe*. Il l'appella M. Dubois de la *Gloire inférieure*, et le mot eut beaucoup de vogue.

Une centaine de francs restaient à notre héros sur les trente napoléons apportés de Bourgogne.

Il trouve deux amis possesseurs d'une

somme analogue ¹, et leur propose de s'associer à lui pour fonder un journal.

— Tu es fou ! répondent ceux-ci. Nous sommes logés tous les trois dans une mansarde, et jamais on n'a vu installer un bureau d'abonnement au sixième étage.

— Bah ! nous louerons un entre-sol, riposte Desnoyers.

— Et des meubles ?

— Il nous faut une table et trois chaises, rien de plus.

— D'accord ; nous voilà tous à la besogne... Mais un administrateur ?

— Nous administrerons nous-mêmes.

¹ MM. Vaillant et Cartiller.

— Un caissier ?

— Pour le moment, ce serait un hors-d'œuvre.

— Où trouveras-tu le teneur de livres, le correcteur, le faiseur d'adresses ?

— Toutes ces fonctions diverses seront remplies par nous, mystérieusement, et les portes closes. Allons, du courage !

Il les décide.

Chacun des associés verse dans la caisse une *promesse* de douze cents francs, à prélever sur leurs économies futures, et Louis se nomme rédacteur en chef.

Véritablement il était né pour avoir ce titre.

Ni Fourier, ni ses plus habiles disciples,

en sondant la nature de notre héros, n'eussent pu y découvrir une autre attraction passionnelle. Dans ce mot *rédacteur en chef* se résume toute la vie de l'original écrivain. Nous le trouvons rédacteur en chef dès ses débuts. Depuis, il n'a jamais cessé de l'être. Il l'est aujourd'hui, demain il le sera.

Vous le verrez mourir rédacteur en chef.

Et, par anticipation, nous pouvons dire que nul n'en remplit les devoirs avec plus de conscience.

Jamais la camaraderie ne règne dans la feuille que Desnoyers dirige. On ne l'a jamais vu nier l'esprit des autres et repous-

ser leurs œuvres, en cédant aux instincts d'une jalousie mesquine.

La justice la plus scrupuleuse est sa loi.

Son premier journal fut tout naturellement une concurrence au *Figaro*, qui s'était, comme nous l'avons vu tout à l'heure, fort mal conduit à son égard.

Desnoyers essaya de rendre sa feuille quotidienne, sans être soumis au cautionnement. Il avait d'excellentes raisons pour tâcher d'esquiver cette mesure fiscale.

Certes, le problème n'était pas facile à résoudre.

Néanmoins, il arrive au but en donnant à sa publication quatre titres analo-

gues avec des vignettes différentes, mais de même nature.

Ainsi *le Sylphe*, journal des salons, — *le Trilby*, album des salons, — *le Lutin*, écho des salons, paraissent tour à tour deux fois la semaine. Reste le dimanche, occupé par *le Follet*, courrier des salons, journal de modes qui existe encore, et qui a fait une fortune brillante.

Ce quatuor périodique note ses gammes littéraires sur papier rose.

Pour mieux démontrer aux lecteurs que c'est un seul et même journal, Louis Desnoyers écrit en tête du programme cette phrase devenue traditionnelle :

Le besoin d'un journal rose se fait généralement sentir.

Au commencement de 1830, la nouvelle feuille, aussi républicaine qu'on pouvait l'être sous la Restauration, est poursuivie comme n'ayant pas déposé, au trésor, le cautionnement exigé par les lois sur la presse.

Elle gagne son procès.

Huit cents souscripteurs, à soixante francs, sont déjà conquis, et représentent un budget de quarante-huit mille francs. Le tiers de la somme couvre les frais de l'entreprise, et nos rédacteurs se partagent le reste.

Jugez de la prospérité !

Administrateur, caissier, teneur de livres, correcteur et colleur de bandes,

tout le personnel est au grand complet. Nos associés n'ont plus qu'à exciter leur verve, à donner chaque jour un numéro plus piquant, et à regarder ensuite le Pactole couler dans la caisse.

Desnoyers reçoit leurs bénédictions, et fait le journal presque à lui tout seul.

Mais, six semaines après le départ de Charles X, *le Sylphe-Trilby-Lutin-Follet*, ayant eu l'imprudence de conserver sa couleur démocratique, voit de nouveau le procureur général allumer ses foudres.

— Ah! par exemple!. s'écrie Louis, montrant à ses copropriétaires l'assignation du parquet, je serais curieux de nous voir condamner le lendemain des barricades!

Sa curiosité fut satisfaite.

La question se décida complètement à leur désavantage. Aucun banquier ne prêta les finances exigibles à la minute même, et le pauvre *Sylphe* replia ses ailes, rognées impitoyablement par les ciseaux judiciaires.

Comme il y avait, en outre, une forte amende, son gérant prit le chemin de Sainte-Pélagie.

En un jour la ruine fut complète.

Desnoyers, qui n'avait plus absolument rien à faire, tomba malade de chagrin.

Ses amis les vaudevillistes étaient habitués à travailler sans lui, et les feuilles rivales du *Sylphe* voyaient avec trop de

satisfaction l'ancien rédacteur en chef sans ouvrage, pour songer à lui en donner.

Las de tenir une plume inactive, et profitant de l'occasion pour aller demander à l'air natal le rétablissement de sa santé compromise, Desnoyers part pour la Bourgogne.

Pendant son séjour en province, il n'oublie pas de visiter un vieil oncle à héritage, curé d'une modeste paroisse aux environs de Mâcon.

Ceci est un devoir qu'un neveu sensible et intelligent se plaît toujours à remplir.

Par malheur il y a près de l'oncle certaine Babet non moins attentive, et qui manœuvre avec beaucoup d'adresse au point de vue de la succession.

La Babet du vieux curé se nomme Marianne.

On sait quelles sont les habitudes traditionnelles des servantes de prêtre. Vous les entendez dire : « Notre maison, nos poules », — ou bien encore : « Nous ne disons pas de messe pour quinze sous ! »

Marianne, à force d'abuser du pronom possessif, en est venue à cette conviction pleine et entière, que le curé se rendrait coupable de vol à son égard, s'il donnait à quelque autre la moindre bribe de son héritage.

Étonné de recevoir un accueil glacial, Louis n'hésite point à en demander la cause au vieillard.

— Ah ! mon neveu, répond le respectable prêtre, je ne me consolerais jamais de voir un histrion dans ma famille !

— Comment, mon oncle, un histrion ? murmure Louis, les yeux écarquillés de surprise.

— Oui, mon neveu, vous jouez la comédie sur les théâtres.

— Moi, mon oncle ?

— Vous-même. Ah ! vous ne pouvez pas le nier ! Marianne me l'a fait voir sur le journal.

— Pour le coup, voici qui est fort ! Ne vous serait-il pas possible, mon oncle, de me montrer ce curieux article ?

— Certainement; je le conserve, et plus d'une fois je l'ai relu, en versant des larmes sur votre déplorable carrière..., car vous êtes excommunié par l'Église... Malheureux enfant! devenir histrion!

— Mais, mon oncle...

— Attendez! attendez! Voici l'article.

Ce disant, le vieillard prend au bord d'une table voisine un numéro des *Débats*, pose sur son nez une énorme paire de besicles, et lit trois ou quatre phrases d'un bulletin de théâtres, qui rend compte d'un fort beau succès de rampe obtenu par M. Charles Desnoyer¹.

¹ Directeur actuel de l'Ambigu-Comique, alors acteur aux Nouveautés.

— Permettez, mon oncle, ce n'est pas moi ! s'écrie Louis. La ressemblance du nom vous a jeté dans une complète erreur. J'ai bien fait çà et là quelques pièces pour la scène ; mais je n'ai jamais monté sur les planches.

— Ah ! dit le curé. Cependant Marianne...

— Marianne se trompait, mon oncle.

— Eh bien, tant mieux ! tant mieux !... Ainsi tu m'affirmes que tu n'es pas histrion ?

— Je vous le jure sur l'honneur.

Desnoyers croit le bonhomme parfaitement convaincu.

Or Marianne, qui veut à toute force ga-

gner la partie, recommence sournoisement à jeter ses perfides suggestions dans la cervelle affaiblie de son maître. Celui-ci ne manque pas, le lendemain, de répéter l'antienne de la veille.

— Ah ! mon neveu ! je ne me consolerais jamais de voir un histrion dans ma famille.

Louis saute en l'air.

— Encore une fois, mon oncle, je vous jure, je vous proteste...

— Quel malheur ! quel scandale ! s'écrie le vieillard, levant les bras au plafond d'un air désespéré.

Vraiment, il y avait de quoi pendre Marianne.

Notre pauvre écrivain s'évertue à recommencer la distinction entre l'auteur et l'acteur, entre Louis Desnoyers et Charles Desnoyer, qui n'est pas même son parent, et qui écrit son nom sans S.

— Tu es sûr qu'il s'appelle Charles ?

— Oui, mon oncle.

— Tu es sûr que son nom s'écrit sans S... tu en es bien sûr ?

— Eh ! mon oncle, voyez les *Débats* et leur maudit article !

— C'est vrai, je crois que tu as raison, balbutie le vieux prêtre, frappé de ces réponses concluantes.

Il semble persuadé pour quelques mi-

nutes ; puis, après cinq ou six tours de jardin, il murmure, en rentrant au presbytère :

— Ah ! mon ami, mon ami ! pourquoi t'es-tu fait histrion ?

Desnoyers lutte vainement pendant quinze jours contre l'obstination de ce cerveau malade ; désespérant de gagner sa cause, il monte en diligence et revient à Paris.

Son homonyme continue de mériter les bravos du parterre ; on continue, par cette raison même, de parler de Charles Desnoyer dans les comptes rendus de théâtre, et Marianne continue de les lire au vieux prêtre.

Celui-ci déshérite son neveu, laissant à la rusée servante une fortune de cinquante mille écus.

Entièrement dégoûté des oncles à succession, du journalisme et des tracasseries du parquet, Louis songe à se faire épicier, lorsque Philippon, qui a déjà fondé *la Caricature*, le choisit pour rédacteur en chef.

On n'échappe point à son destin.

Presque en même temps, Henri de Latouche, autocrate du *Figaro*, réparant envers notre homme de lettres les anciens torts de sa direction, le prie de vouloir bien collaborer à la partie politique agressive.

Desnoyers donna, dans ce journal, à la

suite l'un de l'autre, ces douze fameux articles où Louis-Philippe et le système étaient lardés d'épigrammes, et qui obtinrent un retentissement si universel.

Le jeune auteur sut y joindre la plaisanterie la plus piquante à une verve intarissable.

Alphonse Karr, Paul Lacroix, Léon Gozlan, Raymond Brucker et Félix Pyat, rédacteurs attitrés du journal, tourmentaient quotidiennement de Latouche, afin de connaître la plume vigoureuse qui poussait des bottes si rudes à l'ordre de choses.

Mais de Latouche tenait au mystère et le regardait comme un des principaux éléments du succès.

Toute sa vie, Desnoyers se laissa de la sorte enterrer sous les limbes de l'anonymie.

Notre héros appartient à ce très-petit nombre de gens de lettres qui peuvent avoir du talent sans devenir fous d'orgueil.

Ce serait une curieuse étude à faire que celle de cette caste, à la fois pleine d'esprit et de sottise, qu'on nomme la caste lettrée. Évidemment il y a là-haut, dans le système providentiel, un arrangement spécial qui ne permettra jamais à ceux qui la composent de se réunir en phalange et de s'entendre.

Pour eux, le miracle de la tour de Babel se renouvellera sans cesse.

Confusion, déchirement, discorde, tel

est, tel sera toujours leur partage. La sentence est écrite sur le livre des destins.

Jetez l'œil autour de vous; prenez le plus infime croquant littéraire qui ait entre les mains une plume, et qui, de temps à autre, signe quatre phrases de son nom; questionnez-le, descendez au fond de son âme, vous y trouverez le sentiment du mérite personnel établi sur des proportions extravagantes. Il se dressera lui-même un piédestal de gloire, se couronnera d'une auréole, traitera Chateaubriand, Lamartine et Victor Hugo de crétins, se récriera sur l'imbécillité des libraires qui impriment les œuvres de ces prétendus génies, de préférence aux siennes, — et cela de la meilleure foi du monde, avec

une conviction entière, avec un aplomb digne de Bicêtre.

Un livre se demande, un succès devient incontestable ; notre homme de lettres hausse les épaules et s'écrie :

— Public stupide !

Il accusera de mauvais goût l'univers entier, plutôt que de convenir du talent d'un seul de ses confrères.

Si les passereaux de la littérature ont cet amour-propre, jugez après cela des aigles.

Essayez de réunir dans un même vol tous ces oiseaux de l'intelligence, ils se débanderont au plus vite, pour se jeter

dans des directions contraires. Aucune sympathie ne les rassemble, aucun signe de ralliement n'est compris par cette bande emplumée. Chacun suit sa route, chacun bat de l'aile à l'aventure, chacun se perd plus ou moins sous le vague des nuages, et la plupart, s'épuisant en efforts isolés, tombent dans les abîmes.

Les hommes de lettres, une fois d'accord, gouverneraient le monde.

Dieu ne le veut pas, sans doute, afin de n'avoir point à foudroyer d'autres anges d'orgueil, qui insulteraient sa puissance.

Nos quoque dii sumus.

Revenons à Louis Desnoyers, auquel ne

sont point applicables les réflexions qui précèdent.

Juste au moment où ses articles du *Figaro* obtenaient un si merveilleux succès, on vint lui apprendre que le pouvoir, désirant mettre un terme aux attaques, prenait le parti connu d'acheter le journal dont il avait à se plaindre.

— Cela ne se passera point ainsi, messieurs! dit Henri de Latouche¹ à ses camarades de rédaction. Je vous propose de créer un nouveau journal et de l'intituler *le Vengeur!*

L'idée semble excellente.

¹ Comme l'un des propriétaires du *Figaro*, il avait parfaitement reçu sa part dans le prix de la vente.

On tient conseil. Il s'agit d'arrêter le programme de la nouvelle feuille.

Au moment le plus chaud de la délibération, paraît tout à coup M. Viennot, du *Corsaire*.

— Messieurs, dit-il, je viens aplanir les plus grandes difficultés de votre entreprise. A quoi bon créer un nouvel organe du parti républicain, lorsqu'il en est un qui fonctionne, et que je puis mettre à vos ordres ?

Ce qui équivalait à dire : « Prenez mon ours ! »

Au fond, néanmoins, la proposition semble acceptable. Il s'agit de voir quelles seront les exigences de M. Viennot.

Le brave homme n'en montre aucune, et de Latouche, maître absolu du *Corsaire*, en confie la rédaction à Louis Desnoyers et à Eugène Briffaut.

Ces plumes vaillantes opèrent des prodiges.

En quelques mois, le journal, qui n'a pas cent cinquante abonnés, en gagne près de deux mille.

Desnoyers débuta par un article sur le choléra de 1832.

Pour rire de ce fléau terrible, qui tue d'épouvante une partie de ceux qui ne meurent pas de ses atteintes, et pour en faire rire les survivants, il fallait un singulier mélange de courage et d'esprit.

Toute la verve de l'ancien *Figaro* passait dans *le Corsaire*.

Le pouvoir, aiguillonné chaque jour et saignant de piqûres, se fâcha sérieusement.

On lança des mandats d'amener contre les rédacteurs.

Desnoyers et Briffaut échappèrent aux agents ; mais le père Viennot, trahi par ses jambes goutteuses, fut bel et bien appréhendé au corps et jeté sous les verrous de la Conciergerie.

Malgré ces persécutions, *le Corsaire* ne cessa pas de paraître un seul jour.

Desnoyers, dépistant toutes les recherches de la police, écrivait en quelque sorte

ses articles au vol. Briffaut suivait son exemple, et les imprimeurs ne chômaient pas.

Enfin les poursuites se ralentirent.

Desnoyers peut reparaître au bureau du *Corsaire*.

Bientôt il reçoit la visite de M. Bertet d'abord, qui lui demande des articles pour *le Voleur*¹, puis celle d'Armand Carrel.

— Tous les hommes de talent de mon parti, lui dit ce dernier, collaborent à la feuille que je dirige, et je viens vous annoncer moi-même que les portes du *National* vous sont ouvertes.

¹ Girardin avait vendu ce journal, pour en créer plusieurs autres également remarquables par leur industrialisme et la fécondité de leurs produits.

Modeste et plein de défiance en lui-même, Louis veut décliner l'honneur qu'on fait à sa plume ; mais Carrel insiste d'une manière si pressante qu'il faut céder.

Le plus grand nombre des articles que notre héros donne à la gazette républicaine paraissent en premiers-Paris.

Desnoyers est libre de traiter n'importe quel sujet, à son choix. Sous ce titre, *Variétés politiques*, il rédige fort longtemps une revue hebdomadaire, et remplace, pour la critique musicale, M. Fétis, nommé directeur du Conservatoire de Bruxelles¹.

¹ « Les longues études spéciales de Louis Desnoyers, dit la *Galerie de la Presse*, le servirent parfaitement, et les articles qu'il publia, pendant quelques années, sur la musique, lui valurent une place distinguée parmi

Quelques mois avant son entrée au *National*, il avait écrit pour le livre des *Cent et un* cette charmante collection d'études de mœurs qui s'intitule *les Béo-tiens de Paris*.

Sa Majesté le roi des critiques se trouvait chez Ladvocat, le jour où l'imprimeur envoya l'épreuve.

Janin parcourut les placards et jeta des cris d'admiration.

A l'entendre, Desnoyers avait fait une merveille ; mais, quand il fallut rendre compte de l'œuvre, il rédigea cinq ou six

les écrivains qui traitent de cet art. » Nous devons ajouter que, depuis la fondation du *Siècle*, Desnoyers se charge fort souvent, dans ce journal, du compte rendu des théâtres lyriques.

phrases lourdes et pâteuses qui ne donnaient aucune envie de la lire.

Telle a été, telle est encore, telle sera toujours la probité littéraire de l'homme.

L'auteur des *Béotiens* travaillait aussi pour le *Journal des Enfants*. Il y donna *Jean-Paul Choppart*, ouvrage entièrement original, qu'on a eu tort de croire traduit de l'allemand¹, et les *Aventures de Robert Robert*, modèles accomplis de ce genre difficile qui consiste à produire l'intérêt sans appeler en aide les passions.

¹ Cette erreur fut accréditée par une note appartenant à un autre article, et qu'un metteur en pages étourdi glissa sous le premier numéro de *Jean-Paul Choppart*. Desnoyers ne réclama point, et l'on a peine à comprendre cet excès d'indifférence d'un auteur pour sa renommée.

Il est à remarquer, comme fait assez bizarre, que Desnoyers, l'écrivain moderne le plus occupé d'amour, a composé deux excellents livres où ce sentiment ne joue aucun rôle, et qui resteront sûrement dans la bibliothèque de l'enfance.

Nous entendons ici nos adversaires crier d'un ton rogue :

« Vous êtes un biographe partial ! Ouvrez la notice consacrée à Eugène Sue ; qu'y trouve-t-on ? l'histoire d'un démocrate aux mœurs un peu folles, c'est-à-dire une peinture absolument analogue à celle que vous tracez de Louis Desnoyers. Cependant vous ne donnez à celui-ci que des louanges, et vous avez écrit contre l'autre un véritable libelle... »

Halte là, nos maîtres !

Il y a d'abord une différence assez notable entre des mœurs un peu folles et ce dévergondage effréné qui se pose en système, arrache impudemment le voile de ses victimes, les donne en spectacle et les couvre de honte.

Louis Desnoyers n'a rien de semblable dans son histoire.

C'est un écrivain qui fait de bons livres et qui n'a jamais empoisonné les masses.

On n'est point obligé de fouiller dans sa vie pour le mettre en contradiction avec lui-même, et signaler sa mauvaise foi. Le moraliste n'a rien à voir à ses faiblesses.

Louis Desnoyers a toujours marché sur

la même route, et, quand nous sommes en face d'une opinion sincère, nous avons l'habitude de la respecter.

Mais l'auteur de *Mathilde!*... allons donc !

Celui-là n'est pas convaincu. Tout dans sa conduite le démontre.

Admettons néanmoins qu'il le soit.

Quand un homme s'est trompé dans ses premiers écrits et dans sa foi première, nous ne lui permettons pas, le jour où il accepte un autre culte, de venir nous en prêcher l'observance. Où est la preuve qu'il ne se trompe pas encore ? Le laissera-t-on nous entraîner indéfiniment de la

sorte d'apostasies en apostasies, de mensonges en mensonges ?

Vous changez de doctrine, ne prêchez plus ! Vous jetez votre drapeau, n'en levez pas un autre !

En passant par votre bouche, la vérité même s'altère; on refuse de vous croire; vous êtes dépouillé de tout prestige.

L'insolent aristocrate de *la Vigie de Koatven* n'avait le droit d'écrire ni *le Juif Errant*, ni *les Mystères de Paris*, même dans l'hypothèse où ces deux monstruosité sociales et littéraires seraient des ouvrages moraux.

Vous le voyez, nous allons loin.

Si nous raisonnons maintenant au point de vue de l'art pur et simple, Louis Desnoyers a du style, Eugène Sue n'en a pas l'ombre.

Donc, nous admettons l'un et nous repoussons l'autre.

On réimprimera toujours certains livres du premier; dans vingt-cinq ans, il ne restera pas une ligne du second.

Laissez marcher le siècle, et vous direz si nous avons tort !

Outre les œuvres de Louis Desnoyers dont nous avons plus haut donné le titre, citons les *Mémoires d'une pièce de cent sous*, — *une Maison de Paris*, travail d'observation comique, relatif aux différentes variétés de locataires; — *Comment*

la gaieté revient aux dames, — et les *Études sur les femmes*, dont la première partie, *Gabrielle*, forme la valeur de quarante-cinq feuillets ¹.

Il n'y avait pas trop de ce nombre pour

¹ L'éditeur Gabriel Roux s'est chargé de publier en volumes les *Études sur les femmes*. Puisque le nom de ce libraire, qui a longtemps été le nôtre, se rencontre aujourd'hui sous notre plume, nous devons démentir les insinuations malveillantes contenues dans une brochure trop infime pour que nous en indiquions même le titre. On prétend que M. Gabriel Roux a exploité nos débuts. C'est absolument faux. Les auteurs de la brochure se sont trompés de nom. M. Gabriel Roux ne ressemble sous aucun rapport à certain éditeur-Shylock, dont nous aurons à dévoiler, un jour, les honteuses manœuvres. M. Gabriel Roux a constamment encouragé les jeunes écrivains, même au détriment de sa bourse, et, pour notre compte, nous affirmons qu'il nous a commandé et *payé d'avance* plus de quinze volumes, à une époque où nous n'avions aucune espèce de notoriété, et où ses finances pouvaient être parfaitement compromises. Il s'est conduit avec nous moins en éditeur qu'en ami, et nous sommes heureux de lui rendre ce témoignage.

servir de recueil à l'immense érudition de notre écrivain sur la matière.

Ajoutons à ses travaux toutes les revues qu'il écrit dans *le Siècle*, revues musicales, revues de Paris, revues politiques et revues de salon.

Les sept dixièmes du *Veau d'or*, roman posthume de Frédéric Soulié, sont dus à la plume de Louis Desnoyers.

Nous aurions tort de ne pas faire mention d'un article surprenant, publié dans *Paris révolutionnaire*, où il formule, dix-sept ans à l'avance, le résultat d'idées en fermentation. C'est une véritable prophétie, annonçant la Révolution de février dans ses détails les plus intimes et en apparence les plus fortuits.

Il va jusqu'à parler de la rue Lamartine, sans dire néanmoins qu'elle supplantera la rue Coquenard.

Nous ne résistons pas au désir de donner à nos lecteurs un spécimen du style et de la manière de Louis Desnoyers. Tout le monde connaît sa délicieuse et fine étude sur *les Béotiens de Paris*; ce sera donc à *Gabrielle* que nous emprunterons quelques passages.

Et d'abord lisez celui-ci :

« La fenêtre joue un grand rôle dans l'histoire amoureuse des femmes. Nous ne parlons pas même de la fenêtre qu'on escalade par amour, ni de celle d'où l'on se précipite par surprise : ces fenêtres-là ne sont pas de notre compétence ; elles appartiennent au drame, et nous ne faisons que de la comédie. Nous nous en tenons à la fe-

nêtre morale, à la fenêtre innocente, à celle que l'on contemple, à celle d'où l'on regarde. Supprimez cette fenêtre-là, et vous supprimez du même coup la moitié des amours; murez-la, vous murez à moitié le cœur.

« C'est en grande partie à l'absence des fenêtres extérieures que les Orientaux doivent de ne connaître de l'amour, les infortunés! que ses félicités les plus prosaïques, et d'ignorer complètement ses plus délicieuses poésies.

« C'est à ses fenêtres, à ses balcons surtout, que l'Espagne, au contraire, a dû d'être et de rester le plus galant pays du monde.

« Si la fenêtre n'existait pas, il faudrait donc l'inventer.

« Une femme, par exemple, rentre chez elle, au retour d'une promenade, où, sans s'être retournée une seule fois, elle a senti, à cent pas derrière elle, la présence magnétique d'un admirateur : il y a beaucoup à parier qu'elle viendra, de l'air le plus indifférent, se placer un instant à sa fenêtre pour voir, tout en regardant du côté opposé, si

l'amour a placé sur le seuil son inévitable sentinelle.

« Une femme a un jeune vis-à-vis de fenêtre :
« — Ah! il est midi... et son rideau n'est pas même
« entr'ouvert... c'est singulier!... monsieur n'est
« pas encore levé, à ce qu'il paraît... monsieur est
« sans doute allé au bal... monsieur n'est peut-
« être pas rentré du tout, le vilain homme!...
« Ah! mon Dieu, il est malade peut-être!... Mais
« non... le voici qui paraît enfin!... C'est fort
« heureux!... à deux heures de l'après-midi!...
« être en retard de six heures seulement!... Ah!
« le voici qui se dispose à sortir, et en grande
« toilette encore!... Fi! le coureur!... Où allez-
« vous, monsieur, que vous vous êtes fait si beau!
« Je ne sais ce qui se passe, mais, depuis quelque
« temps, vous m'avez tout l'air de vous déran-
« ger, monsieur!... Si cela continue, nous nous
« brouillerons, je vous en avertis!... Adieu, mon-
« sieur!... Portez-vous bien, monsieur!... Ah!...
« le voici qui rentre... il y a de la lumière chez
« lui... Eh bien! à la bonne heure!... il n'est que
« minuit moins un quart... je ne suis point trop

« mécontente de lui cette fois... il y a amélioracion dans sa conduite... On finira par en faire quelque chose de bien... Bonsoir, monsieur!... Dormez bien, monsieur!... Au revoir, monsieur!... »

« A qui croyez-vous que ces gentilles paroles soient adressées?... Au vis-à-vis?... Fi donc! Le vis-à-vis ne s'en doute même pas. C'est la jolie curieuse qui se les adresse elle-même à elle-même. Elle n'a, certes, aucun motif de cœur pour observer les faits et gestes de monsieur le vis-à-vis. Monsieur le vis-à-vis lui est fort indifférent. C'est une simple affaire de flânerie féminine, ou tout au plus d'innocente distraction.

« Enfin, beaucoup de femmes ont un *escorteur*, ou un *regardeur*, ou un *rôdeur*, qui leur est parfaitement inconnu, et qu'elles ne désignent pas autrement, lorsqu'elles en parlent à leurs bonnes amies, que sous ce titre logographique : « Celui qui passe toujours sous mes fenêtres ».

« Celui qui passe sous leurs fenêtres, avec assiduité, avec régularité, avec éternité, soit inten-

tion, soit hasard, soit chemin naturel et nécessité d'affaires, celui-là jette presque toujours une grande préoccupation dans la vie des femmes. C'est une habitude. Elles s'en moquent tout haut, s'il est fort laid; elles s'en moquent, dans le cas contraire, avec bien plus d'affectation encore; mais quelquefois elles s'intéressent à lui tout bas, et cela peut expliquer pourquoi l'encoignure des fenêtres est une place si généralement affectonnée pour les petits travaux d'aiguille. On est là, pouvant voir sans être vue, comme l'antique sentinelle au haut de son donjon; on domine toute la plaine, et, pour regarder tout ce qui passe aux alentours, il suffit d'un simple clignement d'œil, que la situation, que le moindre bruit autorisent, et que personne ne remarque, pas même l'heureux promeneur qui en est l'objet. »

Si vous demandez une peinture de sentiment plus sérieuse, *Gabrielle* peut encore vous l'offrir.

Le passage suivant arrachera des larmes à bien des mères.

« On fait tout pour marier le plus tôt possible sa fille; il semble qu'on n'ait pas d'autre souci que de se débarrasser d'elle, pas d'autre désir que de s'en séparer, pas d'autre bonheur que de cesser de la voir, de l'entendre, de l'admirer, de la caresser; et puis, aussitôt qu'on a donné à un homme, au premier venu parfois, à un étranger toujours, cet être si poétique, si doux, si aimant, si aimé, si charmant aux yeux comme au cœur, cet être adoré entre tous, ce second soi-même, cet ange tombé du ciel, cette fleur divine qu'on a fait éclore à la vie, alors, par une réaction de la tendresse contre l'intérêt, de l'amour maternel contre l'ambition et la vanité, de la douleur présente contre les appréhensions de l'avenir, on regrette amèrement d'avoir jeté ainsi la jeune fille aux bras de ce premier venu; d'avoir livré ce cher trésor aux mains souvent indignes de cet étranger; d'avoir laissé cueillir, par cet inconnu,

cette fleur de grâce, d'innocence et de tendresse, qui faisait la joie et le parfum de votre maison, et que cependant vous n'aviez cultivée avec tant de soin que pour en faire l'ornement et l'allégresse d'une maison qui n'est pas la vôtre, et où souvent elle sera flétrie par le chagrin, desséchée par la misère, brisée par la brutalité.

« Le regret veut ressaisir ce que l'imprudence a donné.

« Mais c'est en vain. La loi vous a dépouillé de tous vos privilèges de mère; la loi vous a spolié de tous vos droits de père; la loi a consacré cette expropriation de vos plus doux sentiments. Et non-seulement la loi, mais la volonté même de celle que vous pleurez, et qui, par la nature autant que par la loi, est devenue, en un seul jour, pour vous, un peu moins qu'une fille, un peu plus seulement qu'une étrangère.

« Quand un fils abandonne ses parents pour se créer une existence tout à fait isolée, cette séparation n'apporte qu'une bien faible perturbation dans leurs rapports mutuels. Un homme se ma-

rie : il n'en conserve pas moins ses amitiés, ses relations, ses affections filiales. Il n'y a rien de changé dans sa vie : il n'y a qu'une tendresse de plus. Son départ n'est donc qu'une simple séparation, tandis que le départ de la jeune fille, devenue femme d'hier, est une véritable désertion; c'est une désertion avec devoirs et sentiments. Le fils, en un mot, est un rameau qui a toujours poussé à part du tronc. La fille, au contraire, en fait essentiellement partie, et la détacher de l'arbre, c'est mutiler l'arbre même.

« Vous aviez entouré son adolescence de la tendresse infinie, de la tendresse inépuisable de votre cœur de père, de votre cœur de mère; elle semblait en retour vous entourer d'une infinie, d'une inépuisable reconnaissance; vous l'aimiez par-dessus tout au monde, et elle semblait vous aimer par-dessus tout. Mais voilà qu'un jour, — jour à jamais funeste, — un homme est venu, que vous avez appelé, que vous avez accueilli; et cet homme de votre choix, ce ravisseur imposé peut-être, l'a emportée dans son aire, malgré sa résistance même, loin du doux nid que lui avait fait

vosre amour, et que le sien se refusait à quitter. Et, le lendemain, vous regardez, vous écoutez, vous attendez, vous cherchez autour de vous : — la cage est vide, l'allègre fauvette a disparu, envolée ou volée; le silence a succédé à ses douces chansons; elle ne vient pas, dès le matin, comme la veille encore, voltiger gaiement autour de vous, et becqueter sur vosre front ses premières caresses. — Plus rien qu'un affreux calme, plus rien qu'un affreux silence, plus rien qu'un affreux vide! — La chambre de l'absente n'offre plus que ce désordre, si triste à contempler, qui est, non pas le joyeux désordre de la présence, mais le désordre de l'abandon : — de chastes vêtements, laissés çà et là; de trop modestes parures, dispersées; des meubles que la joie a renversés; des tiroirs que la précipitation a laissés entr'ouverts; un lit où personne n'a reposé; une foule de riens charmants qu'affectionnait la jeune fille, que la jeune femme dédaignerait aujourd'hui, et qui gisent sur le tapis poudreux, comme ces plumes légères dont la fauvette a jonché le sol, pour attester que l'épervier a passé par là.

« Voilà le triste spectacle qui désole vos yeux, mais votre cœur est encore bien plus cruellement frappé. A partir de ce jour, vous n'êtes plus qu'au second rang, en attendant que la maternité vous repousse au troisième, dans l'affection de celle qui vous chérissait par-dessus tout la veille. Cet homme, cet inconnu, ce ravisseur, s'est placé d'emblée au premier rang. Quelques heures de fausse et passagère tendresse, peut-être, lui ont suffi pour effacer la vôtre, que vingt années de soucis, de soins et d'abnégations ont éprouvée et consacrée. Et non-seulement il vous a ravi son affection suprême, mais il peut vous priver de ses filiales caresses, de sa douce vue, de sa présence adorée, vous qui la lui avez donnée tout entière, corps et âme. La jeune femme ne vous doit plus qu'un froid respect. C'est à lui désormais qu'elle doit obéissance et dévouement. Si elle l'aime, elle vous quittera sans regret pour le suivre au bout du monde; si elle ne l'aime pas, elle l'y suivra par résignation. La nature ou le code lui imposera cette obligation, qui fera sa joie ou son orgueil. Et vous n'aurez pas à la mau-

dire de cette préférence, car vous lui en avez enseigné doctoralement la nécessité, vous lui en avez donné l'exemple en même temps que le précepte; le ciel et la terre lui en font un devoir absolu, et, si vous êtes raisonnables, vous seriez les premiers à blâmer vous-mêmes l'oubli coupable qu'elle oserait en faire. Bien loin donc que l'égoïsme de votre cœur vous fasse désirer qu'elle vous rende, de son ancienne tendresse, tout ce que le temps et l'inconstance peuvent lui permettre d'en reprendre à son époux, vous devez souhaiter, au contraire, qu'ils soient chaque jour plus heureux l'un et l'autre, l'un par l'autre, au prix de votre malheur même. Ce malheur-là, c'est votre dernier bonheur. »

Louis Desnoyers, vers la fin de 1832, n'avait point encore envisagé la question du mariage à ce point de vue.

Essayant d'échapper à des séductions

toujours renaissantes et fort peu compatibles avec le travail de l'écrivain, il fonda *le Charivari* pour s'imposer un surcroît de besogne, et contracta des nœuds devant M. le maire, afin de briser d'un seul coup toutes ses chaînes illégitimes.

Par une bizarre coïncidence, le jour même de son hymen fut celui de l'apparition du nouveau journal.

Au sortir de la messe, notre époux de fraîche date court à l'imprimerie.

Tout le numéro est à faire.

Il écrit une première colonne, l'envoie aux compositeurs, en rédige une autre en attendant l'épreuve, et, de rédaction en

correction, travaille sans désemparer jusqu'à près de minuit.

Il était temps, comme on le voit, d'aller rejoindre l'épousée.

Mais, dans le feu de l'improvisation, notre homme a perdu le souvenir de ses noces.

Albert Clerc et Altaroche surviennent. On cause longtemps.

Ces messieurs laissent Desnoyers composer un dernier article, revoir une dernière épreuve, et celui-ci, rompu de fatigue, s'endort, après leur départ, sur un canapé des bureaux.

Quatre heures sonnaient à la paroisse voisine.

Le lendemain, les amis de notre journaliste le retrouvent à la même place. Il vient de s'éveiller et lit tranquillement son premier numéro en fumant un cigare.

— Eh ! s'écrient-ils, est-ce que tu ne t'es pas couché ?

— Non, répond Louis.

— Malheureux !... et ta femme ?

Desnoyers se lève. Le havane lui tombe des lèvres. Il regarde ses collaborateurs avec stupéfaction, et murmure :

— Ah! miséricorde! je n'y songeais plus.

Nous ne savons pas à quel genre de raisonnement il eut recours, lorsqu'il dut justifier aux yeux de madame cette inconcevable distraction.

L'ancien *Charivari*, avec ses trois hommes d'État et sa plume bouffonne, est encore trop près de nous pour que nous en fassions l'histoire. Six années durant, le héros de cette notice et ses deux collègues ont dépensé là plus d'esprit que n'en contiendraient cinq cents volumes d'Alexandre Dumas et deux mille comédies de M. Scribe.

Directeur de quatre journaux à la fois, Desnoyers travaillait nuit et jour.

Il s'était habitué à dormir en regagnant son domicile et en marchant, de trois à cinq heures du matin, dans les rues désertes et silencieuses.

Ceci est un fait que tous ceux qui le connaissaient alors peuvent certifier.

De temps à autre, il ouvrait l'œil instinctivement pour reconnaître à quel point de sa route il pouvait être ; puis, refermant la paupière, il se remettait en marche et finissait par arriver chez lui, guidé par la Providence beaucoup plus que par ses jambes.

A neuf heures, son domestique avait ordre de l'éveiller. Il fallait songer au numéro du lendemain.

Chose bizarre! la nature, à époque fixe, prenait sa revanche, et notre rédacteur en chef payait d'un seul coup sa dette au sommeil.

Il tombait, à la fin de chaque mois, dans une sorte de léthargie effrayante qui durait deux nuits et deux jours. Alors madame Desnoyers écrivait à Altaroche :

« Mon mari dort; ne comptez sur lui qu'après-demain. »

Le jour où Fieschi consumma son crime sur le boulevard du Temple, des ordres furent donnés en haut lieu pour jeter immédiatement dans un cul de basse fosse tout ce qui tenait une plume républicaine.

M. de Bassano, chargé de l'exécution de ces ordres, et trouvant qu'ils péchaient par un excès de rigueur, fit transmettre à chacun des individus menacés un avis secret, pour les engager à quitter Paris, au moins pendant quelques semaines.

Desnoyers et Philippon se trouvaient dans les bureaux du *Charivari*, quand arriva ce conseil officieux.

Ils déguerpirent au plus vite, comme on peut le croire.

Le jour même, deux messieurs, fort bien vêtus, entrant dans les bureaux, y rencontrent un vieil homme de lettres, nommé Caron, chargé, depuis un temps

immémorial, de la rédaction exclusive des articles de modes.

Caron, pourvu d'une dose d'amour-propre fort grande, trouvait que les trois hommes d'État ne rendaient point à son talent toute la justice désirable.

— Monsieur le rédacteur en chef, s'il vous plaît? lui demandent les visiteurs, avec un salut plein de politesse.

— C'est moi ! répond fièrement Caron, très-enchanté de se trouver seul et de passer, une fois dans sa vie, pour un personnage littéraire.

Les agents font un signe du côté de la porte:

Six gardes municipaux se montrent, prennent le soi-disant rédacteur en chef au collet, le contraignent à descendre un peu brutalement, malgré ses protestations énergiques, le fourrent dans un fiacre, et le mènent droit aux cachots de la Conciergerie.

Caron y resta quinze jours, en expiation de son orgueil.

Si *le Charivari*, pendant ce laps de temps, n'imprima point de compte rendu de modes, il ne manqua pas d'autres articles, et la rue de Jérusalem, qui savait tous les rédacteurs en fuite, ne comprenait rien à ce mystère.

Cachés à Passy, les uns chez le vaude-

villiste Desvergiers, les autres chez l'avocat Crémieux, nos trois hommes d'État expédiaient leur copie, chaque soir, en contrebande, soit dans une hottée de légumes, soit dans un panier de fruits.

L'année suivante, au milieu de ses nombreuses occupations de journaliste et de ses fatigues de chaque instant, Louis Desnoyers fut chargé par M. Dutacq de rédiger le numéro-spécimen du *Siècle*.

Il passa soixante-douze heures sans dormir, et, la dernière ligne écrite, il fut saisi d'un transport au cerveau, qui mit ses jours dans le plus grand péril.

La convalescence lui montra *le Siècle* fondé.

Sa fortune était faite.

Par un acte fort en règle, notre écrivain doit rester, sa vie durant, rédacteur en chef du feuilleton. Il touche environ huit cents francs par mois d'honoraires, sans compter ce que lui rapportent ses nombreux articles.

Desnoyers écrira, quelque jour, l'histoire de ses relations avec les grands seigneurs de la littérature, qui lui viennent en équipage, et avec les pauvres aspirants, qui lui viennent sans bottes.

Ce sera bien certainement un livre que s'arracheront les lecteurs.

Il serait mal à nous de le déflorer. Nous citerons seulement quelques détails.

Le poëte Lassailly, paresseux de premier ordre et bohème enraciné, sembla tout à coup saisi d'une ardeur extrême pour la prose. Sa plume devint infatigable, et ses nouvelles envahirent les cartons du *Siècle*.

Desnoyers ne tarda pas à s'apercevoir qu'elles se ressemblaient toutes et reproduisaient constamment les mêmes phrases, dites par les mêmes personnages.

Il finit par en demander le motif à l'auteur.

Lassailly confessa très-ingénuement qu'il correspondait, au moyen du feuilleton, avec une jeune fille de province dont le père était abonné au *Siècle*. Ses éternelles

redites étaient d'éternels serments d'amour, comme il convient à tous les amoureux d'en faire.

Un modeste homme de lettres de province écrivait à Desnoyers, en lui expédiant son œuvre :

« Monsieur,

« Bien certainement les lignes que je vous envoie sont indignes de la publicité ; mais j'espère que vous serez assez aimable pour venir en aide à mon inexpérience. Refondue par vous, et corrigée avant l'insertion, ma nouvelle, sans aucun doute, sera digne de vos lecteurs. »

Impossible de faire un aveu plus humble et une proposition plus candide.

Un autre débutant littéraire, fatigué de rompre tous les jours la bande du journal, et de ne pas trouver sous le pli son article, envoya au rédacteur en chef cette lettre pleine de laconisme et de désespoir :

« Si demain je ne suis pas imprimé, je me brûle la cervelle. Vous aurez mon trépas sur la conscience. »

Enfin nous avons lu nous-même, un soir, dans les bureaux du *Siècle*, cette phrase touchante, qui terminait la missive d'un littérateur orphelin :

« Daignez accueillir ma nouvelle, et ma mère vous bénira du haut des cieux ! »

Mais, insensible à tout, Desnoyers n'ou-

vre ses colonnes qu'au mérite, et ne cède même pas — héroïsme sublime pour un homme de sa nature ! — aux douces œillades de nos dames poètes, qui savent si bien donner à leurs supplications le charme qui manque à leurs vers.

Un jour, à sa grande surprise, il vit entrer dans son cabinet un ministre de Louis-Philippe.

C'était le grand philosophe Victor Cousin, qui venait solliciter lui-même, en personne, pour obtenir l'insertion de quelques poésies, refusée à une muse de sa connaissance intime.

Mais chut !... Souvenons-nous de la leçon tragique donnée autrefois à Alphonse

Karr par cette terrible madame Louise Collet, née Révoil.

Foin des muses qui jouent du couteau !

De méchantes langues affirment que le rédacteur en chef du *Siècle*, une fois son feuilleton lu et corrigé, s'endort, comme un autre Annibal, dans les délices de Capoue.

Ceci est une calomnie flagrante.

Le *Siècle* est loin d'être pour Louis Desnoyers une sinécure. Il est obligé de lire, année commune, quatre cents manuscrits ; il en relit, corrige et recorrige cinquante, et cette occupation monotone, qui lui prend au moins huit heures par jour, ne l'empêche pas de fournir son con-

tingent à la littérature active. Il sait mener de front le travail et le rêve, les affaires sérieuses et le plaisir. Ces dames ne volent pas la postérité.

Nous avons réservé pour la fin de cette notice un fait très-grave, que nous n'hésitons pas à reprocher à notre héros.

Il a fondé la Société des gens de lettres.

Cette mauvaise action de sa vie remonte à l'année 1837.

Nous disons mauvaise action par antiphrase; car il était animé des intentions les plus loyales et les plus fraternelles.

Ses principaux complices dans la chose furent Léon Gozlan, Marco Saint-Hilaire,

Emmanuel Gonzalès, Altaroche, Élie Berthet, Hippolyte Lucas, Eugène Guinot, Louis Viardot, Alphonse Royer et Louis Reybaud.

Impossible de se tromper en meilleure compagnie.

Balzac, ayant accepté les statuts de la société nouvelle, ne tarda pas à se frapper la poitrine et à se repentir. Mais les autres persistèrent dans leur honnête égarement.

Ils bâtirent sur le sable un édifice sans consistance, qui pèche et pèchera toujours par la base, nous voulons dire par le caractère même des membres de l'association, perpétuellement en jalousie et en discorde.

Voici tantôt dix-huit ans que les esprits les plus sages, les natures les plus fermes consacrent leurs efforts à maintenir cette institution boiteuse, qui chancelle au moindre souffle et menace ruine : ils ne parviennent qu'à consolider les abus, tant les abus se trouvent inhérents à l'institution même.

Imprévoyants et candides en affaires, comme beaucoup de littérateurs, Louis Desnoyers et ses collègues ont placé près du berceau de la société naissante un ex-homme de loi ¹, père nourricier bâtard, qui a fait sucer à la pauvrete les mamelles

¹ M. Pommier, aujourd'hui remplacé par M. Godfrey.

de la chicane, et s'est appliqué surtout à la rendre mercantile et tracassière.

Au diable la dignité des lettres, au diable leur honneur et leur indépendance !

L'essentiel est d'avoir un budget.

Sommons par huissier tous ces malheureux journaux de province de nous tenir compte de la reproduction de nos articles, à raison de tant la ligne. Il est évident que le Palais de Justice saura les y contraindre.

Journalistes et romanciers auront en poche quelques centimes de plus, une misère !

Mais aussi l'agent central sera rétribué grassément. Son emploi deviendra bel et

bien une charge; il pourra la vendre ou la transmettre par héritage.

Que demandez-vous de plus, morbleu !

Si vous restez pauvres à côté de votre agence opulente, on invitera le baron Taylor à vous secourir. Il organisera des loteries en votre faveur; il vous fera l'aumône.

Pour ce qui est de votre talent, de vos travaux, de votre avenir, on ne s'en inquiétera pas.

Seulement, le jour où vous serez en butte à la détresse et aux mauvaises tentations qu'elle donne, — *malesuada fammes!* — on vous accordera, si vous avez des protecteurs, et sur votre requête écrite

et signée, de quoi ne pas mourir de faim pendant sept ou huit jours.

N'est-ce pas une générosité merveilleuse ?

Et si vous désirez qu'elle se renouvelle, si vous êtes prudents et sages, vous nommerez pour vos dignitaires, à chaque assemblée générale, des hommes déconsidérés, mais opulents, qui vous inviteront, de temps à autre, à dîner chez Lucullus, et qui, le jour où vous serez repus, monteront sur vos épaules de niais pour escalader quelque position politique.

Est-ce là, oui ou non, monsieur Louis Desnoyers, la société que vous nous avez faite ?

Hélas ! ce n'était point, évidemment, celle que vous vouliez faire. N'en parlons plus... et que le ciel vous pardonne !

FIN.

P. S. Au moment où nous terminons cette notice, on nous envoie, du fond des États Sardes, la lettre écrite par M. Eugène Sue à l'occasion de sa biographie. Nous publierons, dans le prochain volume, cette lettre et notre réponse.

Memorandum

de l'origine de nos attributions
de l'Administration

De nos attributions

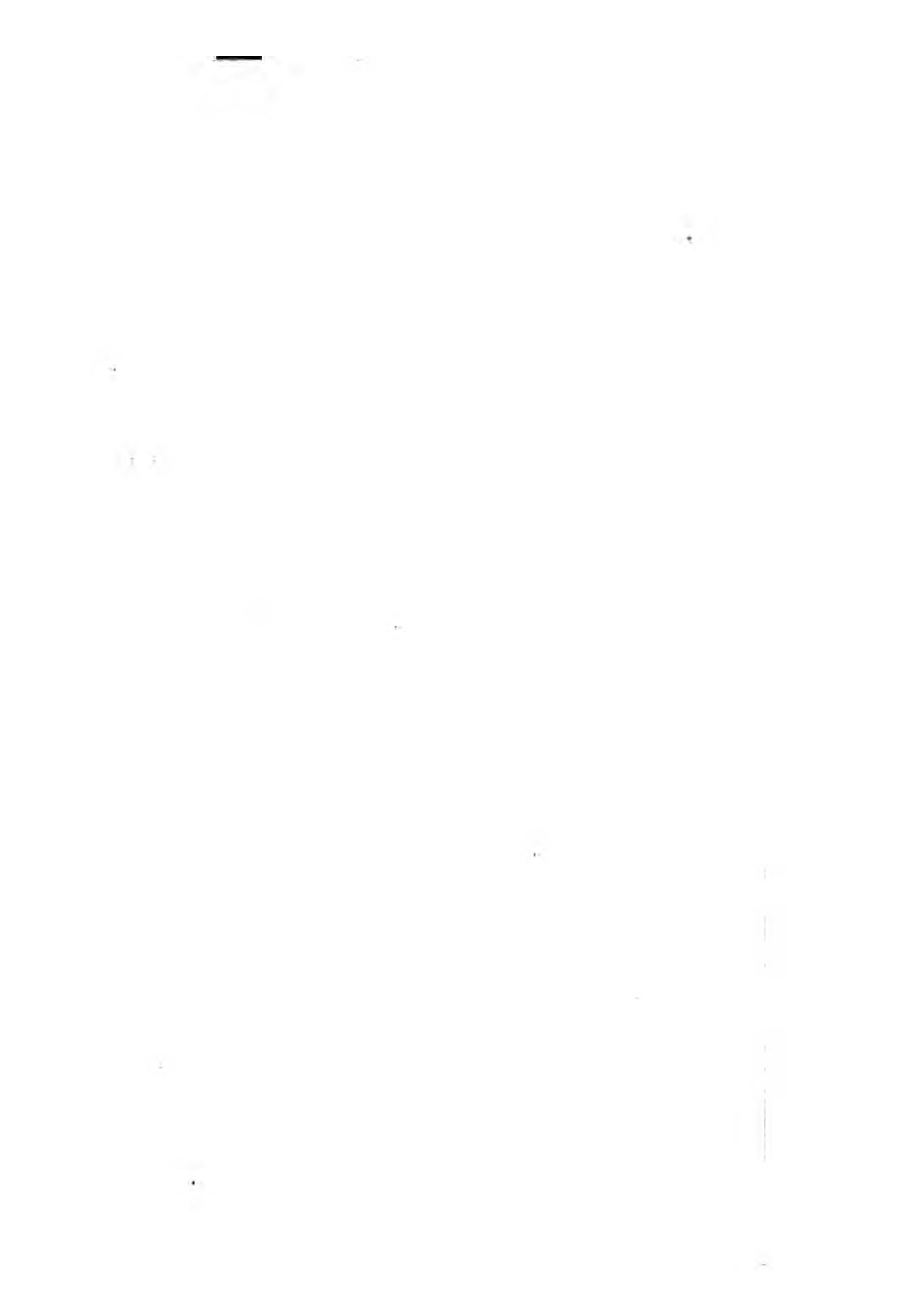
de l'Administration

de l'Administration



FRÉDÉRIC LEMAITRE

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





Carpey sc.

1830

FRÉDÉRIC LEMAITRE

M. VAPLÉ, éditeur

Imp. Hadrongue & du Ruis 16. 6. 70

LES CONTEMPORAINS

FREDERICK

LEMAITRE

PARIS

ESTAVANZ DAVOINE, EDITEUR

63, RUE CONDORCET, 15

1855

L'Auteur et l'Editeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



FREDERICK LEMAITRE

FRANKLIN, FALCON

FRANKLIN, FALCON

LES CONTEMPORAINS

FRÉDÉRIC
LEMAITRE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

—
1855

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



FRÉDÉRIC LEMAITRE

Nous sommes en présence du génie le plus original et le plus excentrique du siècle.

Pour peindre Frédéric Lemaître, il faudrait avoir à la fois en main le crayon de Jacques Callot et le pinceau de Van Dyck, la plume de Lesage et celle de Plutarque.

Ici, la caricature se mêle au tableau, le grotesque se fond avec le sublime, et, — chose bizarre ! — on se demande si ce mélange n'était pas nécessaire pour donner au théâtre moderne un digne interprète.

Notez, s'il vous plaît, que nous n'avons pas l'intention de faire une épigramme.

Ainsi que le Protée mythologique, l'art a des métamorphoses sans nombre. Il se révèle sous le haillon comme sous la pourpre ; il peut tour à tour avoir pour piédestal l'or ou la fange, et passer du rayonnement aux ténèbres sans être déshérité de l'admiration, sans rien perdre de ses droits à l'éloge.

L'histoire tout entière de Frédérick Lemaître est là pour appuyer cette remarque.

Il est né au Havre, le 21 juillet 1800, d'un père architecte.

Sa vie de comédien est trop curieuse et trop féconde pour que nous ne cherchions pas tout d'abord à économiser quelques pages sur d'insignifiants détails d'adolescence.

Remarquant chez son fils un goût décidé pour la déclamation, M. Lemaître l'amène, vers 1819, à Paris, et le fait concourir au Conservatoire.

L'examineur ne laisse pas réciter au jeune homme plus d'une vingtaine de vers.

— Travaillez, travaillez! lui dit-il; vous deviendrez sûrement un artiste de premier ordre.

A l'âge de dix-huit ans, Frédérick est beau comme l'Antinoüs bithynien. Sa taille élégante et svelte, ses cheveux noirs, son visage aux lignes correctes, son large front, son œil bleu, noyé dans le vague du sentiment, tout se réunit pour donner à sa personne un caractère très-net de poésie, d'inspiration et de grandeur.

Nous avons cru devoir reproduire ces merveilleux avantages physiques, en choisissant un portrait contemporain des premières représentations de *Kean*.

Au Conservatoire, Frédérick ne manque pas un seul cours. Ses études terminées, il se présente pour entrer à l'Odéon.

Mais, à cette époque, un instinct de

révolte contre les règles consacrées et un mépris formel des traditions se développent déjà dans l'âme du jeune comédien.

L'Odéon refuse d'ouvrir ses portes à ce Calvin de la scène, qui s'insurge contre la discipline dramatique, et veut saper dans leur base tous les points de doctrine établis.

Talma seul proteste contre l'exclusion de Frédérick.

— Eh ! s'écrie-t-il, si je n'avais pas fait moi-même une révolution théâtrale, on jouerait encore *OEdipe* et *Britannicus* en habit à la française, en perruque et en culottes courtes !

Le grand acteur tragique avait du flair : il devinait le grand acteur de drame.

Voulant essayer ses forces et se montrer au public, n'importe sur quels tréteaux, notre jeune comédien signe un engagement avec les Variétés-Amusantes, théâtre de quatrième ordre, où l'on représentait alors une pièce à trois acteurs, ayant pour titre : *Pyrame et Thisbé*.

Lauréat du Conservatoire, le nouveau venu s'attendait à jouer le rôle de Pyrame.

Vaine espérance !

Dans la pièce comme dans l'histoire, les deux amants de Babylone se donnent rendez-vous sous un mûrier, hors des murs de la ville. Surprise par l'approche d'un lion, Thisbé se sauve ; on connaît la suite.

Or, Frédérick fut chargé de représenter

le terrible animal, avec son costume fauve et sa longue crinière.

Il fit ses débuts à quatre pattes, ce qui ne manque pas déjà d'une certaine originalité.

M. Bertrand, directeur des Funambules, le délivre de sa peau de bête et le choisit pour compléter sa troupe. Frédérick en devient bientôt le meilleur sujet. On lui confie des rôles importants dans *le Soldat laboureur* et dans *Catherine de Stenberg*.

Des Funambules il passe au Cirque.

Bientôt l'Odéon, plus juste à son égard, le reçoit au nombre de ses pensionnaires. C'était au commencement de 1823.

Frédéric ne resta que cinq mois au second Théâtre-Français. La tragédie et ses rôles guindés n'allaient point à sa nature. On sentait que ce talent, plein d'exubérance et de fougue, demandait autre chose que l'imitation servile et le calque des œuvres mortes. Il lui fallait la création libre et la vie.

L'Ambigu fut le premier théâtre qui éleva Frédéric sur le pavois du mélodrame.

Il y débuta, le 2 juillet 1823, dans *l'Auberge des Adrets*.

Mal reçue d'abord, et sifflée à outrance, la pièce se releva, le lendemain, par un trait de hardiesse inouïe de l'acteur.

Aux répétitions, il avait déclaré plusieurs fois que le rôle de Robert Macaire était absolument impossible, et que le public ne l'accepterait jamais tel que les auteurs l'avaient conçu.

L'événement justifia cette prophétie.

Frédéric, désolé, cherchait, le lendemain, en se promenant sur le boulevard, un moyen de relever la pièce de sa chute, lorsqu'il aperçoit tout à coup un personnage étrange, arrêté devant la boutique d'un marchand de galette.

Il regarde cet individu, couvert, des pieds à la tête, de vêtements indescriptibles.

Jadis, on le devine, ces vêtements ont

eu un certain cachet d'élégance. Mais ils tombent en lambeaux. La misère et la débauche y attachent toutes leurs souillures, sans que celui qui en est affublé semble rien perdre de son air audacieux et de la bonne opinion qu'il a de lui-même.

Campé fièrement sur des bottes éculées et percées à jour, un feutre crasseux et déformé sur l'oreille, il rompt du bout des doigts un morceau de galette d'un sou, le porte à ses lèvres avec les délicates allures d'un petit-maître, et le mange en vrai gastronome.

Sa collation faite, il tire de la poche de son habit une loque pendante, s'en essuie minutieusement les mains, époussète son

costume immonde, puis continue sa promenade sur le boulevard.

— C'est là mon personnage, dit Frédéric, je le tiens !

Effectivement, il venait de découvrir, en chair et en os, le type qu'il avait vaguement conçu, lors des répétitions de *l'Auberge*.

Robert Macaire était trouvé !

Le soir même, au théâtre, le comédien se montre au public avec un habit, un feutre et des bottes, absolument pareils aux bottes, à l'habit et au feutre de l'homme du boulevard.

Il imite les manières de ce fashionable en haillons, son calme grotesque, sa dignité sinistre ; il décide son camarade

Serres à une métamorphose analogue pour le rôle de Bertrand, et la pièce obtient un succès à tout rompre.

Certes, on doit le dire, il est difficile de fournir à la scène une création ¹ plus saisissante à la fois et plus immorale.

Nous verrons bientôt Frédérick la compléter encore sous ce double aspect.

Ses appointements furent élevés, dès ce jour, à un chiffre considérable. Tous les samedis, il s'amusa à se faire payer, par

¹ Dans le cours de sa carrière dramatique, on peut dire que Frédérick Lemaître a toujours créé ses types, au lieu de développer ceux que lui indiquaient les auteurs. Voilà ce qui le distingue des artistes d'analyse et d'étude, comme Samson, par exemple, qui nous donnent des portraits scrupuleusement calqués d'après nature. Frédérick exprime ce qu'il a conçu, et non ce qu'il a observé.

l'administration du théâtre, en pièces de cent sous. Chargeant ensuite sur ses épaules le sac énorme renfermant ses honoraires de la semaine, il traversait avec orgueil la foule qui l'attendait à la porte du théâtre, et lui donnait gratis le spectacle de cette excentricité.

Tout en gagnant des sommes folles, notre comédien n'était pas d'humeur, comme beaucoup de ses confrères, à payer les bravos et la gloire.

Un journaliste, très-connu pour sa plume vénale, un de ces bandits napolitains de la presse, dont nous avons déjà fait la peinture, et dont la race n'est malheureusement pas éteinte ¹, entre un jour

¹ Voir la biographie de Meyerbeer.

chez Frédérick, et le prie de vouloir bien disposer en sa faveur de quelques billets de banque.

Notre comédien refuse.

— Pourtant il s'agit de très-peu de chose, dit le *condottiere* littéraire : mille ou douze cents francs par an, qu'est-ce que cela pour vous? Grâce à cette modeste subvention, vous serez parfaitement traité dans mes colonnes.

— Monsieur, dit Frédérick, je ne veux pas être loué à prix d'or! Ce sont d'autres louanges qu'il me faut.

A ces mots, il pousse le vil écrivain par les épaules, et le met à la porte.

Deux jours après, article dénigrant contre l'acteur.

Celui-ci ne profère pas un mot de plainte. Il attend que le bandit reparaisse au théâtre, va d'un air tranquille à sa rencontre, salue, et lui administre, en plein foyer des artistes, la plus admirable paire de soufflets qui eût jamais retenti sur face humaine.

Grand éclat.

Le folliculaire tempête, et veut rendre outrage pour outrage.

Or, l'acteur, doué d'une puissance de muscles peu commune, prend les deux mains de notre homme dans son poignet de fer, et dit à ses camarades, témoins de l'exécution : -

— Demain, s'il le faut, je me battraï avec ce misérable ; mais, avant tout, je tiens à le traiter, en votre présence, comme il le mérite, c'est à-dire comme un drôle !

Et, de taloches en taloches, il le reconduit jusqu'au seuil du foyer, lui administrant sa botte à l'endroit où s'arrête l'épine dorsale (style Janin).

Le bandit en question n'exerce plus.

Il vit de ses rentes.

Mais il a un héritier de ses exigences métalliques et de son hideux chantage.

En vérité, dans leurs ménagements incompréhensibles, beaucoup d'artistes parisiens peuvent être soupçonnés de fai-

blesse ou de peur. La recette de Frédérick est bonne. Qu'ils en usent.

On vint proposer à notre héros de quitter l'Ambigu pour la Porte-Saint-Martin.

La création de Georges de Germany, dans *Trente Ans ou la Vie d'un joueur*, lui était destinée. Ceux qui ont vu la pièce, à cette époque, vous diront combien il y fut admirable, et quels développements inouïs de passion et de désordre il sut donner à ce rôle.

Bouillant de séve, radieux de jeunesse, plein de vigueur, Frédérick Lemaître avait alors une vie extravagante, qui eût tué Bacchus et rendu Hercule poitrinaire.

Mais les excès n'enlevaient rien encore

à la magnificence de sa beauté physique.

Jamais on ne pourra donner la liste de ses triomphes en amour, ni supputer le nombre de ses victimes.

Une provinciale naïve, impressionnée par son talent, séduite par son bel air, et cédant aussi peut-être à l'attraction qui porte vers les mauvais sujets un sexe trop sensible, retourne quarante-cinq fois de suite admirer l'acteur dans le rôle de Georges.

Elle parvint, — ô joie suprême ! — à se faire remarquer.

Frédéric lui expédie un poulet par le coiffeur du théâtre. Des rendez-vous s'organisent, et la dame offre au sublime ar-

tiste son cœur d'abord, puis une trentaine de mille francs, qu'une succession vient de lui donner dans sa province.

Un cœur, cela s'accepte ; mais de l'argent, fi !

L'héroïne garde sa bourse.

Toutefois, comme il faut de jolies robes et des diamants pour se montrer au bras du grand comédien, comme les parties de plaisir se renouvellent chaque jour, comme un équipage est indispensable aux promenades, les trente mille francs disparaissent en moins de six semaines, et la bonne harmonie s'éclipse avec les écus.

D'autres amours entraînent bientôt l'artiste dans leur orageux tourbillon.

Cette provinciale inconsiderée devint marchande à la toilette au Temple.

Quand elle parlait de Frédérick, elle commençait tout d'abord par s'exhaler en invectives; mais, petit à petit, elle cédait à l'attendrissement et terminait ainsi sa harangue :

— N'importe, on ne peut pas oublier ce coquin-là. Si vous saviez comme il est aimable ! Je lui dois mes plus beaux jours.

Bien des gens ont semé leur héritage sur le chemin de la passion, sans conserver pour cela le charme du souvenir.

Soit dit, bien entendu, sans conclure en faveur de la moralité de l'anecdote.

Après *Trente Ans*, Frédéric Lemaître joue *l'Écrivain public*, *Edgard de la Fiancée de Lamermoor* et le drame de *Faust*, où son génie se développe dans des proportions nouvelles.

Quinze jours entiers, par tous les expédients que la mimique lui suggère, il cherche à rendre ce rire infernal de Méphistophélès, indiqué par Goethe, mais sans pouvoir réussir.

Il se décide alors à y substituer une grimace diabolique, se pose devant son miroir, s'exalte de plus en plus dans l'étude de son rôle, et parvient à obtenir un jeu de muscles qui donne à sa figure une épouvantable et sinistre expression.

Le rire de Méphistophélès une fois trouvé, Frédérick tient à juger de l'effet qu'il produira.

Du miroir, il passe à sa fenêtre en conservant la même expression de visage.

Aussitôt les individus qui l'aperçoivent donnent des signes d'épouvante. Une femme lève la tête et s'évanouit.

— Bien ! dit l'artiste, ma grimace est bonne !

Véritablement, après tous ces rôles à succès, on peut dire que Frédérick avait conquis un sceptre à la scène. Il régnait sur le public, et le public idolâtrait ce roi de la rampe.

Avec ses sujets il pouvait tout se permettre, sans craindre l'émeute.

Un soir, pendant un acte où il ne devait point paraître, il s'appuie, tout en causant avec un de ses camarades, contre cette partie des coulisses appelée le manteau d'Arlequin.

Sous son coude, un bouton de cuivre se rencontre.

— A quoi peut servir cette machine ? fit-il en l'examinant.

— N'y touchez pas, monsieur Frédérick, n'y touchez pas ! crient les employés du théâtre. C'est le régulateur du gaz.

— Bah !... Le gaz a donc un régula-

teur ?.... il est bien heureux, le gaz !.....
Voyons cela !

Une idée folle lui traverse la cervelle.
Il tourne le bouton de cuivre.

Aussitôt la salle tout entière est plongée dans les ténèbres, et deux mille personnes jettent un cri de surprise, mêlé d'effroi.

Mais on apprend que Frédérick est l'auteur de ce tour pendable. Dès lors la plaisanterie semble charmante, et, quand il rentre en scène, à l'acte suivant, on accueille ses burlesques excuses avec des rires joyeux et des bravos.

L'Ambigu ne tarda pas à reprendre à la Porte-Saint-Martin l'artiste qu'on lui avait enlevé.

Sur le théâtre de ses premiers succès, Frédérick joua *les Comédiens*; puis on lui donna, dans *Péblo*, madame Dorval pour émule de gloire.

Ces deux puissances du drame enfantèrent des prodiges; mais le public distribuait entre elles ses applaudissements, et l'amour-propre ne s'arrangeait plus du partage.

Frédérick apostrophe le directeur d'un air furibond.

— Votre horrible claque me fend les oreilles! s'écrie-t-il. J'entends que vous m'en débarrassiez au plus vite, ou sinon...

Comme il allait poser son ultimatum, Dorval arrive à son tour

— Est-ce que vous êtes fou ? dit-elle au directeur. A quoi servent ces imbéciles avec leurs battoirs ? Chassez tout cela du parterre, et laissez le véritable public à ses impressions. Si vos Romains ne disparaissent pas, je ne joue plus.

— Ni moi, dit Frédérick.

— Allons, soit, la claque est dissoute, fit le directeur.

Or, le lendemain, le véritable public, livré à ses propres impressions, n'applaudit personne.

— Il est évident, se dit notre héros, que les individus qui m'admirent craignent d'être pris pour des claqueurs en manifestant leur enthousiasme. Nous allons y mettre bon ordre.

En effet, à la représentation la plus prochaine, des bravos éclatent, et s'adressent à Frédérick tout seul.

— Voilà des gens qui ont bien mauvais goût! pense Dorval. Ceci ne peut durer.

Le jour suivant, elle est applaudie à son tour.

Mais bientôt, chose extraordinaire! le public bat des mains à tout propos, et fait indistinctement des ovations à n'importe quel artiste jouant dans la pièce. Les figurants eux-mêmes ont leur part dans ce triomphe universel.

— Qu'est-ce à dire? s'écrient madame Dorval et Frédérick retournant en-

semble chez le directeur. N'aviez-vous pas affirmé qu'il n'y aurait plus de claque?

Celui-ci hausse les épaules et répond :

— Depuis qu'il n'y en a plus, il y en a trois : celle de madame, la vôtre et celle de toute la troupe !

Rien n'était plus exact.

En admirant les demi-dieux de la scène, il est bon de connaître leurs petits travers et leurs faiblesses, autrement on leur dresserait des autels trop majestueux.

Pris à doses raisonnables, l'encens ne les exalte plus. Ils sont préservés de la fièvre d'orgueil.

Jamais Frédéric n'a pu souffrir qu'un camarade recueillît à ses côtés la moindre collecte de bravos.

Il ne nous souvient plus dans quel mélodrame on le voyait apporter entre ses bras le cadavre de son jeune frère. Toujours est-il que l'obscur acteur qui remplissait ce rôle s'identifiait si bien avec l'immobilité du dernier sommeil, que le public, saisi d'étonnement, crut devoir, en conscience, couper en deux une des plus belles tirades du grand comédien, pour témoigner au petit frère mort toute la satisfaction que lui donnait son jeu.

— Voilà, dit Frédéric, un gaillard bien impertinent, de se faire ainsi applaudir jusque sur mes bras !

Il se penche, tout en débitant son rôle, et souffle dans les narines du mort ; celui-ci ne bouge pas. Cédant alors à un accès de désespoir, toujours motivé par le rôle, Frédérick arrache au défunt une poignée de cheveux : pas un geste. Alors le grand frère semble succomber à sa douleur, ouvre les bras, et laisse choir le cadavre, qui tombe avec héroïsme, les reins sur les planches, sans faire un mouvement.

C'était superbe.

Toute la salle trépigne ; les bravos deviennent frénétiques, et l'illustre comédien sort furieux.

Passant la nuit à réfléchir, il trouve, pour le lendemain, des procédés moins cruels, mais plus infailibles.

En apportant son frère, il lui chatouille avec beaucoup de délicatesse le dessous des bras et la plante des pieds.

Le malheureux défunt n'y tient plus.

Il ressuscite, part d'un éclat de rire, saute à terre, et se fait siffler.

C'était là tout ce que demandait Frédéric; les bravos des spectateurs furent désormais pour lui seul ¹.

¹ Si égoïste sur les planches et si jaloux des applaudissements, il s'est, un soir, moqué de lui-même de la façon la plus spirituelle. C'était, en 1847, à l'une des dernières reprises de *Robert Macaire*. Voyant qu'il n'était point rappelé à la fin de la pièce, il ordonne qu'on lève le rideau. « — Messieurs, dit-il en s'adressant au public, je désirerais savoir si M. Auguste n'est pas ici? (M. Auguste ne répond pas, et les spectateurs se regardent avec surprise.) Et M. Antoine? (Même silence.) Eh bien, messieurs, je suis victime

A cette époque, il poussait l'égoïsme de la gloire personnelle jusqu'à faire supprimer aux répétitions les effets étrangers à son rôle. Il finit un jour, de la sorte, par réduire une pièce à un immense et magnifique monologue.

Voyant ce joli résultat, le théâtre fit rétablir les coupures, et Frédérick cria partout qu'il était victime de la jalousie de ses confrères.

L'Odéon lui signa bientôt un riche engagement.

de l'indélicatesse du chef et du sous-chef de claque. Ce matin, je leur avais donné quarante francs pour me faire rappeler : ils ne sont là ni l'un ni l'autre. Vous voyez, messieurs, je suis *floué!* » Et la salle d'éclater d'un rire homérique à cette dernière saillie de Robert Macaire.

Il reparut sur la seconde scène française dans *le Maréchal d'Ancre*, — *les Vêpres siciliennes*, — *Othello*, — *le Moine*, — *la Mère et la Fille*, — et dans *le Napoléon* d'Alexandre Dumas.

Une idée fixe tourmentait l'acteur et ne délogeait plus de son cerveau.

Robert Macaire, son type de prédilection, n'avait pas eu, selon lui, tous les développements dont il était susceptible. Il s'associa deux auteurs¹, qui acceptèrent ses idées et lui permirent de diriger leur travail.

Bientôt le hideux pendant de *l'Auberge des Adrets* fut mis à l'étude aux Folies-Dramatiques, et tout Paris cou-

¹ Benjamin Antier et Saint-Amant.

Put applaudir la déification du vol et de l'assassinat.

Robert Macaire fut représenté vers la fin de 1835.

Oui, Frédérick s'est montré sublime dans ce rôle, mais à quel prix? Un succès pareil doit lui rester sur la conscience comme un remords.

Au milieu des représentations de la pièce, arrive l'époque des étrennes. Pensant causer à ses voisins une agréable surprise, Frédérick, le 1^{er} janvier, habille son fils, âgé de six ans, des baillons de *Macaire*, et l'envoie souhaiter la bonne année à tous les étages de la maison.

Passionné pour son rôle, il s'amusait à

en transporter quelques détails à la ville.

Un matin, au café de Malte, on lui apporte, après son déjeuner, la carte payante. Il se lève, jette dix francs au comptoir et se dispose à sortir.

— Mais la carte est de dix francs cinquante, observe le maître du café.

— Bien ! bien ! dit Frédérick ; les cinquante centimes sont pour le garçon.

Le théâtre et la caricature ont, depuis, habillé ce mot sous toutes les formes et dans tous les styles ; mais notre héros en est le premier éditeur.

On doit lui rendre ce qui lui appartient.

Pendant ce même hiver de 1836, il pa-

tinait, toutes les après-midi, sur le bassin du Luxembourg.

Quelques promeneuses s'arrêtaient pour admirer la grâce de ses évolutions. Tout à coup l'une d'elles, au moment où il passe dans son voisinage, le reconnaît et lui crie :

— Mes quinze francs, monsieur Frédéric ! Vous avez donc oublié mes quinze francs ?

Notre acteur s'arrête.

Il aperçoit son ancienne hôtesse du quartier Latin, chez laquelle il demeurait, lors du premier engagement à l'Odéon.

— Vos quinze francs, madame !... je

vous trouve bien osée ! répond-il avec un calme imperturbable. Sous l'alcôve de ma chambre, dans ma vieille malle, j'ai laissé une vieille perruque. Cette perruque m'avait coûté trente-cinq francs, madame ! Vous me redeviez un louis ; je le ferai prendre chez vous un de ces matins... Serviteur !

Il glissa sur son patin gauche et disparut.

Le lendemain, l'hôtesse touchait son reliquat de compte. Frédérick n'avait jamais entendu nier sa dette ; il voulait seulement se donner la satisfaction de jouer Robert Macaire en plein jour.

Cependant ses collaborateurs des Folies-

Dramatiques avaient vendu la pièce à Barba sans le consulter. Ne voulant point que sa création favorite devînt la proie des théâtres de province, l'acteur fit un appel aux tribunaux.

Il eut gain de cause.

Avant de passer dans la salle des délibérations, le président lui demanda :

— Monsieur Frédérick Lemaître, avez-vous quelque chose à dire ?

— Oui, monsieur le président, répondit-il.

Faisant alors un demi-tour et regardant sa partie adverse d'un air courroucé, il lui dit, avec ce geste et cette intonation qu'il faut renoncer à peindre :

— Monsieur Barba, vous êtes... un libraire!

Puis il se dirigea vers la porte avec une solennité grotesque.

Tout l'auditoire éclata de rire. Les juges eux-mêmes ne purent conserver leur sérieux.

Après avoir joué le sinistre et trivial voleur, Frédérick donna de nouveau la preuve que son génie pouvait s'incarner dans des rôles absolument contraires. Il se montra pathétique après avoir été bouffon, noble après avoir été grossier. Du cynisme le plus abject, il passa d'un seul coup, sans transition, à la délicatesse de sentiments, à la grandeur d'âme.

Nous le voyons reparaitre à la Porte-Saint-Martin pour y créer *Richard d'Ar-
lington* et Gennaro de *Lucrece Borgia*.

Le décousu de sa vie ne fut jamais si étrange qu'à cette époque.

Harel, son directeur, était obligé, presque chaque soir, de lui expédier des émissaires au restaurant situé en face du théâtre¹. Frédérick s'y livrait à des dîners monstres, et, quand on venait lui dire que la toile allait se lever :

— Diable ! diable ! murmurait-il, je n'ai pas un centime en poche. Voici mon addition ; portez-la bien vite à Harel, et prévenez-le qu'on me retient en otage.

¹ Le *Banquet d'Anacréon*.

Le directeur envoyait aussitôt la somme indispensable à la délivrance de son premier rôle.

Quelquefois l'addition s'élevait à plus de cent francs.

N'importe, Harel s'exécutait.

Si Frédérick avait déjeuné copieusement, il ne dînait plus ; mais la bourse du directeur courait alors une autre espèce de péril. Son pensionnaire lui arrivait en voiture, après s'être fait promener cinq ou six heures, sous prétexte de digestion, dans Paris ou la banlieue. Jamais, comme de juste, il n'avait la somme nécessaire au paiement de son fiacre.

Harel s'exécutait encore.

Dans le cours de la soirée, pendant les entr'actes, Frédéric s'éclipsait comme une ombre. Son absence n'était souvent pas remarquée d'abord, et, les décorations prêtes, l'orchestre jouait.

— Frédéric ! où donc est Frédéric ? demandait-on.

Notre héros était en bas, au café du théâtre, se mêlant à des parties où l'on jouait fort gros jeu. La plupart du temps il se trouvait en perte quand le ré. isseur accourait lui dire :

— Monsieur Frédéric, le rideau se lève.

— Eh ! que voulez-vous que j'y fasse ? Impossible de m'en aller, mon cher ; il

faut que je regagne ou que je paye. Dette de jeu, dette d'honneur.

A cela que répondre ? Harel s'exécutait toujours.

Comme les recettes étaient excellentes, il n'osait pas trop se plaindre de ces gratifications forcées.

Frédéric nommait cela son casuel.

Remplissant la caisse du théâtre toutes les fois qu'il figurait sur l'affiche, il se faisait d'autant moins scrupule d'écorner les bénéfices de la direction, que celle-ci n'était pas fort délicate dans ses manœuvres administratives¹, et ne se gênait guère

¹ Harel ne payait ses artistes qu'à la dernière extrémité. L'histoire de sa caisse est une histoire extra-

pour prendre de toutes mains et à tout propos.

Ce n'est pas une raison, direz-vous.

D'accord, mais c'est peut-être une excuse.

— Mon cher Frédérick, dit un soir Harrel à l'acteur, j'ai à vous faire une proposition qui ne vous déplaira pas.

— Soit, répond celui-ci. Vous me conterez cela demain, en déjeunant.

Le lendemain, on déjeune, comme déjeunait alors notre héros, avec force truffes et force champagne.

vagante. Il se tirait d'embarras par des procédés inqualifiables. Un jour il affiche dans le théâtre l'avis suivant : « Demain, la caisse sera ouverte depuis deux heures trois quarts jusqu'à trois heures moins un quart. » Les créanciers accourent, sans comprendre d'abord : ils s'en retournent mystifiés et bernés.

Au dessert, Harel entame la question.

— Je vais droit au but, dit-il. Mon projet formel est de diminuer vos appointements de moitié.

— Hein? s'écrie Frédérick, bondissant sur son siège. Vous moquez-vous de moi?

— Le théâtre est à la veille d'une faillite, dit Harel.

— Comment cela? Je vous ai fait gagner plus d'un million. Où diable jetez-vous votre argent?

— Eh! mon cher, où jetez-vous le vôtre?

— Moi, c'est autre chose; je n'en dois compte qu'à moi-même.

— Allons, allons, dit Harel, ne nous fâchons pas ! Je continuerai de vous payer la somme intégrale, tout en paraissant ne plus vous donner que la moitié..... Comprenez-vous ? De cette façon, je pourrai diminuer aisément vos confrères, et le théâtre marchera.

Frédérick se lève.

Il regarde Harel dans le blanc des yeux, et lui dit :

— C'est affaire à vous, directeur de mon cœur ! Vous dégrisez les gens par une seule phrase. Ainsi, vous m'avez cru capable.....

— Non... pas du tout... je plaisantais, se hâte de répondre Harel, voyant étince-

ler l'œil du comédien, et lui trouvant un geste de mauvais augure.

— Ah! vous plaisantiez! dit Frédérick...
Eh bien, je trouve la plaisanterie mauvaise.
N'y revenez plus!

Il n'était pas dupe de la brusque volte-face du directeur.

Trois jours après, il se vengea de l'indélicate proposition par un mot sanglant.

C'était dans le cabinet même de Harel.

Un jeune homme fort bien vêtu se présente, portant sous le bras un manuscrit enroulé. A la vue de Frédérick, il recule discrètement et veut sortir.

— Non, restez, et parlez devant mon-

sieur, dit Harel. Il est de la maison. Vous m'apportez un drame ?

— Oui, répond le jeune homme.

— Êtes-vous seul, ou en collaboration ?

— Je suis seul.

— Alors, vous êtes connu au théâtre ?

— En aucune sorte. C'est ma pièce de début.

— Voici qui est fâcheux, murmure Harel, observant la mise riche et soignée du jeune auteur. Savez-vous les conditions imposées à ceux qui font leurs premières armes ? L'essentiel, pour nous autres, est d'élever le plus possible le chiffre des recettes au-dessus du chiffre des dépenses.

— Je comprends cela, monsieur.

— Nous devons, en administrateurs prudents, refuser les œuvres de tout auteur qui n'a pas encore eu le baptême du succès, à moins qu'il ne nous garantisse les frais qu'occasionnera la mise à l'étude de sa pièce.

— C'est bien mon intention, dit le jeune homme.

— Puisqu'il en est ainsi, fit Harel, nous pouvons nous entendre. Votre drame est en cinq actes ?

— En trois, monsieur.

— Tant pis ! cinq actes ne vous auraient pas coûté un sou de plus.

Le dialogue se poursuivit sur ce ton,

jusqu'au moment où le jeune homme eut signé au directeur un contrat de dix mille francs.

Plus juif que Shylock, Harel lui fit un compte d'acteurs, d'actrices, de figurants et de figurantes, de comparses, de costumes, de décorations, de machines, de musiciens, de souffleur, de gaz et de pompiers, qui eût donné la chair de poule à un auteur moins désireux de se produire et moins riche.

Frédéric Lemaître était resté tranquillement assis dans un coin du cabinet.

Voyant le directeur reconduire sa victime, il se lève, s'approche, pose la main sur l'épaule de Harel, et dit :

— Pourquoi le laissez-vous partir ? Il a encore sa montre !

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin continuant de marcher de plus en plus vers le gouffre de la faillite, les Variétés réclamèrent Frédérick pour jouer *Kean*, assez pitieux canevas d'Alexandre Dumas, sur lequel le grand acteur sut broder un rôle étincelant de désordre et de génie.

Car c'est là tout Frédérick, il faut bien le dire. Dans cette pièce, plus que dans aucune autre, il fut lui-même.

Jamais il n'arrivait au théâtre sans avoir sacrifié largement au dieu du pampre. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il semblait devoir à cette surexcitation même ses

plus grands effets d'excessive sensibilité, de lyrisme et d'audace ¹.

Un soir, il fit attendre le public pendant quarante-cinq minutes.

¹ Pendant les entr'actes, Frédéric, lorsqu'il ne descendait pas au café du théâtre, se faisait apporter dans sa loge sept ou huit bouteilles de bordeaux, qui, la pièce jouée, se trouvaient absolument vides. Dans sa voiture, — car il était alors assez riche pour se permettre équipage, — il avait fait établir des compartiments, où l'on plaçait des fioles de tout genre. Nous l'avons aperçu nous-même, courant le boulevard en calèche, et tenant une bouteille aux lèvres, en guise de cigare. Du reste, Frédéric n'a jamais eu le vin triste. A l'époque de ses premiers débuts à l'Odéon (il n'avait pas alors de calèche), passant, un soir, sur le Pont-Neuf, après un dîner copieux, il s'arrête devant la boutique d'un marchand de beignets. — Combien cela? fit-il, enlevant au bout de son parapluie crotté une crêpe en étalage. — Deux sous, répond le friturier, interloqué de ce procédé excentrique. — C'est trop cher! répond l'acteur. Il laisse retomber la crêpe dans son assiette, et continue son chemin, magnifique de calme et de dignité.

La salle était dans une indignation terrible.

On menaçait de briser les violons de l'orchestre, dont la musique beaucoup trop prolongée agaçait les spectateurs au lieu de calmer les ennuis de l'attente. Le théâtre avait en vain commandé une battue chez tous les restaurateurs et dans tous les estaminets du voisinage. Point de Frédéric.

Enfin on le voit paraître.

Mais il aurait eu besoin, ce soir-là, comme Silène, d'être soutenu par les nymphes.

— Holà ! cria-t-il, place au théâtre !

— Vous n'entrerez pas ainsi en scène !

dit le régisseur furieux. On va rembourser le public, et vous payerez le dommage.

— Ah! ma foi, ce sera justice! fit Dumas, présent à l'altercation.

— Paix!... taisez vos becs, dit l'émule de Silène, ou je vous *cassè*¹! (Textuel.)

A ces mots il montre son poing d'Hercule à ceux qui veulent le retenir, envoie l'auteur de *Kean* rouler contre un décor, et crie d'une voix formidable :

— Qu'on lève le rideau!

Sans doute le public va l'écraser de sa colère. Pas du tout.

Le grand acteur, en cette suprême oc-

¹ Expression tirée de l'idiome des rapins et des acteurs.

eurrence, domine le trouble de son cerveau, fait appel à tout son génie, et subjugué, par une entrée magnifique, la salle orageuse.

Les applaudissements éclatent en triple salve.

Bientôt on arrive à certain passage de la pièce, où Kean déplore ses excès et ses désordres.

Encore ému par la scène des coulisses et sentant avec vivacité le malheur de sa passion, Frédérick abandonne la prose vide et flasque de Dumas, pour improviser un thème sublime, plein de regrets et de larmes, qui jette la salle entière dans le transport.

Pendant cinq minutes, un tonnerre de

bravos ne lui permet pas de continuer son rôle. On applaudit du parterre aux combles. C'est un délire.

Avisant, tout près de là, dans une avant-scène, Alexandre Dumas confondu, Frédéric s'approche, et lui jette au visage cette phrase triviale et railleuse :

— Hein, cadet, ça te la coupe ! (Toujours textuel.)

Ce trait peint complètement l'homme, bizarre mélange de grotesque et de sublime, de cynisme et d'élévation.

Frédéric était marié.

Par des causes dont cette notice n'a pas besoin d'expliquer la nature, son union fut malheureuse et se rompit.

Si jamais on vient à écrire une épopée sur le Kean français, mademoiselle Atala Beauchêne ¹ aura tous les droits possibles à un chant spécial, et mademoiselle Clarisse Miroy, cette excellente et douce Marie de *la Grâce de Dieu*, ne devra pas être non plus oubliée par le poète.

Cependant on venait de fonder le théâtre de la Renaissance.

En apportant à Anténor Joly le manuscrit de *Ruy-Blas*, Victor Hugo déclara

¹ Un ami de Frédéric, étant allé le voir, un dimanche, à sa maison de campagne de Pierrefitte, recula de surprise en reconnaissant deux femmes installées dans le salon et jouant au piquet. — « Je n'en crois pas mes yeux, dit tout bas le visiteur au comédien : comment ! ta femme... et l'autre ! — Mon pauvre ami, murmura Frédéric, j'ai eu bien du mal ; mais enfin j'ai réussi. Elles sont devenues fort bonnes camarades. »

que ce rôle ne pouvait être joué que par le seul Frédérick ¹. Après lui, personne, en effet, n'osa plus l'aborder.

Plus tard, lorsque la pièce fut reprise à la Porte-Saint-Martin, le vertueux Moësard, alors régisseur, ne savait comment ordonner une des scènes les plus importantes.

C'était à la répétition générale; le cas devenait grave.

Or, Frédérick est de première force sur la mise en scène; mais, tranquille spectateur de l'embarras universel, il restait là, sans faire un geste, sans dire un mot.

Hippolyte Cogniard s'approche de la rampe.

¹ Voir la biographie de Victor Hugo.

— Si je ne me trompe, dit-il, M. Victor Hugo doit être dans la salle. Aurait-il la complaisance d'indiquer comment doit se jouer cette scène?

— Pour tout ce qui concerne la disposition, l'arrangement et la marche de la pièce, dit le poète, se levant au fond d'une loge, il a toujours été dans mes habitudes, à la Renaissance, de consulter M. Frédéric Lemaître. Je le prie de vouloir bien diriger à son gré la répétition.

C'était là ce qu'attendait notre orgueilleux artiste.

En un clin d'œil, sur la scène, tout change, tout prend sa place, tout marche avec précision. Galvanisée par le surprenant comédien, la troupe joue avec le plus

merveilleux ensemble. Frédérick lui donne, comme par miracle, le sentiment le plus net des situations, l'intelligence la plus complète des rôles ¹.

Frédérick a toujours péché par l'orgueil. La conviction trop intime de son mérite contribua parfois à le rendre mauvais camarade.

Il traitait les employés du théâtre avec un despotisme qui lui attirait souvent des

¹ Un fait analogue se produisit au même théâtre, lorsqu'on y reprit *Robert Macaire*. Un acteur, nommé Perrin, répétait le rôle de Bertrand avec une inintelligence absolue, avec une maladresse désespérante. Frédérick le prend à l'écart, lui définit en peu de mots le caractère de son rôle, lui fait comprendre que Bertrand ne doit être que le satellite, l'ombre, la charge de Macaire. Du doigt et de l'œil, il le fait se mouvoir, se placer, se redresser; il lui indique des lèvres toutes les intonations, et voilà Perrin transformé tout à coup en un Bertrand de premier choix.

mots désagréables ou des querelles dangereuses.

A la cinquantième représentation d'une pièce, il voulait que les musiciens se montrassent, comme le premier jour, avides de le voir et de l'entendre. Il leur fit enjoindre expressément de ne plus lire à l'orchestre, dans leurs intervalles de repos, ainsi que, de date immémoriale, ils en ont l'habitude.

L'acteur prétendait que cela gênait son jeu.

Or une première clarinette s'obstina dans ses lectures et refusa de se conformer à une défense qui lui semblait dépasser toutes les bornes de la tyrannie.

Frédéric se plaint, jure, tempête et

demande le nom de l'artiste réfractaire.

Celui-ci passait au moment même.

— Ah! c'est donc vous, lui crie-t-il, c'est vous qui avez eu l'impudence de lire pendant ma grande scène!

— Moi, s'écrie la clarinette... Par exemple!... c'est bien impossible... je dormais!

A la fin de 1848, Frédérick donnait à Lyon quelques représentations de *Kean*.

Un machiniste du grand théâtre, égalitaire farouche, se trouva blessé de ses manières arrogantes. Pour se venger de l'acteur, il exécutait tout à fait en sens contraire ce que prescrivait celui-ci relativement à la disposition des décors.

Frédéric lui ordonne, un soir, de mettre à droite une porte qui se trouvait à gauche.

L'ouvrier n'obéit pas, et, le lendemain, la porte se trouve encore à la même place.

— Machiniste, venez ici ! crie l'acteur. Hier, je vous ai recommandé de transporter cette porte à droite.

— Vous vous trompez, je n'ai point reçu d'ordres, répond le démocrate avec aplomb.

— Tu en as menti, drôle ! dit Frédéric.

— Ah ! j'en ai menti !... ah ! vous m'ap-

pelez drôle ! hurle notre égalitaire. Nous allons vous apprendre la politesse.

Il retrousse ses manches et se met en devoir d'assommer Kean.

Celui-ci, calmé sur l'heure et craignant le ridicule d'une lutte à coups de poings avec cet homme, cède à une inspiration soudaine, fait trois pas à la rencontre du machiniste, et s'écrie avec un geste éminemment solennel :

— Apprenez, monsieur, que je suis aussi bon républicain que vous !

Le fougueux démocrate s'arrête éperdu. Jugez de l'aveuglement : il allait frapper sur un frère !

Nous ne reproduirons point ici les épiso-

des burlesques et plus ou moins socialistes publiés déjà sur notre héros dans la biographie de Samson.

Ruy-Blas, en 1848, essaya de remplir un rôle de tribun, mais sans le moindre succès.

Du reste, notre plume anticipe sur les événements, et nous avons quitté beaucoup trop tôt le théâtre de la Renaissance, où Frédérick, en querelle avec Anténor, joua *l'Alchimiste* en vertu d'une condamnation judiciaire.

Nous le voyons plus tard accepter le rôle principal dans *Zacharie*, à condition qu'on lui donnera cinquante francs toutes les fois qu'il viendra répéter.

Anténor cède à ses exigences, mais les

répétitions menacent de ne plus avoir de terme.

Enfin, on annonce la première représentation. Le public arrive et se trouve en face de l'affiche ci-dessous :

RELACHE, par refus de M. Frédérick Lemaître de jouer son rôle.

On en conviendra, le tour était violent.

Toute la presse jette feu et flamme et prend le parti de la direction contre l'artiste. Celui-ci, épouvanté de l'arrêt de ce tribunal, dont il ne peut décliner la compétence, juge prudent de venir prendre son rôle.

Il entre en scène, et le parterre le siffle avec rage.

Mais l'adroit comédien ne se déconcerte pas. S'avancant au bord de la rampe, il débite ce petit discours :

« Je suis vraiment confus, messieurs, de l'accueil enthousiaste que vous daignez me faire. Agréez l'expression de ma reconnaissance, et croyez que je vais mettre au service du drame toute ma bonne volonté et tous mes efforts. »

Là-dessus, le vent change ; la girouette appelée public tourne, et notre héros est applaudi comme à ses plus beaux jours.

Frédéric ne parlait pas souvent aux spectateurs avec une aussi remarquable soumission.

Parfois il se permit à leur égard cer-

taines impertinences qui lui attirèrent les sévérités de la police. Après ces escapades théâtrales, on l'envoyait, de temps à autre, coucher au violon.

Ce facétieux acteur parie, un jour, qu'il ôtera sa perruque sur la scène sans fâcher le public.

Il l'ôte effectivement ; on ne dit mot.

Mais cette indulgence l'encourage. Un instant après, il l'ôte de nouveau, et l'emploie en guise de mouchoir pour s'essuyer le front. Personne au parterre ne sourcille.

Frédéric met la perruque dans sa poche, et le public ne se fâche pas encore.

Surpris de cette longanimité, notre hé-

ros s'avance vers le trou du souffleur, s'accroupit commodément, et présente à ce fonctionnaire sa tabatière ouverte.

Pour le coup, la salle éclate.

Au bruit des sifflets, Frédérick se redresse, tire la perruque de sa poche, se mouche dedans, et la jette au nez du paisible souffleur, qu'il vient d'honorer d'une prise¹.

¹ L'histoire de Frédérick offre vingt circonstances de ce genre, où la prise et la perruque jouent un rôle insensé. Bien longtemps auparavant, dans *Cardillac*, il avait déjà lancé sa perruque au parterre. L'outrage fut relevé et puni. Vers 1837, jouant *Robert Macaire* en province, il tire tout à coup de sa poche un sale cornet de papier contenant du tabac, et offre une prise à Bertrand. Le public siffle. Habitué aux revirements de la foule, notre imperturbable scélérat jette le cornet, fouille de nouveau dans sa poche et en ramène une tabatière d'or, dans laquelle il offre une seconde prise à

Un tumulte effroyable s'élève.

On escalade la rampe, afin de contraindre l'insolent acteur à faire des excuses. Il résiste. La pièce est interrompue, et le commissaire du théâtre envoie le coupable en prison.

Il y reste trente-neuf jours.

Une fois libre, il se hâte de faire la paix avec le public.

Son moyen de rentrer en grâce est fort simple : il se surpasse lui-même, et tout est dit.

Dans l'intervalle de sa querelle avec

son complice. On bat des mains. « — Permettez ! dit Frédéric au parterre, le cornet valait mieux ; il était dans le sens du rôle. C'est la tabatière d'or qu'il faut siffler ! »

Anténor, Frédérick donna une suite de représentations à l'Ambigu et à la Porte-Saint-Martin. *Kean* et *Trente Ans* recommencèrent une nouvelle série de triomphes.

Il était impossible que la Comédie-Française n'appelât point enfin à elle le célèbre artiste.

On le fit débiter, rue Richelieu, dans la pièce qui a pour titre *Frédégonde et Brunehaut*. Les anciens de l'orchestre, phalange édentée et classique en diable, cabalèrent en vain contre lui. Sous des applaudissements tumultueux, la salle étouffa la rancune de ces vieillards et leurs murmures.

Frédérick, jouant *Othello*, s'éleva,

comme toujours, à des hauteurs que lui seul peut atteindre.

Certes, l'artiste était à sa place ; mais l'homme n'y était plus.

Dans la maison de Molière, on a des formes, de la dignité, du savoir-vivre, au moins en apparence, et Frédérick, avec ses goûts de cabotinage, son manque de tenue, ses mœurs bachiques, se trouvait là complètement dépaysé.

La Comédie-Française dut le rendre au boulevard ¹.

¹ Frédérick avait les sociétaires en profonde aversion. Il les accusait de manquer d'égards envers sa personne. Un jour que ceux-ci rendaient un grand dîner, nous ne savons à quel directeur, on frappe à la porte de la salle du banquet. « — Qui va là ? crient plusieurs voix. — Un homme qui veut enfin vous par-

Ce fut alors qu'on reprit, à la Porte-Saint-Martin, *Ruy-Blas* et *la Tour de Nesle*.

Dans la seconde pièce, Frédérick donna au rôle de Buridan, créé par Bocage, un cachet tout nouveau. *Le Barbier du roi d'Aragon*, *la Dame de Saint-Tropez* et *Don César de Bazan* durent à son génie le grand succès qu'ils obtinrent. Il sut principalement tirer des deux derniers drames, jugés médiocres par tout le journalisme, nombre d'effets prodigieux.

Nous arrivons au *Chiffonnier de Paris*, à ce rôle de Robert Macaire honnête,

ler sans fard et vous dire tout ce qu'il a sur le cœur! » s'écrie Frédérick. Il entre, laisse tomber son manteau, et paraît aux yeux des sociétaires, vêtu d'un simple faux-col et d'une paire de chaussettes.

composé par Félix Pyat pour le célèbre acteur, et que celui-ci s'empessa d'étudier avec tant de patience et tant d'amour.

Frédéric chargea l'allumeur du théâtre de porter son costume pendant trois semaines, afin que ce costume acquit une malpropreté convenable.

Le Chiffonnier fut encore une transformation nouvelle de cet extraordinaire et puissant acteur.

Avec le drame de Félix Pyat et celui des *Mystères de Paris*, qui vint ensuite, il rendit à la caisse du théâtre les grandes recettes d'autrefois, et ne les laissa descendre ni dans *Mademoiselle de la Vallière*, ni dans *Michel Brémond*, ni dans *le Docteur Noir*.

Il profita des congés auxquels il avait droit pour faire, à cette époque, plusieurs voyages à Londres, où il donna *la Mère et la Fille*, — *la Dame de Saint-Tropez*, — *Don César de Bazan*, — *les Mystères de Paris* — et *Robert Macaire*. Les Anglais gourmés acceptèrent difficilement ce héros immoral et grotesque; mais l'acteur finit par triompher de leur répugnance. Ils poussèrent, à la chute du rideau, leurs caractéristiques *hurrahs*. La reine et son époux voulurent assister à une représentation des *Mystères de Paris*.

Quel honneur pour le socialiste Eugène Sue!

A la reprise du *Chiffonnier*, Frédérick, apportant plus de conscience encore à ses

études, alla s'établir, quinze jours durant, dans les cabarets immondes de la rue Mouffetard.

Comme il était en train de *canonner* avec ses modèles, afin de mieux approfondir leur caractère et de sonder leurs mœurs, il fut reconnu par l'un d'entre eux, qui alla tout aussitôt prévenir ses nombreux collègues d'alentour.

En un clin d'œil, trois cents chiffonniers se rassemblent.

Ils envahissent le bouge, et veulent absolument trinquer l'un après l'autre avec le grand acteur, lui adressant mille félicitations chaleureuses pour les avoir si bien représentés, et parlant de le porter en triomphe.

Frédéric déclina l'ovation, sauta par une fenêtre et prit la fuite.

Tragaldabas, après 1848, fut loin d'obtenir un succès aussi pompeux que le drame de Félix Pyat. La pièce, malgré le talent de Frédéric, ne se releva point de sa chute¹.

Il essaya pourtant de la jouer en province, et le théâtre d'Amiens le vit, un jour, se livrer à l'une de ces fantaisies bouffonnes qu'il se permet si fréquemment en scène.

A certain passage de la pièce, il doit boire du champagne.

¹ L'auteur était M. Vacquerie, actuellement à Jersey avec Victor Hugo.

Or, les administrations dramatiques, forcées d'être économes, remplacent ordinairement la bouteille d'air par un liquide aussi mousseux, mais beaucoup moins agréable au palais.

Frédéric porte le verre à ses lèvres, fait une grimace horrible, crache la première gorgée, et s'écrie :

— Le directeur !... dites un peu au directeur de venir me parler !

Grand émoi dans les coulisses. Le directeur arrive.

— Approchez, lui dit gravement le comédien. Quelle est cette mauvaise plaisanterie, monsieur ? Pensez-vous que je sois capable de vous servir de complice

et de vous aider à tromper le public ?

— Moi ? fit le directeur confondu.

— Oui, monsieur, oui, vous-même !

Puis, s'adressant au parterre, Frédéric ajoute :

— Messieurs, vous croyez que je bois du champagne ? Eh bien, non, c'est de l'eau de Seltz !

Le public éclate de rire et bat des mains.

— On va vous apporter du champagne, monsieur Frédéric... Un peu de patience !... Je vous jure que c'est une méprise, balbutie le pauvre directeur.

Il se retire ; et Frédéric, en attendant

que le vrai champagne lui soit versé, continue son *speech* sur l'eau de Seltz et sur le peu de conscience des directions.

Ceci chez lui n'est point calculé.

Toutes ces boutades échappent à sa nature exigeante et pleine de passion. Fort souvent il a des sorties beaucoup moins comiques, et où sa mauvaise humeur est impardonnable.

A la répétition générale de *Toussaint-Louverture*, Paris artiste se donna rendez-vous.

Lamartine était aux premières loges, et la Comédie-Française au grand complet se trouvait là.

Frédérick entre en scène. Il parle, il

est superbe. Mais tout à coup, en se retournant, il lui semble qu'on a placé un décor en sens contraire. Aussitôt, devant un pareil public, il ne craint pas de s'interrompre et de crier, sur le ton le plus arrogant :

— Desgranges, pourquoi ce décor n'est-il pas à sa place?

Le régisseur, ainsi interpellé, reste dans les coulisses et ne juge pas à propos de répondre.

— Ah çà! Desgranges, viendrez-vous quand je vous appelle! reprend l'acteur d'une voix tonnante.

Desgranges se montre enfin, mais pour signifier à Frédérick qu'il n'a pas d'ordres à recevoir de lui.

Ce dernier, comme un enfant mutin qu'on remet à sa place, boude et veut quitter la scène. Le directeur est obligé de lui donner des consolations publiques; encore ne parvient-il pas à le calmer entièrement.

Pendant les deux actes qui suivent, Frédéric est déplorable.

Enfin il semble oublier Desgranges et le décor. Son énergique talent reprend toute sa puissance.

On le trouve admirable de diction, sublime de verve, et Provost, s'oubliant dans son enthousiasme, murmure assez haut pour être entendu de la plupart des spectateurs :

— Sacrebleu ! comme cet animal-là dit bien le vers !

A la représentation générale d'une autre pièce, Frédérick s'arrêta tout à coup dans un monologue, déclarant qu'il ne continuerait pas, si l'on n'expulsait à l'instant même des coulisses un pompier qui lui déplaisait.

Notre héros, avec son caractère fantasque, ses habitudes de désordre, son amour-propre extravagant et son égoïsme dans les relations théâtrales, est pourtant doué de qualités précieuses. Nous avons entendu de pauvres comédiens faire le plus grand éloge de la générosité touchante avec laquelle il les a secourus dans l'infortune.

Frédérick Lemaître eut quatre enfants ¹,

¹ Une fille et trois garçons. L'un de ces derniers est mort.

qu'il éleva sous ses yeux avec un soin extrême et une tendresse sans égale.

Sachant combien il est bon père, deux écrivains dramatiques, MM. Dennery et Marc-Fournier, arrêtèrent le plan d'une pièce où le génie de l'artiste devait être doublé de son cœur.

Affaire d'exploitation, rien de plus.

Pailleasse n'est certes point un chef-d'œuvre. Le rôle a même assez bon nombre de côtés absurdes ; néanmoins Frédéric, dans le personnage du saltimbanque, a été, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, l'incarnation la plus sublime de l'amour paternel.

Ce sentiment n'est indiqué par le ca-

nevas des auteurs que d'une manière très-faible : ces messieurs ne sont pères ni l'un ni l'autre.

Marc Fournier est notre ami depuis longtemps.

Disons-le bien vite, c'est le plus aimable garçon de la terre ; mais il a deux défauts terribles : celui de n'être pas Français d'abord, et celui d'être hérétique.

En sa qualité d'enfant de Genève, il s'est permis, un jour, sur un tableau publiquement exposé devant le théâtre de la Porte-Saint-Martin ¹, de représenter la *France à genoux*, — premier crime !

¹ Marc-Fournier est directeur de ce théâtre.

De plus, en sa qualité de huguenot, il raconte de Frédérick une anecdote, selon nous fort touchante, et il la raconte en riant aux larmes, — second crime !

Voici l'anecdote.

Charles Lemaître, fils aîné de l'acteur, avait donné à son père quelques sujets de mécontentement assez graves, et Frédérick, cédant à ses vieilles habitudes de mélodrame, s'écria :

— Malheureux ! je te maudis !

Or le hasard voulut que cette malédiction semblât immédiatement suivie d'effet. Quelques revers atteignirent Charles, et sa santé, jusque-là fort belle, s'altéra d'une manière inquiétante.

Aussitôt Frédérick devient sombre.

Il ne dort plus, refuse toute nourriture et paraît affecté d'un vif chagrin. Les directeurs lui font des offres brillantes, il ne veut pas les entendre et passe des journées entières dans son cabinet, à soupirer et à gémir.

Bref, il n'y tient plus, et va prendre son fils, un matin, de très-bonne heure, pour le conduire à l'église.

Là notre comédien fait dire une messe, à laquelle il assiste avec beaucoup de recueillement. Puis, quand le prêtre est descendu de l'autel, il se lève, porte les mains au front de Charles, et prie Dieu d'éloigner la sinistre influence, descendue peut-être à sa voix sur la tête de son en-

fant, dans une heure de fièvre et d'irréflexion.

N'en déplaise à notre ami Fournier, ceci n'est plus du théâtre; la mise en scène n'y entre absolument pour rien.

C'est un tort de s'obstiner à renfermer toute la vie dans l'horizon des coulisses. On devient myope, et l'on envisage tout sous un faux jour.

Qu'on soit huguenot à trente-six carats, qu'on appelle la messe une momerie, qu'on taxe de superstition toute espèce de sentiment religieux, le cœur du père n'en est pas moins sous l'anecdote, — et voilà ce qui nous empêche de la trouver risible.

Frédéric Lemaître a cinquante-cinq ans.

L'Antinoüs d'autrefois n'existe plus qu'à l'état de ruine, et, cependant, au feu de la rampe, cette ruine humaine se redresse encore avec une surprenante majesté.

Cet œil, que l'on croit éteint, se ranime et lance des éclairs.

Usé par la fatigue, par l'âge et par les excès, Frédéric n'a plus d'organe ; mais son attitude est si expressive, ses gestes sont si vrais, son regard est si parlant, que les spectateurs saisissent et comprennent tout ce que sa voix n'exprime plus.

Dans *le Vieux Caporal*, sa dernière création ¹, tous les journalistes assurèrent

¹ Nous n'avons mentionné jusqu'ici que les rôles

qu'il ne s'était jamais élevé plus haut, et, dès le second acte, il en avait été réduit, pour ainsi dire, à la mimique pure et simple.

Quelques années auparavant, lors des représentations du *Docteur noir*, Frédéric, affligé de la perte totale de ses dents, ne pouvait déjà plus articuler. Chacun l'entendit reproduire, de toutes les manières et sur tous les tons cette incroyable phrase :

les plus saillants de Frédéric Lemaître. On pourrait nous reprocher d'avoir oublié *Vautrin* (il se grima dans cette pièce de manière à ressembler à Louis-Philippe, et la fit défendre.), — *Albert*, — *les Aventuriers*, — *Cartouche*, — *Cagliostro*, — *la Bonne Aventure*, — *le Corrégidor*, — *le Chasseur noir*, — *Lisbeth*, — *Mirabeau*, — *Nathalie*, — *la Nuit des noces*, — *les Remords*, — *Robespierre*, — *le Roi des drôles*, — *Sept heures*, — *Scipion*, — *Taco met*; etc., etc.

« *Ellla mârrr montââât tojors!* »
(Et la mer montait toujours.)

Croira-t-on que la salle frémit et sanglota plus de vingt minutes sans que personne parût remarquer l'étrangeté de ce langage ?

Frédéric seul subjugué ainsi le public. Jamais un autre n'aurait cette puissance.

Talma dans la tragédie et Frédéric Lemaître dans le drame sont évidemment les deux plus grands acteurs des temps modernes.

Extrêmement soigneux de sa renommée d'artiste et travaillant ses rôles avec la plus inébranlable constance, notre héros apporte à l'étude des moindres détails le soin minutieux de Bouffé. L'énergique et

désordonné viveur, dont nous avons jusqu'ici fait l'histoire, n'existe plus. Frédéric est aujourd'hui plus sobre qu'un anachorète ; sa conduite est devenue digne, ses habitudes sont régulières. C'est un bourgeois économe et rangé.

Son habit bleu, toujours le même, et boutonné jusqu'au menton, deviendra sûrement historique, comme l'habit vert de M. de Rambuteau.

FIN.

Myon An. M. ~~Thurston~~

reunion: from M. L.

Set idiom: Or. ni' m' u' u'

an' m' m' Or. M. M. L.

90 - x' 6'

52

45

